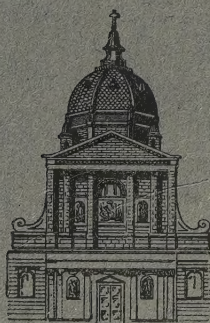


John Sinclair WOOD (B. A. Londres)

UN ASPECT DU MOUVEMENT
TRADITIONALISTE ET SOCIAL
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
CONTEMPORAINE :
RENÉ BAZIN, SA VIE ET SON ŒUVRE

(THÈSE POUR LE DOCTORAT,
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS).



PARIS
LIBRAIRIE NIZET & BASTARD

3 bis, Place de la Sorbonne, 3 bis

1934

**Un aspect du mouvement traditionaliste et social
dans la littérature française contemporaine:
René Bazin, sa Vie et son Œuvre**

John Sinclair WOOD (B. A. Londres)

UN ASPECT DU MOUVEMENT
TRADITIONALISTE ET SOCIAL
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
CONTEMPORAINE :
RENÉ BAZIN, SA VIE ET SON ŒUVRE

(THÈSE POUR LE DOCTORAT,
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS).



PARIS
LIBRAIRIE NIZET & BASTARD

3 bis, Place de la Sorbonne, 3 bis

1934

* 33596

To Dr. F. V. VAN DER BYL,

*In grateful acknowledgment of his
generous sympathy and active
encouragement.*



PRÉFACE

Je suis venu en France, il y a dix-huit mois, ayant hâte de me lancer dans un genre de travail nouveau, mais un peu déconcerté par l'immensité de l'inconnu que je pressentais ; aujourd'hui que ce travail est achevé, avec quel plaisir ne me puis-je tourner vers tous ceux qui m'ont prêté la main !

D'abord, et surtout, j'adresse ma reconnaissance à mon directeur d'études, M. Fernand Baldensperger, qui, avec une générosité et une patience admirables, n'a cessé de m'assister par ses conseils et par ses recommandations. Grâce à lui, j'ai pu résoudre les problèmes qui se présentaient à mon esprit, et il reste pour moi un excellent maître, à qui je suis heureux de témoigner la plus haute estime. C'est avec un très grand plaisir aussi que je remercie M. Firmin Roz, directeur de la Maison Canadienne dans la Cité Universitaire ; je garderai longtemps le souvenir des causeries délicieuses que j'ai eues avec cet homme aimable, qui m'a éclairé par ses conseils lumineux. Je dois à M. Paul Hazard, du Collège de France, le même remerciement ; souvent, je suis sorti de chez lui, me sentant encouragé, inspiré, prêt à des efforts nouveaux.

Pour certaines parties de ma thèse, la famille de M. Bazin s'est montré de la plus grande complaisance ; ainsi elle m'a donné bien des détails biographiques, et bien des indications qui m'ont servi pour la bibliographie. Je suis reconnaissant aussi envers M. Joseph Aynard, du Musée Social, qui a mis à ma disposition des documents dont j'ai pu faire mon quatrième chapitre.

Ceux qui ont connu M. Bazin m'ont reçu avec une amabilité parfaite : MM. Charles-Brun, Victor Calmann-Lévy, André

Gavoty et Victor Giraud de la *Revue des Deux Mondes*, Georges Goyau, de l'Académie Française, Alphonse de Parvillez, des *Etudes*, ont bien voulu causer avec moi et me communiquer les souvenirs qu'ils avaient gardés de mon auteur.

Pour faciliter ma tâche, ou pour avoir quelques renseignements qui manquaient, j'ai été maintes fois obligé d'aller aux bureaux des périodiques et des revues, et je suis heureux de dire ici la sympathie avec laquelle j'ai été accueilli par les *Débats*, par l'*Echo de Paris*, par *Figaro*, par le *Mercur de France*, et par tous ces milieux catholiques auxquels je ne me suis jamais adressé en vain. En particulier, M. G. de Maistre a eu la bonté de me communiquer l'édition des *Considérations sur la France* renfermant une préface de M. Bazin, que je n'avais pu trouver nulle part.

Je serais bien ingrat de ne pas mentionner aussi quelques amis personnels : M. le professeur L. M. Brandin, et M^{lle} B. Schlumberger, qui m'ont souvent conseillé et qui se sont toujours intéressés à mon travail ; M. et M^{me} Enguerrand de Vergie, qui m'ont accordé une généreuse hospitalité pendant les dernières vacances d'été ; et mes camarades français qui, chargés eux-mêmes de travail, ont toujours été prêts à discuter avec moi des points qui m'embarrassaient.

En dernier lieu, je tiens à remercier le Universities Bureau of the British Empire et l'Institut Britannique, qui m'ont facilité mon séjour en France. Ce séjour me laisse une impression bien agréable, et j'ai été accueilli partout avec une sympathie et avec une bienveillance qui m'ont inspiré pour la France la plus sincère amitié.

J. S. Wood.

Paris, avril 1934.

CHAPITRE I

L'HOMME ET L'ŒUVRE

A) Sa vie.

- B) Son œuvre : romans, contes, récits de voyage, contes en vers, théâtre. Critique littéraire, biographie. Histoire et sociologie.
-

A) SA VIE.

René-François-Nicolas-Marie Bazin est né à Angers, le 26 décembre 1853. Il descendait, du côté paternel, d'une famille de feudistes vendéens. Son trisaïeul était huissier royal au grenier à sel de Vihiers, et de son arrière-grand-père, Nicolas-François Bazin, René Bazin nous parle dans son avertissement du *Duc de Nemours* :

« Au temps de la Révolution, mon arrière grand-père, qui vivait au cœur de la Vendée angevine et qui était, de son état, feudiste à Maulévrier, se leva avec le peuple des métayers, des gars de ferme et des artisans pour la défense de sa religion et du goût légitime, et partit, comme lieutenant de Stofflet, dans l'armée vendéenne » (1). « Combien de fois », poursuit Bazin, « j'ai songé aux rudes années de lutte de ce Français pacifique, fidèle à défendre les deux sources sacrées où la France avait bu la santé et la joie... » (2).

Son grand-père, Nicolas Bazin, dont René Bazin nous trace le portrait dans *Ma Tante Giron*, était greffier près le tribunal

(1) P. v.

(2) P. vi.

de Segré, puis il alla au tribunal d'Angers jusqu'en 1830 ; il s'adonna ensuite à la peinture. Son père, avocat à la Cour d'Angers jusqu'en 1852, se fit commerçant et industriel. Du côté maternel, Bazin descendait de Marin Chéron, journalier, puis planteur en chef des Forêts du Roi, à Saint-Germain-en-Laye ; le fils, François Chéron, était journaliste et royaliste, et sous la Restauration fut nommé commissaire du Roi près le Théâtre Français. Bientôt après, la famille vint s'installer à Angers, où la petite fille de François Chéron rencontra et épousa le père de René Bazin (3). Bazin est donc né dans une vieille famille de bourgeoisie française, une famille de petits gentilshommes, de propriétaires terriens, qui incarnait deux principes dont la vie et l'œuvre de René Bazin sont imprégnées : la religion et la tradition.

Ce n'est pas tout : cette famille fut pour quelque chose dans sa formation artistique. Un petit conte, *Le Dîner de la Saint-Sylvestre* (4), en est la preuve. Bazin raconte une anecdote de son enfance : il avait assisté, chez son grand-père, à une scène tragique où une femme malheureuse avait pourtant trouvé le courage de louer Dieu. Sorti de la maison, il avait demandé à l'aïeul où était la nouvelle étoile, qui naissait avec la fin de l'année ; son grand-père avait répondu, en montrant une étoile à la pointe du pignon : « Là... elle est éclos, ce soir, sur ma maison. » (5). L'on voit l'importance de ce trait : son grand-père associait, d'une manière un peu vague et mystique, un phénomène naturel, — une étoile, — à la manifestation d'une émotion ; il mêlait le naturel à l'humain ; en indiquant ainsi l'étoile éclos au-dessus de sa maison, il suggérait à l'esprit de son petit-fils une comparaison, — que Bazin fait lui-même dans le récit, — entre la grâce divine que la douleur faisait naître dans une âme, et une étoile luisant au firmament. Combien de fois n'aurons-nous pas l'occasion de relever chez Bazin le romancier des comparaisons semblables !

Ses parents habitaient *La Buffeterie*, propriété qu'ils avaient

(3) Nous devons ces détails à la fille de René Bazin.

(4) *Croquis de France*, 13^e édition, 1921, gr. in-18°, pp. 24-31.

(5) *Ibid.*, p. 31.

fouée dans la commune de Saint-Barthélemy, près d'Angers ; et, dans la commune de Marans, aux environs de Segré, dans cette partie du Maine-et-Loire qu'on appelle le Craonnais, ils avaient une deuxième propriété, *Le Patys*. « C'est partout alentour, dans la campagne peuplée de chênes, un calme profond, une nature vigoureuse et d'une rusticité devenue rare aujourd'hui ». La population « a gardé, avec la foi traditionnelle, non seulement des principes moraux, mais jusqu'aux délicatesses et au sens intime des pratiques chrétiennes » (6).

La paix profonde de la Loire ; le sol uni ; la rivière lente ; les châteaux grandioses, dominant de petites églises dont les flèches pointent au-dessus de villages tout menus ; la chaleur reposante et un peu molle de la journée, les bleus et les rouges du couchant, couleurs un peu imprécises, un peu fondantes ; le sable des deux rives qui étincelle faiblement, — lieux chers à Ronsard, à du Bellay, — qui est-ce qui n'a pas senti tous les siècles de la vieille France à travers ce calme, où rien ne se presse, où tout est baigné dans une beauté si douce ? Cette région enchantée a été le berceau de notre écrivain.

René Bazin fit ses premières études comme externe au lycée d'Angers, jusqu'à la sixième ; en même temps il prenait des leçons particulières chez M. de Marquié, catholique fervent qui tenait une petite pension. « Chez M. de Marquié, les élèves, internes ou demi-pensionnaires, suivaient les cours du lycée, mais trouvaient au retour, avec une intelligente direction d'études, un milieu choisi et chrétien » (7). Ensuite il entra comme pensionnaire au Collège Mongazon, un des petits séminaires du diocèse, dirigé par des prêtres séculiers. Il y passa son baccalauréat, et montrait déjà, semble-t-il, quelque disposition pour les lettres, car il faisait partie de « l'académie » des étudiants, et, dans les réunions, prononçait de petits discours. Il nous a raconté lui-même, dans *Paysages et pays d'Anjou*, sa vie d'écolier ; dans le chapitre qu'il intitule : *Quand j'étais écolier*, il rend à ses anciens maîtres un témoignage reconnaissant, — nous étions élevés, dit-il, « fortement,

(6) *Un Homme d'œuvres*, nouvelle édition. Tours, 1913, gr. in-8°, p. 109.

(7) *Ibid.*, p. 27.

pieusement, en chrétiens, en Français, en hommes, il faut ajouter, en humanistes, et cela est important » (8).

Il nous raconte comment il faisait des vers ; nous le voyons tâchant de surprendre le concert nocturne des oiseaux et de l'exprimer en vers, heureux secrètement de se sentir « tout pâle de cette fatigue noble » (9). Ce qui est plus important, c'est qu'il nous fait assister à sa formation littéraire et classique ; il se réclame des classiques latins et français ; il fait valoir les avantages des classiques, et il trouve les études scientifiques moins importantes que les études littéraires, — « mieux vaut se charger de moins de faits et s'exercer à plus d'idées, former son jugement, être de plein air avant de classer les fiches, étudier les plus beaux esprits de l'antiquité » (10). Mieux vaut savoir le latin, la base de sa propre langue, que de perdre son temps à des études « positives » (11). Un collège situé en pleine campagne, où ne manquaient ni l'air ni la lumière ; une éducation libérale, à base de religion ; un milieu familial pieux, — voilà des influences qui ont contribué à former le cœur et l'esprit de René Bazin.

Pourtant, l'enfant était chétif ; atteint dès l'âge de sept à huit ans de crises de paludisme, il souffrait, cinq ou six jours par mois, de cruels accès de fièvre (12). Ce mauvais état de santé lui valut de longues périodes où ses études chômaient, où on le lâchait à travers champs. Même les études classiques s'effaçaient devant cette école buissonnière : « Sans doute », nous dit-il, « l'arithmétique est bonne. Je ne médis pas du thème latin... Mais, se faire un monde dans la solitude, connaître, par leur visage et par leur voix, toutes les heures du jour et toutes les saisons de l'année..., devenir le spectateur de la vaste comédie animale, celui qui sait, celui qui passe et qui n'effarouche plus ; apprendre à voir, ouvrir son âme et re-

(8) 7^e édition, 1930, in-16°, p. 88.

(9) *Croquis de France*, p. 52.

(10) *Paysages et pays d'Anjou*, p. 92.

(11) *Ibid.*, p. 91.

(12) P. BAUGAS : *Eloge funèbre de M. René Bazin*. Brochure publiée chez Siraudeau, à Angers, 1933, p. 3.

cueillir, comme une moisson de délices, la moindre nuance fugitive, les silhouettes, les ombres, les chansons ou la vie débordante et muette du monde : voilà qui est plus précieux que le grec et plus durable en nous que le latin lui-même » (13).

Dans l'avertissement des *Contes de Bonne Perrette*, il nous dit qu'il travaillait peu le *De viris illustribus*, mais qu'en revanche il apprenait ce qui ne s'enseigne pas, « à voir le monde indéfini des choses et à l'écouter vivre. Au lieu d'avoir pour horizon les murs d'une classe ou d'une cour, j'avais les bois, les prés, le ciel qui change avec les heures, et l'eau d'une mince rivière qui changeait avec lui. Mes amis s'appelaient le brouillard, le soleil, le crépuscule, où la peur vous suit dans votre ombre... » (14). *En Province* nous raconte comment il observait la nature, la vie grouillante des petites bêtes : il se couchait à plat ventre, « dans l'endroit du pré où l'herbe est la plus fournie », et regardait à trente centimètres devant lui, — pose peu académique, mais fort commode pour celui qui veut observer (15). Il surprenait ainsi tout le mystère de vie qui se remuait dans les profondeurs des herbes (16).

Les mœurs rurales, aussi, les coutumes et les traditions locales, il s'en pénétrait ; il frayait avec les paysans, les taulpiers, et recueillait avec sa curiosité d'enfant tout le passé de sa province. « Son amour de la nature, son entente du paysage, sa prédilection pour les milieux paysans et pour les âmes dépourvues d'artifices et de complications, lui viennent de ces heures anciennes de radieuse flânerie » (17). Le sol natal lui donna une « vision indulgente des hommes et des choses » (18), et la campagne ne lui refit pas seulement sa santé : elle lui fit « ce moral sain, honnête et si précieusement

(13) *En Province*, 17^e édition, 1926, gr. in-18°, p. 111.

(14) 56^e édition, 1922, gr. in-18°, p. 1.

(15) P. 266.

(16) *Ibid.*, p. 62.

(17) H. BORDEAUX, dans *La Femme Contemporaine*, février 1906, p. 98.

(18) C. LECIGNE : *René Bazin*. Arras, Charruey, in-8°, p. 6. (Extrait de la *Revue de Lille*, 1901).

optimiste que nous retrouvons dans toutes ses œuvres » (19), et lui donna cette faculté d'émotion, cette promptitude à s'émouvoir, qui ont contribué à faire de Bazin un romancier (20).

En 1872, Bazin partit pour Paris, afin d'y faire son droit ; à l'âge de dix-neuf ans, pendant ses vacances à Angers, il se fiança avec M^{lle} Aline Bricard, qu'il devait épouser trois ans plus tard (21). Il fut sans doute un étudiant en droit assez sérieux, et il est certain que ses études contribuèrent à lui donner cet intérêt pour les problèmes sociologiques qu'il a toujours manifesté, mais Paris ouvrit à son âme d'artiste des perspectives beaucoup plus séduisantes. Les arts, — surtout la peinture, — se révélèrent au jeune étudiant dans toute leur beauté et dans toute leur fraîcheur. Avec quel enthousiasme il s'écrie, dans *Un Homme d'œuvres*, sur le charme de cette ville ! « Oh ! ce Paris des vrais étudiants, comme il prend vite et comme il prend fortement l'esprit ! Quelles ressources merveilleuses il offre à tous ceux qu'attire une curiosité ou une ambition quelconque ! Quel champ il ouvre, quelle moisson d'idées, à ceux qui n'avaient jusque-là que de vagues aspirations vers la peinture, la musique, les lettres, l'érudition ! » (22).

Il nous raconte dans *Notes d'un amateur de couleurs* comment il fit la connaissance du maître graveur Ferdinand Gaillard, qui lui servit de guide dans ses premières visites aux musées du Louvre et du Luxembourg (23), et cet homme, songeur mais prêt à sourire, profondément religieux, pénétré de la beauté grecque, travailleur plein de scrupule, ayant horreur du facile et du grossier, fut pour René Bazin un ami et un maître.

En 1875, René Bazin, de retour chez lui, se mit à préparer son doctorat en droit à l'Université Catholique d'Angers, ré-

(19) Voir note 17.

(20) Voir *En Province*, p. VIII.

(21) Le 18 avril 1876.

(22) P. 31-32.

(23) Voir *Notes d'un amateur*, 7^e édition, 1920, gr. in-18°, p. 161.

cemment fondée par Monseigneur Freppel, évêque d'Angers, qui, en 1878, invita Bazin à enseigner la procédure civile à la Faculté de droit de l'Université ; il semble aussi que, vers la même époque, Bazin ait voulu essayer du journalisme, pour augmenter ses revenus. Il entra comme rédacteur en second au journal *l'Etoile*. Mais « cette vie de lutte journalière n'était pas faite pour Bazin. Le soir, lorsqu'il quittait son bureau de rédaction, il rentrait chez lui ennuyé, souvent irrité, toujours malheureux » (24). Mais bientôt il prit la chaire de droit criminel, qu'il devait garder jusqu'en 1914. Aussitôt il envoya sa démission au journal. Bazin se plaisait évidemment dans sa nouvelle charge, car en 1925, écrivant quelques souvenirs de son temps de professorat, il parle chaleureusement de ses anciens camarades, et il loue l'intimité qui existait entre les professeurs et les élèves (25).

Il semble bien, d'ailleurs, que sa charge de professeur n'était pas très lourde, car dans les intervalles de ses cours il s'amusa à écrire. Il n'avait certainement pas l'idée qu'il serait écrivain, et il serait exagéré d'affirmer, avec certains critiques, qu'il en avait nettement la vocation ; plutôt il est devenu un écrivain parce qu'un heureux hasard l'a mis sur cette voie, et parce qu'il a su admirablement mettre à son service ses qualités de croyant, de poète et d'artiste.

Il débuta fort modestement par une petite nouvelle en vers : *La Fille du Sardinier*, qu'il publia dans le *Correspondant* du mois d'août 1880 sous le pseudonyme de Jean Street. Quatre ans plus tard, — octobre 1884, — il publia une seconde nouvelle : *La Légende de Sainte-Béga*, dans la même revue et sous le pseudonyme de Bernard Seigny. Les pseudonymes permettent de croire qu'il n'avait pas de prétentions très sérieuses.

Ce fut son oncle qui le lança définitivement. Son oncle et lui étaient allés déjeuner chez un ami ; il y rencontrèrent le comte de Mayol de Lupé, qui venait de fonder un journal : *L'Union Stéphanoise*. Sur les instances de M. Bazin, le comte

(24) P. BAUGAS : *Eloge funèbre*, p. 8.

(25) *Paysages et pays d'Anjou*, p. 164.

pria René Bazin d'écrire une nouvelle pour son journal, et le jeune homme, « intimidé, balbutiant et heureux », accepta. Dans l'avertissement de *Stéphanette*, Bazin nous dit avec quel amour et quel soin il écrivit ce roman, qui parut en feuilleton en 1884, signé : « Bernard Seigny » (26).

René Bazin prit courage ; il écrivit *Ma Tante Giron*, « une grande nouvelle, toute jeune, toute pleine de mon enfance échappée par les champs » (27). Ce roman, accueilli d'abord par le *Correspondant* (28), fut édité ensuite chez Retaux en 1886. Nous pouvons nous reporter maintenant à la préface de *En Province* pour savoir comment Bazin fut accepté par les *Débats*. Vers le Noël de 1886, Retaux transmit à René Bazin une lettre de Georges Patinot, directeur du *Journal des Débats*. « J'ai lu avec intérêt le roman qui a pour titre *Ma Tante Giron*... Si vous aviez en manuscrit un roman du même auteur et qu'il convînt à M. René Bazin de le publier dans les *Débats*, je crois que nous pourrions nous entendre » (29).

Fort étonné, et très ému, - ne connaissant personne aux *Débats*, il n'espérait guère y publier quelque chose, - Bazin se rendit à la maison du journal, où le directeur l'informa qu'il avait été recommandé par Ludovic Halévy. Le mystère n'était pas encore éclairci. René Bazin courut chez Halévy : celui-ci, qui avait lu le roman *Ma Tante Giron*, l'avait trouvé tellement à son goût qu'il avait voulu obtenir pour lui un prix d'Académie. L'Académie n'y avait pas trouvé les mérites qui avaient séduit Halévy, qui, dépité, était allé voir Georges Patinot, *Ma Tante Giron* à la main, — « Vous me demandez toujours des romanciers. Tenez, lisez ce livre ». Patinot le lut, l'approuva, s'aperçut qu'un roman semblable, publié en feuilleton, conviendrait bien à ses lecteurs, et écrivit à Victor Retaux la lettre que nous avons citée (30). Et lorsqu'en 1888 René Bazin publia, dans le *Journal des Débats*, *Une Tache d'encre*, l'Académie, repentante, couronna l'ouvrage.

(26) *Stéphanette*, 20^e édition, 1923, gr. in-18°, p. 1.

(27) *En Province*, préface, p. II.

(28) En 1885.

(29) *En Province*, p. III.

(30) *Ibid.*, pp. III-VI.

Une fois entré aux *Débats*, sa fortune littéraire était assurée. Sa collaboration au *Journal des Débats* ne finit qu'avec sa vie ; de bonne heure, — dès 1891, — Brunetière l'attacha à la *Revue des Deux Mondes* (31) ; il continuait toujours de publier dans le *Correspondant*, et, dès 1895, *Figaro* le réclamait. Il écrivit encore pour ce journal en 1929. On pourrait difficilement citer dans l'histoire littéraire un exemple de réussite plus facile que la sienne. Et Bazin proteste avec une certaine naïveté contre l'accusation « vulgaire » qui représente le monde des lettres comme un monde cruel aux débutants ! (32). De plus, Bersaucourt nous dit que V. Retaux, ne disposant pas de moyens suffisants pour développer cette jeune gloire, renonça à être désormais l'éditeur de René Bazin, qui, à partir de : *Une Tache d'encre*, publia chez Calmann-Lévy (33).

Le voilà donc un homme « arrivé », et, dès 1889, commence pour René Bazin une vie très active. Il voyage, d'abord pour le *Journal des Débats*. Entre 1889 et 1893, il va deux fois en Italie, et visite la Sicile ; il publie ses notes de voyage dans les *Débats*. Il retourne en Italie une troisième fois vers la fin de 1893, et en 1894 visite l'Espagne. En 1896, nous le voyons en Tunisie, hôte du résident général de France à Tunis, et en 1898 le *Figaro* l'envoie pour recueillir les « impressions d'un témoin sur le voyage de Guillaume II en Orient » (34). Pour les *Débats* encore, Bazin parcourt les provinces de France, la plaine et la montagne, l'Alsace, descend la vallée du Rhône, visite Londres et la Hollande. On l'envoyait simplement pour qu'il recueillît des impressions ; il n'avait qu'à regarder et à écouter, à flaner à sa guise, un peu partout, à suivre sa fantaisie aimable, — et cela, personne ne le faisait mieux que René Bazin.

Dans les intervalles de ses nombreux voyages, René Bazin trouva le temps d'écrire des romans ; entre 1889 et 1904, il publia, outre des recueils de contes et des notes de voyage

(31) René DOUMIC, *Revue des Deux Mondes*, t. X, 1^{er} août 1932, p. 719.

(32) *En Province*, p. II.

(33) René Bazin, *Bibliographie critique*. Paris, 1910, in-16°, p. 10.

(34) *Croquis de France et d'Orient*, p. 341.

dont la plupart avaient déjà paru dans les *Débats* sous la forme de « chroniques », six romans, et six de ses meilleurs. L'Académie Française, dans sa séance du 26 novembre 1896, décerna le Prix Vitet à l'ensemble de ses œuvres. Il faisait de nombreuses conférences sur des questions littéraires et sociales, — recueillies dans le volume du même nom, — s'occupait d'œuvres et d'associations diverses, prononçait des discours à leurs assemblées générales. En 1889, il succéda à son beau-frère Hervé-Bazin à la direction de la Conférence Saint-Louis. Cette association, qui avait un triple but : « la piété, l'étude et l'action », se réunissait une fois par semaine pour discuter des questions de droit, d'économie politique et d'histoire littéraire ou civile (35). Bazin se montrait comme le défenseur des pauvres ; il s'indignait contre les injustices sociales, s'apitoyait sur ceux qui souffrent, prenait un peu le rôle de consolateur. Le 15 août 1900, il fut nommé Chevalier de la Légion d'Honneur ; il fut élu à l'Académie Française le 18 juin 1903, et Brunetière le reçut le 28 avril 1904, dans le trentième fauteuil laissé vacant par la mort d'Ernest Legouvé. Après son élection, René Bazin vint habiter Paris, mais il revenait plusieurs mois chaque année dans son Anjou natal.

*
**

Nous avons vu la vie de René Bazin enfant, jeune homme, écrivain admis à l'Académie Française. Voyons maintenant quels sont les traits caractéristiques de l'homme. D'après le portrait qu'a fait de lui Egard Maxence, il a une figure douce, très franche ; les traits sont délicats, les cheveux soyeux ; le nez est mince, la moustache longue et effilée, le menton proéminent et volontaire ; les yeux bleus ont le regard net et ferme ; le visage, en repos, a un sérieux un peu mélancolique, mais « un sérieux sans dureté, ni amertume ». « Sa figure portait le sceau d'une distinction moins acquise qu'héréditaire » (36),

(35) *Un Homme d'œuvres*, p. 165.

(36) E. BAUMANN, *Correspondant*, 10 septembre 1932, p. 641.

et il y avait dans son visage « une sorte de certitude, la conscience de soi et la tranquillité que donne une vie tracée comme un sillon » (37). Il était de taille petite, gracile, « de geste sobre, correct et distingué », et un « parfait modèle de courtoisie » (38). Pourtant, il avait l'air vif, alerte, résolu.

Son caractère avait le même mélange de douceur et de fermeté. Le fond de sa nature était une grande bonté, à laquelle la foi venait ajouter la pitié et la charité. Bazin avait une âme, nous dit L. Bertrand, « faite de candeur, de bonté, de pitié pour les faibles, de foi lumineuse et rayonnante... » (39). Cependant, sans jamais hausser le ton, il savait défendre très fermement ses idées, et il était un père autoritaire. Les admirateurs de Bazin parlent de lui avec vénération ; ceux qui ne l'aiment pas le traitent de « fade », de « douceâtre », de « propret » (40). Sans doute, il y a des arguments pour chaque parti. Bazin n'a jamais passé par de grandes épreuves intellectuelles, ni spirituelles ; la vie lui a été relativement facile, et il n'a connu la souffrance que très tard dans son existence (41) ; il manquait donc à son âme une certaine trempe virile, et il y avait en lui un parti-pris d'idéalisme parfois irritant. Mais, quoi qu'il en soit, il faudra toujours reconnaître à René Bazin le mérite de n'avoir jamais voulu se démentir de sa très véritable élévation de sentiments, de sa compassion pour ceux qui souffrent, de sa bonté et de sa charité d'« honnête homme ».

Sa vie conjugale a été très heureuse ; elle lui a donné cette conception idéaliste de la femme et de l'amour qu'il développe en termes lyriques dans *Questions Littéraires et Sociales* (42). Chaque année, l'été venu, il se réfugiait dans sa propriété des

(37) H. BIDOU, *Journal des Débats*, 22 juillet 1932.

(38) J. MAZIN : *René Bazin*, Conférence faite le 26 janvier 1905. Cahors, 1906, in-8°, p. 7.

(39) Institut de France, Académie Française : Service funèbre de M. René Bazin, 29 juillet 1932.

(40) Voir ERNEST-CHARLES, dans *Le Censeur politique et littéraire*, N° 42, 19 octobre 1907, pp. 212-215.

(41) E. BAUMANN, article cité, p. 642.

(42) P. 217 s.

Rangeardières, dont il était devenu propriétaire en 1902 ; dans cette demeure, « où vivait le souvenir de Victor-Hugo et de Sainte-Beuve » (43), maison vieille de deux siècles, encadrée de fougères et de roses, il vivait heureux au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants : « J'en ai toujours eu autour de moi, lorsque j'étais enfant, et plus encore depuis que j'ai cessé de l'être... Les joies humaines descendent et se perpétuent en eux... Et le moyen d'être, en vieillissant, le moins loin possible de la jeunesse,... c'est de l'avoir éparsée dans la maison et de la regarder renaître sur des visages d'enfants » (44).

Cette existence calme et paisible contentait ses goûts traditionnels. Il connaissait et il recherchait tout le « charme de mélancolie pénétrante dans les choses qui s'en vont » (45) ; il s'attachait aux monuments du vieil Anjou (45), présidait des réunions de sociétés savantes et archéologiques. Bien souvent, dans ses livres, des passages lyriques évoquent les bons vieux temps, où la vie était plus simple, plus difficile sans doute, mais plus pittoresque (47) : « Comme nos pères avaient raison de se fixer ainsi dans les lieux et parmi les hommes témoins de leur élévation ! Ils appréciaient cette douceur d'être honorablement connu et de longue date dans un pays. Et vraiment il en est peu d'aussi grande. Tout le monde vous salue, vous accueille, vous tend la main. Les choses mêmes vous sont familières, et vous parlent » (48).

Sans doute était-il un de ces propriétaires ruraux aimables et bons dont il a souvent dit que la campagne avait tant besoin (49) ; et, en bon terrien, il goûtait la chasse, la pêche, la vie au grand air. Il savait le battement de cœur du chasseur

(43) Jean GAULTIER, *Correspondant*, 25 mai 1929, p. 523.

(44) *En Province*, pp. 110-111.

(45) R. DOUMIC : *Etudes sur la littérature française*, tome III. Paris, 1899, in-16, p. 180.

(46) Voir *Paysages et pays d'Anjou*, p. 115.

(47) Voir *En Province*, p. 69 s. — *Récits de la plaine*, p. 110 s.

(48) *Ma Tante Giron*, édition définitive, 1930, in-16°, pp. 14-15.

(49) Voir *Paysages et pays d'Anjou*, p. 214 s. — *La Campagne française et la guerre*, p. 55, et les romans.

qui avance dans le silence des bois ; il aimait les moments de flânerie songeuse, et la rentrée le soir, « à la nuit close, dans la salle éclairée par huit bûches flambantes de vieux hêtre » (50). Mais il avait aussi « la passion de la proie, la joie primitive et sauvage de la conquête » (51), qui sont propres au vrai chasseur, et qui étonneraient chez Bazin si l'on oubliait que, pour lui, élevé à la campagne, la chasse était aussi naturelle que la moisson, — et aussi noble.

*
**

L'élection de René Bazin à l'Académie Française n'apporta à sa vie aucune modification essentielle. Il continua de voyager : en 1906 il va en Tunisie, avec le Congrès pour l'avancement des sciences, et publie ses notes de voyage dans les *Débats* ; plus tard, il va au Spitzberg, avec la croisière organisée par la *Revue Générale des Sciences*, — cette fois pour le *Gaulois*. A partir de 1905 aussi il allait régulièrement en Angleterre, où il visitait ses deux filles religieuses à Westgate, et se documentait sur la vie anglaise. Il donna des conférences à Londres et à Dublin, fut accueilli chaleureusement à Oxford, visita Windsor, la Bourse du Coton de Liverpool, et se déclara ravi de l'hospitalité des Anglais (52). D'autres voyages, — en Corse, 1908 et 1909, et en Amérique, 1912, avec la Délégation Champlain, — complétèrent cette période d'avant-guerre.

Son activité à cette époque était considérable ; devenu conseiller municipal de Saint-Barthélemy en 1904, il prenait une part considérable aux affaires de sa commune ; et, indépendamment de la préparation de ses romans, — travail que Bazin a toujours accompli très scrupuleusement, — il faisait de nombreux discours, en France et ailleurs (53). Il prenait

(50) *En Province*, p. 369.

(51) *Ibid.*, p. 289.

(52) Voir *Echo de Paris*, 19 janvier et 9 mars 1909.

(53) Par exemple : Discours au Congrès Eucharistique de Rome, 1905. (*Questions littéraires*, p. 271 s.). — *La Misère des Esprits*, à Liège, 1907. — *Les Devoirs du romancier populaire*, 1912. — *La grande noblesse de l'Institutrice*, 1914 (*Pages religieuses*, numéros IX, XX, XXXI).

un intérêt de plus en plus vif à l'état social de son pays, comme l'attestent deux brochures parues en 1912 : *Les Hommes de demain* et *Le Moindre Effort*.

Deux cent seize articles dans l'*Echo de Paris* témoignent de l'activité de René Bazin pendant la guerre. L'écrivain recueillit des lettres de soldats, des traits d'héroïsme, des anecdotes montrant le courage et la grandeur morale des combattants ; il visita les fermes, où les métayères vaquaient malgré tout au travail, écrivit des lettres de condoléances à des mères qui avaient perdu leur fils, et fit une enquête sur le problème de la natalité en France. En 1915, il obtint une audience du Pape Benoît XV, et la même année, sur les instances du gouvernement anglais, alla faire une visite des flottes anglaises, — il a parlé avec admiration de l'organisation de la marine anglaise, et du caractère des engagés volontaires. L'année d'après il se rendit sur le front belge, et en 1917 alla faire un reportage, pour l'*Illustration*, sur la guerre des pêcheurs boulonnais. Enfin, en 1915, il avait succédé à Georges Goyau comme président des Publicistes chrétiens, — fonction que Bazin détint pendant huit ans, — et avait rédigé les *Programmes* que nous examinerons plus loin.

L'activité de ces cinq années de guerre semble avoir fatigué René Bazin. Quelques voyages, — en Algérie, pour se documenter en vue d'une biographie de Charles de Foucauld ; en Espagne, où l'Académie Française l'envoya comme délégué pour les fêtes de Tolède en l'honneur de M. Barrès ; à Londres, en Italie ; quelque conférences, — en Belgique, par exemple, et à Paray-le-Monial, sur l'invitation des institutrices chrétiennes ; de rares articles dans les journaux et dans les revues, — voilà ce qui caractérise cette période d'après-guerre. Bazin vieillissait visiblement. En 1926, il perdit sa fille aînée, Madame Sainte-Marie Perrin, et ce chagrin eut sur l'écrivain une grande répercussion ; deux années plus tard, une maladie d'intestins altéra sa santé, et il dut subir une opération grave. Quelqu'un qui l'a connu (54) nous a dit que vers la fin de sa

(54) M. A. GAVOTY, de la *Revue des Deux Mondes*.

vie Bazin vivait un peu à part : de plus en plus, il prenait plaisir aux pratiques religieuses ; une longue vie de foi ardente lui avait donné un air de saint, et il tendait ses mains d'un mouvement bienveillant, comme pour bénir.

Cependant, Bazin n'avait pas perdu goût à la vie, car pendant les cinq dernières années de sa carrière il a fait, sur des questions sociales et artistiques, un certain nombre d'articles, qui ont paru dans les *Débats* et dans *Figaro*. D'ailleurs, s'il vivait un peu isolé, les honneurs le guettaient encore ; en 1923, le Pape Pie XI lui avait conféré la Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, « pour avoir, comme écrivain et comme président de la *Corporation des Publicistes chrétiens*, rendu les plus grands services à la cause catholique » (55). En 1929, à l'occasion de ses vingt-cinq ans d'Académie, un comité se forma sous le haut patronage du Cardinal Dubois, Archevêque de Paris, et sous la présidence de Paul Bourget, pour offrir à l'écrivain une médaille. Celle-ci, exécutée en bronze par le graveur Delannoy, est simple, mais belle ; elle représente au revers les Rangeardières, et porte l'inscription suivante : « A René Bazin pour ses vingt-cinq ans d'Académie Française, Ses admirateurs et ses amis » ; à l'avvers est gravée la tête de René Bazin. Tour à tour, dans des discours émus, ses admirateurs, parlant au nom de tout ce à quoi il avait donné une grande partie de ses soins, — l'Université Catholique d'Angers, l'Alsace, les Publicistes chrétiens, le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, — rendirent hommage à l'activité infatigable dont il avait fait preuve pendant les cinquante ans de sa carrière d'écrivain (56). Au cours de la même année, l'Université de Dublin le nomma Doctor Honoris Causa.

Les deux derniers livres de Bazin sont : *Magnificat* et *Un Monastère de Saint-Pierre Fourier* : « *Les Oiseaux* ». Il avait même une autre œuvre en vue, car il écrivait à Maurice Sou-

(55) F. MAURIAC : *Les Quarante*, p. 36.

(56) Voir *Discours prononcé pour le Jubilé académique de M. René Bazin*, 21 juin 1929. Tours, Mame, 54 p.

riau : « j'ai... un certain nombre de documents qui... me permettront d'écrire une grande nouvelle... sur un sujet ouvrier..., pris dans la vie même » (57). Et dans un article de revue nous apprenons que ce livre devait s'intituler : *Figures d'Instituteurs*, et que Bazin avait l'intention de l'écrire pour l'Institut des Frères des Ecoles Chrésiennes (58). Le livre n'a jamais paru ; vers la fin de 1931, la maladie de Bazin s'aggrava, et il fut obligé de s'aliter. Il souffrit avec calme, en digne chrétien ; aucune plainte, aucune amertume de quitter la vie, mais plutôt une résignation sereine. « Toute ma confiance tient dans ces mots : j'ai avoué le Christ pour mon Seigneur. Je croirai en lui jusqu'à ce que je le voie. Sur la pierre de ma tombe quelques mots diront que j'ai cru, de tout mon esprit et de tout mon cœur, toute la vérité catholique » (59). Il réconforta sa famille désolée, s'occupa toujours des œuvres qui lui avaient été chères, et ne cessa de remercier Dieu de tous ses bienfaits. Henry Bordeaux nous trace un émouvant tableau de Bazin sur son lit de mort, — un visage blanc, amaigri, qui avait quelque chose de céleste dans sa résignation muette (60). Enfin, le 20 juillet 1932, à six heures et demie du soir, rue Saint-Philippe-du-Roule, René Bazin s'éteignit.

Son corps fut transporté à Angers, et les obsèques eurent lieu le samedi 23 juillet à 11 heures, dans l'église de Saint-Barthélemy. Monseigneur Rumeau, évêque d'Angers, fit l'éloge funèbre ; M. le commandant de Beauchamp, maire de Saint-Barthélemy, et M. le comte de Blois, sénateur de Maine-et-Loire, prononcèrent des discours devant le cercueil (61). Dès que sa mort fut connue, les journaux et les périodiques, français et étrangers, s'accordèrent pour témoigner du respect et du renom dont avait joui l'académicien.

(57) M. SOURIAU, dans *Revivre*, 20 août 1932, p. 6.

(58) Voir *Le Haut-Parleur de la Fédération des Amicales de l'Enseignement catholique en France*, septembre-octobre 1932, p. 47.

(59) S. E. Monseigneur GRENTE, lettre pastorale sur *Les Catholiques honteux*. Le Mans, 1933, p. 6.

(60) BORDEAUX, *Figaro*, 21 juillet 1932.

(61) Voir *Petit Courrier*. Angers, 24 juillet 1932.

*
**

Si René Bazin a eu dans sa vie une ambition, ce fut celle de servir Dieu et sa cause ; il ne cessa d'affirmer hautement sa foi, qui ne connut jamais aucune hésitation. « Je n'ai jamais trouvé, dans les systèmes humains, quoi que ce fût qui ne me repoussât par la puérilité, la tristesse, le défaut d'ampleur des doctrines. Nous sommes supérieurs à tout ce qu'on veut faire de nous, dans toutes les écoles, sauf dans l'Eglise catholique, où nous sommes enfants de Dieu, nés pour Lui » (62). Et les critiques ne se sont jamais lassés de nous dire comment René Bazin, dans la séance de l'Académie du 27 novembre 1913, termina son discours sur les prix de vertu par une péroraison, où il déclara, devant l'assemblée entière, sa foi en Dieu. Il a dit également dans son testament spirituel : « Je reconnais que sans la foi, sans la pratique des sacrements et surtout de la Sainte Eucharistie, je n'aurais pas eu cette somme de bonheur et de paix dont je bénis Dieu ». Il y a plus : la foi de René Bazin, sa ferme croyance au catholicisme, expliquent toute sa sociologie, et beaucoup de ses conceptions littéraires et artistiques, et jette sur le romancier une lumière précieuse.

Telle est, dans ses grandes lignes, la vie de M. René Bazin, — vie unie, d'où les grandes souffrances morales et physiques furent absentes, vie surtout aimable, où « le charme et la droiture de son caractère, la bonne grâce de son accueil..., la force morale et l'éloquente fermeté qui se dégageaient de ses paroles » (63), séduisirent ceux qui le rencontrèrent, et où la charité active ennoblit une âme déjà raffinée par sa naissance.

(62) R. P. JANVIER, *Correspondant*, 10 décembre 1932, p. 695.

(63) M. PALÉOLOGUE, *Discours à l'Académie Française*. (Voir *Figaro*, 22 juillet 1932).

B) VUE D'ENSEMBLE DE SES ŒUVRES.

Nous avons l'intention de donner ici un aperçu général des œuvres de René Bazin, pour faire saisir la constance et l'intensité de son activité littéraire ; nous voulons montrer notre auteur sous ses divers aspects littéraires, et nous insisterons à dessein, dans les quelques pages qui vont suivre, sur certaines parties de l'œuvre qui, sans être assez considérables pour former le sujet d'un chapitre particulier, n'en ont pas moins leur intérêt.

Son premier roman, *Stéphanette*, date de 1884 ; son dernier, *Magnificat*, de 1931. Pendant ces quarante-sept années Bazin produisit vingt romans, à des intervalles très réguliers ; en général, il laissait passer deux ans ou deux ans et demi entre chaque livre. Bazin ne tarda pas à se montrer comme le romancier de la terre et de la tradition françaises, tout en donnant une place aux problèmes du jour. Il se rattache ainsi à la littérature « honnête », et à une certaine lignée du roman psychologique et social.

Chargé en 1893 de faire la « chronique » du *Journal des Débats*, il commença par y publier une série de contes et nouvelles sur la vie en province. La plupart de ces récits, avec d'autres qui ont paru ailleurs, Bazin les a mis en volume, formant ainsi une série de recueils charmants, auxquels nous pouvons ajouter *La Douce France* et *Il était quatre petits enfants*, histoires faites pour servir de livres de lecture aux petits enfants.

René Bazin voyageur ressemble assez à l'idéal de Montaigne : l'honnête homme, celui « dont la pensée vagabonde, amusée par le spectacle des choses, excitée par la conversation des hommes, s'abandonne volontiers à tout chemin qui s'offre... » (1). Pour Bazin, il suffit de « la sonorité d'un

(1) *Introduction au voyage d'Italie*. (*Revue Encyclopédique*, 1896, N° 127, p. 85).

nom de village », ou de « l'harmonie de deux collines », pour lui faire quitter le chemin tracé (2). Bazin le voyageur est donc un observateur paisible. Loti questionne avec angoisse les paysages nouveaux, pour y trouver une réponse à sa tristesse. Barrès cherche à développer son moi, et s'efforce de pénétrer le sens profond de chaque paysage. Ainsi il aime Venise, parce qu'elle l'aide à construire, dit-il, une « cité abstraite, bâtie pour mon usage personnel » (3), et Delrio, à Grenade, essaie de faire comprendre à sa sœur le « sens complet » de l'Escorial (4). Bazin, lui, n'est pas devant la nature une âme inquiète, mais un artiste sensible à des beautés nouvelles.

Ses pays de prédilection sont ceux du Midi. « Il a visité les pays de clarté où l'air est clément et le ciel joyeux... » (5). « Son esprit se repose en la contemplation des paysages aux lignes molles et onduleuses, aux couleurs riches et joyeuses..., la nature tourmentée et sauvage contristerait sans doute son souci de la grâce » (6). Pourtant, Bazin n'observe pas seulement les paysages : les hommes l'intéressent aussi, la vie du pays, les problèmes qui s'y posent ; il regarde, prend des notes, se documente (7) ; pour citer encore Bordeaux : « Il s'intéresse à tout ce qui peut lui donner quelque renseignement utile, fréquente la bonne société, se mêle au peuple, montant en troisième classe, allant aux fêtes publiques, s'initiant à ses travaux pour le voir de plus près » (8). Tout cela est parfaitement juste. Il avait l'art de faire parler ses hôtes, car il reproduit dans ses récits de voyage de longues conversations, avec des personnes notables, sur toutes sortes de sujets.

(2) *Ibid.*, p. 87.

(3) *Un Homme libre*. Paris, 1889, in-16, p. 221.

(4) *Du sang, de la volupté et de la mort*. Paris, 1894, in-12°, p. 38.

(5) H. BORDEAUX, *Revue Générale*, décembre 1895, p. 888.

(6) *Ibid.*, p. 892.

(7) Il parcourt des livres pour des histoires de *mafia*, et collectionne des notices et des histoires locales. Voir *Sicile*, 24^e édition, 1927, gr. in-18°, pp. 84, 239.

(8) Article cité, p. 894. Chez BOURGET, au contraire, c'est l'artiste et le philosophe, beaucoup plus que le sociologue, qui est attiré par l'Italie. Voir ses *Sensations d'Italie*.

Examinons brièvement la substance de ces récits. De ce qu'il voit et entend autour de lui, Bazin déduit, avec une certaine justesse, que si l'Italie est contre la France en 1890, l'influence allemande y est moins forte qu'on ne croit (9), et que l'Italie garde toujours ses propres coutumes ; et il se montre prophète en suggérant que l'Italie se tournera peut-être un jour vers la France (10).

Mais il a plus de plaisir à rapporter les incidents révélant la psychologie des Espagnols et des Italiens (11), et à étudier les mœurs : les différents types de personnages qu'on voit dans la Puerta del Sol, à des heures différentes du jour (12) ; les types populaires dans le marché de Lisbonne (13) ; Florence, avec ses marchands, ses faubourgs, ses types d'hommes et de femmes (14).

L'art et la littérature italiens l'intéressent, surtout le mouvement provincial et populariste, représenté par d'Annunzio, par Salvatore di Rosa, par Ada Negri dont Bazin goûte fort la poésie (15). Il observe avec un certain orgueil national les œuvres d'assistance française à Madrid, et s'inquiète de la situation religieuse en Espagne. Cette question lui tient à cœur ; après avoir parlé aux uns et aux autres, il fait une étude détaillée des causes qui ont contribué à une diminution de pratique religieuse (16).

Mais, par-dessus tout, les problèmes agricoles, la condition des travailleurs et des ouvriers, préoccupent René Bazin. Il voit l'envahissement du socialisme dans les provinces de l'Italie du nord (17) : une terre abondante, mais où les paysans vivent misérablement, grevés par les impôts, minés par

(9) *A l'Aventure*, 11^e édition, 1921, gr. in-18°, p. 243 s.

(10) *Les Italiens d'aujourd'hui*, 11^e édition, 1921, gr. in-18°, p. 314.

(11) *Ibid.*, p. 30. — *Terre d'Espagne*, 21^e édition, 1928, gr. in-18°, p. 153 s. — *Sicile*, p. 21 s.

(12) *Terre d'Espagne*, pp. 148-152.

(13) *Ibid.*, p. 195.

(14) *Les Italiens d'aujourd'hui*, pp. 104-108.

(15) *Ibid.*, p. 71 s.

(16) *Terre d'Espagne*, pp. 240-248.

(17) *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 5 s.

la pellagre, proie facile pour les doctrines socialistes. Dans les yeux des enfants travaillant dans la Campagna, il voit « le reproche de la misère découragée » (18) ; ces travailleurs ruraux vivent dans des trous, leurs maîtres sont d'une indifférence totale, — ils sont eux-mêmes, d'ailleurs, chargés d'impôts (19). Tout ceci est compliqué par la question de l'Agro Romano, — la dépopulation de l'Agro, résultat de la malaria (20). Bazin étudie en détail, ce qui prouve jusqu'à quel point la question l'angoissait, les divers efforts faits pour assainir l'Agro. A Naples, il visite avec émotion le quartier pauvre (21) ; en Espagne aussi, il note que les ouvriers sont tentés par le socialisme (22) ; et en Castille, on lui parle de l'abandon du sol par les anciens seigneurs (23), et du déboisement des montagnes (24).

Mais Bazin aime mieux donner des impressions que de créer des vues d'ensemble ; il ne cherche pas à dégager la physiologie générale d'un pays, mais plutôt à recueillir et à reproduire des témoignages sur de multiples sujets. D'ailleurs, ses enquêtes n'ont rien de pédant ; Bazin y prend volontiers un ton de conversation (25) ; elles sont allégées par de jolis paysages, par de petites anecdotes (26), par des gestes ou des attitudes saisis au vol (27). Et ce qui ressort le plus de ces récits, c'est bien une impression de lumière, de riches coloris, de paysages riants (28), peints par un homme qui a vagabondé aimablement à travers des pays ensoleillés, avec une curiosité toujours éveillée et toujours ravie.

(18) *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 209 s.

(19) *Ibid.*, p. 232.

(20) *Ibid.*, p. 158 s.

(21) *Ibid.*, p. 243 s.

(22) *Terre d'Espagne*, p. 58.

(23) *Ibid.*, pp. 89-90.

(24) Il est important de signaler ces problèmes, parce qu'ils ont une importance pour l'intelligence du développement de l'écrivain. Nous ne parlerons pas de *Nord-Sud*, recueil d'impressions de voyages faits en Amérique, en Angleterre, en Corse, et au Spitzberg parce qu'ils n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous avons déjà dit.

(25) Voir *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 119.

(26) Voir *Sicile*, p. 196.

(27) Voir *Terre d'Espagne*, p. 281. — *Sicile*, p. 150.

(28) Voir plus loin, p. 118, note 35.

Pour finir avec la partie purement littéraire de l'œuvre de Bazin, nous pouvons mentionner ses contes en vers et son théâtre. René Bazin n'a jamais été, à proprement parler, ni poète ni auteur dramatique, mais nous avons vu que, tout jeune, il s'amusait à faire des bribes de vers, et qu'il débuta même par là dans la littérature. Il publia en 1884, sous le titre de *Contes en Vers* (29), quatre petits poèmes, de gracieuses fantaisies romantiques. Des légendes anciennes, et un portrait de sa grand'mère, lui avaient fourni des sujets jolis et charmants. René Bazin n'a écrit, — ou plutôt adapté, — qu'un drame : *La Terre qui meurt*, de son livre du même nom. Ce « drame lyrique », comme il le nomme, n'est pas très réussi ; ce qui dans le livre est dramatique, devient bien souvent du mélodrame dans la pièce, et l'intrigue souffre de changements un peu brusques. L'adaptation des *Oberlé*, par Edmond Haraucourt, — adaptation beaucoup plus habile, mais qui ne manque pas d'exagérations et de violences considérables faites au récit, — nous confirme également dans la pensée que les romans de René Bazin s'adaptent tant bien que mal à la scène.



La critique littéraire de René Bazin est influencée nécessairement par ses conceptions littéraires et artistiques, que nous étudierons en détail plus tard. Le but moral et social qu'il assigne à la littérature le prédispose à goûter certains auteurs et non pas d'autres, — De Vogüé, Bourget, Barrès, Bordeaux, voilà des exemples (30). Il est digne de remarque aussi que Bazin, presque toujours, fait plutôt des appréciations que des articles de critique ; il ne parle guère d'auteurs qu'il n'aime pas (31). Sa critique est donc favorable, et devient quelquefois un éloge ; et, parfois, il fait moins une critique qu'une cause-ré intime à laquelle un livre ou un auteur a servi de point de

(29) *Contes en vers*. Paris, Gautier, 1884, in-18°.

(30) Voir *Pour la défense du roman français*. (*Gaulois*, 25 juillet 1913).

(31) Il était pourtant capable de comprendre Baudelaire. Voir *Journal des Débats*, 13 janvier 1907.

départ (32). Mais quand il approfondit, il apporte à des idées justes un style clair, quelquefois lyrique et imagé ; il ordonne sa matière, et en fait un travail harmonieux et satisfaisant à l'esprit.

Bazin a souvent fait des études sur des écrivains catholiques. Son premier essai de critique littéraire date de 1881 : *Le Comte Joseph de Maistre, critique d'art et de littérature*. Bazin écrit bien, mais il s'enthousiasme un peu trop pour les idées de Joseph de Maistre, ce qui l'amène à faire d'abondantes citations ; l'ensemble est aride, et Bazin manifeste une ironie un peu lourde pour les détracteurs de son auteur. La conférence que Bazin a faite sur le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé (33) a moins de défauts : le sujet en est exposé avec netteté, le style est clair, et Bazin montre une appréciation considérable de l'esprit et de la littérature russes. C'est avec la même justesse qu'il parle de la *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (34). Il était particulièrement apte à goûter le sujet de ce livre, — une « étude de vie rurale qui montre la grandeur morale des paysans » ; et l'art de l'auteur, — un art sobre, discret, qui évite les descriptions trop longues, les abus de mots dialectaux, et qui laisse aux personnages leur vie propre (35).

La littérature régionaliste, tout au moins cette partie qui a trait à l'Ouest de la France, a trouvé dans Bazin un critique sympathique. Nous en avons un exemple dans *Trois Juges de la Bretagne : Chateaubriand, Loti, Renan* (36), et dans « *La Brière* », par Alphonse de Chateaubriant (37), qui sont des analyses admirables (38).

(32) Par exemple, le livre d'André de PONCHEVILLE : *Le Chemin de Rome*. (Voir *Vie Catholique*, N° 119, 8 janvier 1927).

(33) *Revue des Facultés Catholiques d'Angers*, août 1894, pp. 928-950.

(34) *Revue des Deux Mondes*, octobre 1921, pp. 528-554.

(35) Nous pouvons citer aussi des articles sur Louis Mercier (*Echo de Paris*, 29 août 1931), sur Louis Veuillot (*ibid.*, 30 octobre 1931) et sur *Trois livres italiens* (*Journal des Débats*, 28 juillet 1930).

(36) *Revue des Facultés Catholiques*, avril 1894, pp. 530-555.

(37) *Correspondant*, 10 juin 1923, pp. 793-803.

(38) Voir aussi *Un livre de Paul Renaudin* (*Journal des Débats*, 21 avril 1927).

Il faut faire une place à part à deux études, parce qu'elles nous aident à comprendre, l'une les conceptions artistiques de Bazin, l'autre sa conception du roman social. La première est sa conférence sur Fromentin (39). C'est une étude admirable, étonnante de compréhension. Bazin trouve des phrases très justes pour caractériser l'homme, — « un délicat et un tendre..., un artiste de nuances » ; Fromentin a une « acuité des sens », une « aptitude singulière à toutes les perceptions externes dont l'art peut tirer parti », ce qui lui confère le don de la joie et de la souffrance. La campagne a renforcé chez lui ce don d'impressionnabilité qui fera de lui un peintre. Bazin a très bien compris Fromentin, parce qu'il a vu chez lui des affinités avec sa propre nature ; de même, il analyse avec soin les procédés artistiques de Fromentin, car ces procédés, il les a adoptés lui-même (40). Cette étude est un peu le témoignage ému d'un élève à son maître.

Ensuite, Bazin exprime une grande admiration pour *Les Misérables* (41). Il n'est pas insensible aux défauts les plus évidents de l'œuvre, — ceux de la structure, — et il ne manque pas de les signaler, mais pour lui le livre a une très grande valeur, parce que c'est un bel exemple du roman populaire, — genre littéraire que Bazin préconise tout particulièrement, — car il remplit deux conditions essentielles. D'abord, il renferme une leçon morale : le thème de la rénovation par le repentir. Puis, il est compréhensible de tous. Et Bazin insiste de façon lyrique sur certains épisodes du livre, — la lutte intérieure chez Jean Valjean, la scène de la bataille, l'enfant Cosette, — qu'il appelle des « thèmes universels, d'une grandeur simple », accessibles à tous. Nous n'en sommes pas convaincus ; d'ailleurs, il ne voit pas ce qu'il y a de faux chez Hugo, il ne voit pas ce souci d'étaler son savoir, qui est tellement caractéristique de l'écrivain. Ainsi Bazin s'enthousiasme pour le passage, « ce couplet demeuré célèbre », où Hugo ana-

(39) *Questions littéraires et sociales*, pp. 1-37.

(40) Voir chapitre III.

(41) *Questions littéraires*, pp. 88-95.

lyse savamment le rôle de la poupée dans le développement du cœur féminin. Mais il importe de faire remarquer, non pas tant la valeur ou les défauts de l'étude de Bazin, que l'influence de Hugo sur son admirateur. La lecture de Victor Hugo a contribué à donner à Bazin ces conceptions du roman que nous analyserons plus loin.

Bazin est également l'auteur de plusieurs préfaces, qui, elles aussi, montrent sa prédilection pour la littérature morale et sociale. Il fait une préface pour *Souvenirs d'un maire de village*, par Leroux-Cesbron, dont le livre est une « utile contribution à la vie de la campagne » (42) ; il est attiré par José Maria de Pereda, dont le roman *Dans la Montagne* montre la nécessité d'une aristocratie rurale, ayant une « mission d'exemple et de paternité » (43) ; par Robert Garric, parce qu'il essaie, dans *Belleville*, d'expliquer la mentalité ouvrière (44) ; et l'un de ses derniers actes d'académicien a été de faire attribuer un prix d'Académie à Charles Baussan, pour son livre sur le socialiste chrétien La Tour du Pin (45).



Venons maintenant à Bazin auteur biographique. La tournure de son esprit apparaît aussi clairement dans ses œuvres biographiques que dans sa critique. Presque toujours, il choisit une vie noble, un homme de grande ferveur religieuse, et d'une haute élévation morale ; cette vie, il veut la faire servir d'exemple, de leçon morale. Le biographe donne donc tout de suite

(42) Préface, p. 5.

(43) Préface, p. 3.

(44) Voir *Etudes*, 20 août 1928, pp. 421-427.

(45) Le nombre d'études, de préfaces, etc., qui sont à vrai dire des morceaux de critique littéraire, est considérable ; pour finir, nous nous contenterons de mentionner son éloge de Legouvé, dans son discours de réception à l'Académie Française ; un discours sur Honoré d'Urfé, où il exprime des idées tellement justes qu'on devine derrière le manuel de littérature ; et quelques préfaces faites pour des livres de guerre, comme le *Laurier sur le Front*, de GUILLOT DE SAIX, et *A genoux, lais bretons*, par Jean-Pierre CALLOC'H.

à ses études un certain parti-pris de moralisation qui leur ôte un peu de leur valeur. Souvent, il étudie un homme contemporain de lui, et qu'il a connu ; sa biographie devient ainsi une occasion, parfois même une excuse, lui permettant d'évoquer des souvenirs personnels.

Il en est ainsi de ses études sur les frères Victor et Théodore Pavie. René Bazin nous dit : « Je ne puis écrire leurs noms sans ressentir quelque chose des émotions et des admirations de ma jeunesse » (46). Et c'est peut-être en grande parti à cause de cela qu'il a voulu rappeler le souvenir des deux frères. Ils habitaient Angers ; et dans ces études, jolies, bien faites, il y a bien des pages lyriques où, à travers les Pavie, Bazin raconte sa propre jeunesse. Quand il nous représente Victor Pavie à la campagne : « Tout lui parle. Il a le don si rare de voir. La nature l'attire et l'émeut, surtout la nature pleinement agreste... Il connaît tous les secrets du peintre et du marcheur, les routes et les heures propices » (47) ; quand il nous dit : « Le poète est en lui inséparable du croyant. Au fond de la pensée de l'un et de la conduite de l'autre, la même foi s'affirme, vive, entière et joyeuse » (48), — c'est lui-même qu'il nous dépeint. Mais Bazin est très capable de faire une œuvre sérieuse, et alors il se documente avec le plus grand soin, consultant des livres qui concernent son sujet, et recherchant des lettres et des documents particuliers.

Dans un de ses premiers ouvrages biographiques : *Un Homme d'œuvres : Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin*, l'écrivain nous retrace la vie de son beau-frère. Il est évident ici que Bazin ne voulait pas tant faire de la biographie que de fixer sous une forme définitive et accessible à tous l'existence d'un homme qui lui avait été cher. Il dispose sa matière avec soin, et en fait un développement logique : d'abord, il recrée le milieu où Hervé-Bazin est né, et où il a grandi. Ensuite, il nous montre son beau-frère passant par des crises d'adolescent et

(46) *Paysages et pays d'Anjou*, p. 99.

(47) *Ibid.*, p. 115.

(48) *Ibid.*, p. 126.

de jeune homme, et cite des cahiers rouges de Hervé-Bazin pour nous rendre plus claire son évolution morale. Enfin il nous fait assister à sa vie d'homme ; il parle longuement des œuvres dont s'occupait son beau-frère, et résume avec justesse ses ouvrages politiques et religieux. Mais une étude sur un homme dont la croyance et les idées vous sont sympathiques risque de n'être qu'un éloge. C'est trop le cas ici. Le livre est très long, fastidieux même ; il renferme trop de douceur et de complaisance, et les citations des « cahiers rouges » sont bien souvent d'une longueur excessive.

En 1902, René Bazin fit paraître *l'Enseigne de vaisseau Paul Henry*. Il y retrace la vie du défenseur de Pékin ; il l'avait connu, et il affirme dans la préface que son livre doit donner une leçon morale. Mais l'ouvrage est composé en grande partie de reproductions du journal et des lettres de Paul Henry, et de comptes-rendus donnés par Monseigneur Freppel dans ses conférences à l'Université Catholique d'Angers et ailleurs. Encore une fois, Bazin donne une place trop généreuse aux citations, ce qui nous empêche d'attribuer au livre une grande originalité.

Le Duc de Nemours est mieux réussi. Le duc est encore un exemple à faire connaître au monde (49), mais la vérité historique ne s'en trouve pas compromise. René Bazin nous mène, avec une clarté admirable, à travers une époque de confusions, d'intrigues, de brusques changements de souverains, de tentatives de réconciliation entre les deux branches des Bourbons. Sur ce fond sombre se détache le duc de Nemours, figure tragique, mais pleine de courage, de patience, de fortitude résignée. Cette biographie nous paraît une œuvre de haute valeur littéraire, voire historique.

Bazin s'était depuis longtemps intéressé à la vie du Père de Foucauld, et, en 1921, il fit paraître *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite du Sahara*. Un homme bon viveur, jouisseur, devenu par on ne sait quelle force mystique un apôtre de la religion chrétienne, — c'était un sujet propre à

(49) *Duc de Nemours* : avertissement, pp. VII-VIII.

attirer René Bazin, et il a fait une biographie touffue, savante, scrupuleusement documentée, qui raconte la vie de Charles de Foucauld depuis sa naissance en 1858 jusqu'à son assassinat en 1916. A deux reprises, d'ailleurs, Bazin est revenu sur le même sujet (50). C'est un portrait bien sympathique qu'il nous trace ; sur la première partie de la vie de Foucauld, et surtout sur la partie la plus intéressante, — sa crise et sa conversion, — Bazin ne nous en dit pas long. En revanche, il s'étend avec un plaisir évident sur tous les détails de la vie de Foucauld dans le désert. A ne s'en tenir qu'au témoignage de notre auteur, on dirait que chez Foucauld toute sa violence primitive de caractère s'était transformée en une ferveur d'apostolat, mais d'après un ami intime de Foucauld, ce n'est pas là toute la vérité. Il semble que ce ne fût pas la foi seule qui envoya Foucauld au Sahara, mais aussi une nature foncièrement violente, difficile, tourmentée, assoiffée d'aventures, qui l'empêchait de rester longtemps dans le même endroit ou de s'accorder avec les autres hommes.

Vers la fin de sa vie, René Bazin produisit deux autres œuvres biographiques. *Pie X* est une étude très bien faite. Bazin trace la vie de Sarto jusqu'en 1903, où il fut élu Pape, puis il étudie les actes pontificaux. Bazin écrit dans un style sobre, en historien impartial ; ainsi, en parlant des lois anti-religieuses votées par le gouvernement français, il ne se laisse pas aller à des exagérations. C'est une biographie bien construite, claire, agréable à lire. Dans *Un Monastère de Saint-Pierre Fourier : « Les Oiseaux »*, dont la première partie est une biographie, la seconde plutôt de l'histoire religieuse, Bazin se propose de rechercher les origines de l'Ordre, de retracer la vie de Pierre Fourier et de résumer l'histoire de la Congrégation de Notre-Dame fondée par ce saint (51). Les portraits des cinq religieuses qui aidèrent Fourier à fonder son Ordre ; la première école de la Congrégation ouverte à Poussay ; les lettres de Pierre Fourier, — avec quel plaisir Bazin ne les met-il pas devant nos yeux !

(50) Voir *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1923, et 1^{er} décembre 1924.

(51) *Un Monastère*. Paris, 3^e édition, 1932, in-16, p. 10.

C'est une biographie, mais en même temps un témoignage de reconnaissance. Deux de ses filles étaient dans le couvent des *Oiseaux*, à Westgate, où s'étaient réfugiées en 1904 les religieuses de l'Ordre de Notre-Dame. C'est son admiration pour l'éducation dispensée à ce couvent qui l'a poussé à écrire le livre.

Les croyants, les fidèles, les grands cœurs, — ce sont toujours ceux-là que Bazin étudie. C'est *Jean-Baptiste de La Salle et les Frères des Ecoles Chrétiennes* (52) ; c'est le *Cardinal Merry del Val* (53) ; c'est *Jean du Plessis de Grenédan*, commandant du *Dixmude*, qui avait grandi dans le même milieu moral que Paul Henry (54) ; ou bien, c'est une introduction à *Pierre de Clorivière : contemporain et juge de la Révolution*, « modèle de l'homme juste dans les temps de persécution » (55) ; ou enfin, *Fils de l'Eglise*, une série de vies de saints (56).

Pour conclure sur Bazin auteur biographique, nous pouvons donc dire qu'il comprend les hommes d'une certaine mentalité, celle qui est voisine de la sienne, et qu'il a su les étudier avec sympathie, d'une façon souvent un peu embellie, quelquefois lyrique lorsque le sujet le concernait de très près. Somme toute, il ne reste pas assez impersonnel pour pouvoir être un biographe de premier ordre.



Dans plusieurs des ouvrages que nous venons de mentionner, il y a évidemment des éléments historiques, mais il nous semble difficile de soutenir que Bazin était vraiment un historien. Il admire Burke et Joseph de Maistre, parce qu'ils ont

(52) *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1925, pp. 796-810.

(53) *Ibid.*, 15 janvier 1931, pp. 288-303.

(54) *Revue Universelle*, 1^{er} mars 1925, pp. 545-561.

(55) Introduction à *Pierre de CLORIVIÈRE : Etudes sur la Révolution*, p. 3.

(56) Pour ne pas allonger trop notre étude, nous pouvons nous contenter de signaler, parmi de nombreux exemples, des études très intéressantes sur Rousseau et sur Millet dans *Notes d'un amateur de couleurs*, et sur le marquis de La Tour du Pin, dans le *Journal des Débats*, 3 juillet 1931.

vu tous deux combien la Révolution était désastreuse pour la France (57) ; il voit partout, à la manière de Bossuet, l'intervention divine (58) ; et voilà tout.

Reste enfin l'écrivain « social ». D'une part, il y a ses romans, où de graves questions sociales et religieuses se font jour ; de l'autre, des brochures, des conférences, des articles de périodiques et de journaux, où il n'a cessé d'exprimer ses idées sur des problèmes d'actualité. Sur tout cet aspect de René Bazin nous reviendrons plus loin.

Voilà les différents aspects caractéristiques de l'œuvre de René Bazin. L'impression qui s'en dégage est bien celle d'une activité continue ; mais l'ensemble est plus régulier que varié. Deux ou trois thèmes essentiels : la campagne, la religion, la tradition, reviennent à satiété sous sa plume (59). Cependant, ce défaut a une qualité, — l'unité, l'harmonie parfaite entre l'homme et l'œuvre, que cinquante ans de travaux littéraires et autres n'ont fait qu'accentuer.

(57) Préfaces à EDMUND BURKE : *Réflexions sur la Révolution française*, et à JOSEPH DE MAISTRE : *Considérations sur la France*.

(58) Voir *Echo de Paris*, 19 août 1915.

(59) On doit dire aussi que sa production littéraire n'est pas aussi vaste qu'elle paraît d'abord ; ainsi, il a publié pendant plusieurs années, dans les *Annales*, sous les titres de *Croquis* et de *Souvenirs de Voyage*, des contes ou des extraits de contes déjà parus en volume ; et le recueil : *Pages religieuses* consiste en grande partie de morceaux extraits d'œuvres précédentes.

CHAPITRE II

CONCEPTIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES de René BAZIN

A) RENÉ BAZIN ET LA LITTÉRATURE.

Conception de l'art. Conception du roman. — Caractère de généralité; choix de modèles et de détails; part de réalisme. — Bazin et le naturalisme; défauts et mérites du naturalisme. — Bazin et le roman d'analyse; le bien et le mal; la leçon morale.

Sujets du roman. — La province; Bazin et le roman champêtre, l'aristocratie; Bazin et le roman idéaliste; les travailleurs; Bazin et le roman social et populaire.

Autres genres. — Théâtre; poésie.

Technique. — Préliminaires; première idée; mise au point; vision définitive.

B) RENÉ BAZIN ET LES BEAUX-ARTS.

Peintres de prédilection. — Ecole de Barbizon; intimistes et portraitistes; peintres hollandais. — Bazin, l'académisme et l'impressionnisme.

Autres genres artistiques.

Sujets. — Nature; lumière, terre. — Vie humaine.

Technique de l'artiste. — Conclusion.

A) RENÉ BAZIN ET LA LITTÉRATURE.

Nous allons étudier dans ce chapitre les idées de René Bazin comme il les a exprimées lui-même, indépendamment de nos idées personnelles sur son art, qui formeront le sujet du chapitre suivant; nous examinerons d'abord sa conception de l'art, et en particulier du roman. Quels devraient être les buts de l'art, en quoi consiste la valeur d'une œuvre d'art? Telles sont les questions qu'il s'est posées et auxquelles il a essayé de répondre dans *Questions littéraires et sociales*, dans

Pages religieuses, dans *Aujourd'hui et demain*, et dans ses articles de journaux.

Pour Bazin, l'art est d'abord un moyen de communiquer au monde la beauté, et surtout la beauté morale ; il cite volontiers Tolstoï : « L'art est un moyen, entre les hommes, de se communiquer leurs plus nobles pensées » (1) ; et encore : « L'art est un moyen d'union entre les hommes..., une activité qui a pour but de transmettre d'homme à homme les sentiments les plus hauts de l'âme humaine » (2). Et cela ne suffit pas : l'art doit encore nous émouvoir, car une œuvre d'art doit nous faire penser, « mais bien plus aimer, souffrir, respirer » ; l'émotion, c'est une « petite cloche dont la vibration, plus ou moins forte, doit s'entendre toujours » (3). L'art doit donc s'adresser à l'esprit et au cœur, donner à l'un des pensées nobles et élevées, et à l'autre des occasions de s'attendrir. L'on pense aux conceptions de Racine : « La principale règle est de plaire et de toucher » ; que les spectateurs « se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris » (4).

L'art ainsi conçu doit nécessairement répondre à certaines obligations ; en effet, Bazin y prescrit des lois et des règles assez précises. « Je crois », nous dit-il, « que l'art est soumis à la loi morale, à laquelle n'échappe aucune manifestation de l'activité humaine, et qu'il y est d'autant mieux soumis que l'œuvre d'art est une œuvre d'enseignement, une leçon, un acte d'influence et de direction sur autrui » (5). L'art doit contribuer à l'amélioration des hommes, « car l'art ne peut être antisocial, antihumain ; il doit être un agent de progrès, et une force pour soulever les âmes ; ou bien il n'est qu'un danger qui grandit avec le talent de l'écrivain » (6). Bazin trouve les mêmes principes chez Joseph de Maistre, et c'est pour cela qu'il l'admire.

(1) *Gaulois*, 25 juillet 1913.

(2) *Questions littéraires*, p. 100.

(3) *Ibid.*, p. 18.

(4) *Bérénice*, préface.

(5) *Questions littéraires*, p. 146.

(6) *Ibid.*, p. 147.

A côté de ces obligations morales de l'art, les travaux de composition et de style sont pour Bazin secondaires ; il récuse la doctrine de l'art pour l'art, et, s'il est capable de goûter la beauté martelée de l'école parnasienne, elle ne le satisfait pas longtemps. Il savait qu'il y a du mérite à tailler dans le roc, mais pour lui l'art devait aller plus loin, et offrir, d'une manière artistique, un enseignement aux hommes. « L'idéal est de faire, avec difficulté, une œuvre qui approche de la beauté, et qui serve » (7).

Une étude sur les conceptions artistiques de René Bazin nous mène naturellement à ses idées sur le roman, qui est la forme d'art dans laquelle il s'est le plus volontiers exprimé. Pour plus de clarté, adoptons la division classique de fond et de forme, et prenons d'abord le fond.

Le roman, d'après Bazin, doit avoir un certain caractère de généralité ; il loue Fromentin de n'avoir pas voulu dater son œuvre, d'avoir évité « les détails de modes qui perdent leur attrait, et leur sens, avec leur nouveauté, et qui sont ridicules après une saison » (8). Mais, à cet égard, Bazin n'a pas su suivre l'exemple de Fromentin.

Quant aux personnages, pour qu'ils vivent devant nos yeux, et qu'ils soient des exemples des grands sentiments universels des hommes, l'écrivain doit faire un choix. Ainsi Bazin nous raconte comment, pour son livre *De toute son âme*, il a pris comme héroïne l'une des ouvrières les plus artistes de la mode parisienne (9). Les modèles arrêtés, un deuxième choix s'impose, cette fois dans les détails : les personnages subissent des modifications à mesure que le livre prend forme ; ils restent reconnaissables, mais non identiques, car l'intrigue les simplifie, et « supprime une foule d'actions communes et sans intérêt » (10) ; elle les développe dans la logique de leur caractère, et les place dans des situations où ce caractère pourra le mieux se révéler. Ici Bazin rejoint Maupassant, qu'il recon-

(7) *Jubilé Académique*. Tours, 1929, p. 45.

(8) *Questions littéraires*, p. 26.

(9) *Ibid.*, pp. 70-71.

(10) *Ibid.*, p. 74.

naît comme l'un de ses maîtres (11). « Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner une vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc, ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité..., l'artiste, ayant choisi son thème, ne prendra dans cette vie encombrée de hasards et de futilités que les détails caractéristiques utiles à son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'à-côté » (12).

Il ne peut donc y avoir de réalisme absolu, ni de portrait entièrement vrai (13) ; tout ce qu'on peut demander à un écrivain, c'est que son récit produise l'illusion de la vérité (14). Ici encore, Bazin semble avoir lu avec profit le conteur qu'il a beaucoup admiré. « L'art... consiste à user de précautions et de préparations, à ménager des transitions savantes et dissimulées, à mettre en lumière, par la seule adresse de la composition, les événements essentiels, et à donner à tous les autres le degré de relief qui leur convient, suivant leur importance, pour produire la sensation profonde de la vérité spéciale qu'on veut montrer. Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans l'ordre de leur succession » (15). D'ailleurs, ajoute Maupassant, cette illusion, pour complète qu'elle soit, ne peut être que celle que l'écrivain s'est faite lui-même du monde qui l'entoure. Nous voilà bien loin de l'entière vérité que les descendants littéraires de Flaubert se sont piqués de pouvoir reproduire. Pas de réalité absolue, — quelle serait la réponse des naturalistes ? C'est une question qui nous oblige à remettre en lumière les doctrines du naturalisme français.

(11) *Questions littéraires*, p. 162.

(12) *Pierre et Jean*. Paris, 1926, in-8°; préface, pp. xi-xii.

(13) *Questions littéraires*, p. 75.

(14) *Ibid.*, p. 144.

(15) MAUPASSANT, *op. cit.*, préface, p. xii.

Le mot « naturalisme », dans le sens où l'emploie Zola dans la préface de la deuxième édition de *Thérèse Raquin* en 1867, signifie à peu près ceci : l'observation scientifique des phénomènes naturels (16). Zola voulait partir de l'observation exacte des faits pour ériger une littérature scientifique. Il serait donc juste de dire que le réalisme était pour les naturalistes le premier degré de l'échelle. Pour bien se rendre compte des prétentions de Zola, il faut se reporter à l'introduction de son *Roman Expérimental*, où il expose sa doctrine d'une façon définitive. Zola se réclame de Claude Bernard, dont l'*Introduction* semble l'avoir fasciné. Pour Zola, l'homme n'est qu'une machine, un faisceau d'instincts gouvernés par certaines lois, qui peuvent être scientifiquement observées. Le roman expérimental consistera donc à « posséder le mécanisme des phénomènes chez l'homme, montrer les rouages des manifestations intellectuelles et sensuelles, telles que la physiologie nous les expliquera, sous les influences de l'hérédité et des circonstances ambiantes, puis montrer l'homme vivant dans le milieu social qu'il a produit lui-même, qu'il modifie tous les jours, et au sein duquel il éprouve à son tour une transformation continue » (18). C'est cela que Zola s'était proposé de faire dans *Thérèse Raquin* (19).

Il ne s'agira donc pas de morale, de bien et de mal ; le « travail sourd des passions, les poussées de l'instinct, les détraquements cérébraux » des personnages seront le résultat d'une crise nerveuse ; « les amours de mes deux héros sont le contentement d'un besoin » ; et « ce que j'ai été obligé d'appeler leurs remords consiste en un simple désordre organique, en une rébellion du système nerveux tendu à se rompre » (20). Chez les Rougon, les désirs, les passions, auront leurs causes précises dans leur hérédité ; ils seront des « manifestations

(16) Voir P. MARTINO : *Le Naturalisme français*. Paris, 1930, in-16°.

(17) ZOLA : *Roman Expérimental*. Paris, 1928, in-8°.

(18) *Ibid.*, p. 25.

(19) *Thérèse Raquin*. Paris, 1924, in-18°, pp. 7-11.

(20) *Ibid.*, p. 6.

naturelles et instinctives dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices » (21).

Tel est le programme de Zola, et, par-delà Zola, de l'école naturaliste entière. Quelle est l'attitude de Bazin vis-à-vis de ce programme ? Le principal défaut qu'il lui reproche, c'est de « méconnaître la réalité », et cette méconnaissance vient de ce que l'école naturaliste se refuse à accepter la notion morale : « Si j'avais à juger l'école naturaliste », nous dit Bazin, « je montrerais ce qu'il y a de contraire aux règles de l'observation et de la sincérité, dans le procédé qui consiste à ne peindre de l'homme que les instincts, à supprimer les âmes, à expliquer le monde moral par des causes inégales aux effets, à murer toutes les fenêtres que l'homme, accablé tant qu'on le voudra par la misère, le travail, la maladie, l'influence du milieu, continue et continuera d'ouvrir sur le ciel. Car il y aura toujours de ces fenêtres-là, par où la prière monte et l'espérance descend » (22). La conception mécanistique de l'homme est opposée à tout le catholicisme de Bazin, et par conséquent au sens social et moralisateur qu'il attache à la littérature.

Mais il adresse au naturalisme une seconde objection, moins hésitante que la première. Il cherche dans le naturalisme, écrit-il, une fraternité de cœur, mais il y trouve « un parti-pris de dénigrement, voisin de l'orgueil, une manière dure de parler de la misère, une brutalité de touche dans le portrait des pauvres gens, toujours représentés comme des êtres d'impulsions, esclaves des instincts, des hérédités et des passions, une tendance à considérer l'ouvrier comme une machine à boire et à faire des révolutions, qui dérivent d'un mépris foncier de l'humanité, à moins qu'ils ne révèlent la plus certaine des incompréhensions » (23). Avec beaucoup de fermeté, mais avec une retenue qui n'enlève rien à sa force, Bazin dit son fait au naturalisme.

(21) *La Fortune des Rougon*. Paris, 1927, in-8°, p. 9.

(22) *Questions littéraires*, pp. 84-85.

(23) *Ibid.*, p. 86.

Nous trouvons dans Zola lui-même la preuve de la justesse de ces affirmations : « Thérèse et Laurent sont des bêtes humaines, rien de plus » (24) ; « je n'ai eu qu'un désir : étant donné un homme puissant et une femme inassouvie, chercher en eux la bête, ne voir même que la bête... » (25). De même, dans *La Fortune des Rougon*, le groupe des Rougon-Macquart « a pour caractéristique le débordement des appétits, le large soulèvement des jouissances » (26). Zola se condamne lui-même, et Bazin n'a pas tort de combattre le naturalisme. Il parle ainsi en 1899. En 1916, quand l'éloignement dans le temps lui permet des mots plus tranchants, il condamne avec plus de violence cette littérature ; il parle de « l'affreuse humanité » de ces romans qui, « sortie d'une imagination sale et d'une observation superficielle », déshonorait la France à l'étranger (27). Les naturalistes eux-mêmes ont fini par voir l'étroitesse de la doctrine de Zola (28).

Mais peut-être le naturalisme avait-il un bon côté. Huysmans l'a indiqué ; Gourmont, que Jules Huret consulta en 1891 au sujet du naturalisme, lui répondit : « tout n'était pas mauvais, sans rémission, dans la formule naturaliste. L'observation exacte est indispensable à la refabrication artistique de la vie. Même pour une figure de rêve pur, un peintre est tenu à respecter l'anatomie, à ne pas faire divaguer les lignes, à ne pas plaquer d'impossibles contours, à ne pas s'abandonner à des perspectives chinoises. L'idéalisme le mieux déterminé au mépris de la réalité brute doit s'appuyer sur l'exactitude relative qu'il est donné à nos sens de pouvoir connaître. Ce besoin de l'exactitude, le naturalisme nous l'a mis dans le sang : tels son rôle et son bienfait » (29). Il ne faut pas oublier non plus que le naturalisme était en partie une réaction contre

(24) *Thérèse Raquin*, p. 6.

(25) *Ibid.*, p. 7.

(26) P. 9.

(27) *Aujourd'hui et demain*, 19^e édition, 1916, in-18°, p. 337.

(28) Voir HUYSMANS : *A Rebours*, préface, et RÉMY de GOURMONT : *Le Naturalisme*, p. 703. (*Mélanges littéraires*, 1881-5, s. l., in-8°, pp. 698-715).

(29) J. HURET : *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, 1891, in-12°, p. 137.

les fadeurs de la littérature mondaine, et qu'il offrit de nouvelles ressources au roman, trop longtemps arrêté à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie. Comme dit Laffitte, l'originalité de Zola est d'avoir « intronisé dans la littérature l'élément prolétaire » (30). Ce que Brunetière reproche au naturalisme — montrer trop l'homme marqué par son métier (31), — est justement ce que Bazin voudrait voir dans le roman moderne (32). Le naturalisme a eu au moins le mérite d'avoir introduit les ouvriers dans la littérature, même s'il n'en a envisagé que le côté inférieur.

Mais Bazin ne voit pas facilement les avantages du mouvement naturaliste. Il dit simplement qu'il entre beaucoup de vérité dans sa formule (33), mais ne va pas plus loin. Il semble avoir ignoré complètement ce qu'il y a d'admirable chez Zola : la peinture vigoureuse et dramatique de l'activité humaine, le souffle épique qui traverse toute son œuvre et communique à ses descriptions une puissance rare (34).

Donc, Bazin prend nettement parti contre le naturalisme ; pour lui, la réalité est plutôt une réalité psychologique, c'est-à-dire une réalité où l'intérêt se trouverait moins dans l'observation des faits que dans l'étude des âmes partagées entre des forces spirituelles et morales. « N'est-ce pas du spectacle de la lutte contre les plus violentes passions, du contraste entre le bien et le mal représentés par des personnages différents, ou par les tendances différentes des mêmes personnages, que naîtront les sentiments que l'auteur veut faire éprouver au lecteur ?... L'écrivain a-t-il le droit, a-t-il le pouvoir de chercher ailleurs le principal ressort et l'intérêt de son œuvre ? » (35). Bazin se rattache ainsi à la forme traditionnelle du roman français, — le roman d'analyse.

(30) HURET, *op. cit.*, p. 410.

(31) *Le Roman naturaliste*. Paris, 1895, in-12°, p. 135.

(32) *Questions littéraires*, p. 45.

(33) *Ibid.*, p. 84.

(34) Voir ses descriptions des Halles dans *Le Ventre de Paris*, de la grève dans *Germinal*, et de la course effrénée de la locomotive, allant de Rouen à Paris, dans *La Bête humaine*.

(35) *Questions littéraires*, pp. 144-145.

L'écrivain ne doit donc pas fermer les yeux sur le mal ? Assurément non. « Il doit savoir et il doit dire le mal » (36) ; pourtant, « la licence de tout dire n'existe pas » (37). Quelle règle faut-il donc qu'il observe ? — celle-ci, qui est très délicate : « Obligé de dire le mal, il doit en éveiller l'idée sans en exciter le désir. Il doit prendre garde que la peinture, trop complaisamment poussée, d'un sentiment mauvais, d'un vice, d'une faute, ne fasse oublier au lecteur la perversité du sentiment ou de l'acte... » (38). Nous soupçonnons, sous cette affirmation, encore un coup porté au naturalisme, qui avait en effet fait une peinture « trop complaisamment poussée » des bas-fonds du cœur humain. L'écrivain doit rester assez impersonnel pour que les actions de ses personnages gardent leur propre caractère de mérite ou de démerite ; et, dans cette tâche délicate, il prendra pour guide une conscience « respectueuse des âmes », donc, chrétienne (39).

Le bien, l'écrivain le dira toujours. Son livre fournira un exemple et une leçon. Mais l'écrivain n'appuiera pas ; il ne célébrera pas avec un optimisme tapageur le triomphe du bien sur le mal ; il laissera seulement « transparaître une conclusion saine » (40). « Il est possible de dire toute chose, sans dire précisément son avis sur aucune, mais de telle façon que le lecteur ne s'y trompe pas, et qu'il sente, avant même la conclusion du livre, quelles sont les parties où l'auteur est comme associé à son héros et quelles sont celles où il s'éloigne de lui pour le laisser tout seul » (41). Bazin n'est pas ici en désaccord avec lui-même ; un écrivain, tout en laissant aux caractères leur logique propre, nous laisse deviner sa pensée par l'impression de sympathie ou d'antipathie qui se dégage de son livre. Il doit conter simplement, dit Bazin, sans pré dica-

(36) *Questions littéraires*, p. 145.

(37) *Ibid.*, p. 146.

(38) *Ibid.*, p. 148.

(39) *Ibid.*, p. 148.

(40) *Ibid.*, p. 146.

(41) *Quelques souvenirs d'un romancier*. Conférence inédite citée par A. CROSNIER, *Revue des Facultés Catholiques de l'Ouest*, avril 1904.

tion ni parti-pris, et son livre sera une œuvre de valeur si le lecteur, en le fermant, comprend plus clairement « la grandeur et la nécessité de la loi morale à laquelle il est, comme homme, obligé d'obéir » (42). Rien ne pouvait être plus loin des naturalistes : pour eux, la morale n'existe pas ; pour Bazin, non seulement elle existe, mais encore l'écrivain a le devoir de la faire sentir à travers son œuvre.

L'on peut se demander si le roman ainsi conçu laisse aucune liberté à l'artiste. Si, dira Bazin : à l'exception des « bas-fonds d'obscénité, qui ne sont pas du domaine de l'art », le romancier « aura le droit de peindre toute la vie, telle qu'elle est..., il pourra étudier toutes les passions, leurs développements, leurs effets, tous les troubles mauvais de l'âme, et tous les crimes, aussi bien que les repentirs et les autres actes de beauté morale » (43). La distinction qu'établit Bazin nous semble un peu subtile ; où est la ligne de démarcation entre les bas-fonds d'obscénité et les troubles mauvais de l'âme ? Peut-être, si ses personnages avaient été moins unanimement frottés de vertu, aurait-il éprouvé quelque difficulté à l'établir. Il a cependant raison lorsqu'il dit que le roman « pour toutes les mains » est un genre faux, et lorsqu'il réclame pour l'artiste le droit de ne s'adresser qu'à un public d'une intelligence déjà mûre (44).

*
**

Voilà donc le romancier, et les principes généraux auxquels il doit obéir. Où trouvera-t-il ses sujets ? Dans une conférence sur *La Province dans le roman* (45), René Bazin entreprend de montrer les ressources qu'offre au romancier la province française. Nous disons la province, et non pas les provinces : c'est une distinction à laquelle nous reviendrons dans notre

(42) *Questions littéraires*, p. 147.

(43) *Ibid.*, p. 149.

(44) *Ibid.*, pp. 149-151.

(45) A Nantes, le 12 mars 1900.

dernier chapitre. Il est intéressant de voir quels sont les écrivains provinciaux qu'il approuve, et pour quelles raisons.

Il récuse Balzac comme peintre de la province (46) ; ceci n'a rien d'étonnant lorsque nous nous rappelons la phrase du romancier, parlant des êtres vulgaires : « Je les grandis, je les idéalise en sens inverse, dans leur laideur ou dans leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques... » (47). De même, tout en rendant justice aux mérites artistiques de l'œuvre de Flaubert et de Maupassant, il regimbe contre le pessimisme et la misanthropie qui les ont poussés à peindre des créatures béates et médiocres, des payans malicieux et rusés (48). Il se tourne plus volontiers vers la fraîcheur et le charme des récits de Daudet, de Cherbuliez, de Pouvillon (49), et il parle avec amour du paysan, difficile à représenter avec fidélité, mais beau sujet pour l'artiste qui sait rompre son silence (50).

Une autre conférence, *Les Personnages de roman*, antérieure à la première (51), propose d'autres sujets littéraires. Nous l'avons déplacée de son ordre chronologique pour mieux faire voir l'enchaînement des idées de René Bazin. Dans cette conférence, il passe rapidement en revue les personnages que le roman a décrits, à diverses époques, et il note comment les romanciers se sont plus à peindre des rois et des princes, des nobles, des gens « illustres ». Le naturalisme avait porté échec à cette littérature, mais, en 1888, Edmond Goncourt s'était proposé de revenir à l'étude des milieux élégants, y voyant l'aboutissement final du roman (52), et Barrès avait insisté sur la nécessité où se trouve le romancier psychologue de prendre ses sujets dans des milieux plutôt élevés (53).

(46) *Questions littéraires*, p. 125.

(47) G. SAND : *Histoire de ma vie*. Paris, 1856-7, 5 vol. in-12° ; IV^e partie, p. 26.

(48) *Questions littéraires*, pp. 125-126.

(49) *Ibid.*, p. 126.

(50) *Ibid.*, pp. 49-51.

(51) 1898 (*Questions littéraires*, p. 39 s.).

(52) *Préfaces et manifestes littéraires*. Paris, 1888, in-18°, p. 66.

(53) J. HURET : *Enquête*, p. 18.

Bazin a la justice de reconnaître que de tels personnages, en vertu de leur sensibilité affinée, ont une valeur artistique indéniable (54), mais il affirme que l'artiste n'a pas le droit de s'adresser à la seule élite, et il regarde comme un des défauts du roman français moderne cette obstination des écrivains à faire de leur art « une simple distraction et un amusement de lettrés » (55). « Je me demande », dit-il, « si notre littérature, et particulièrement le roman français, n'a pas perdu beaucoup à se confiner dans les salons, à se spécialiser, à ne pas s'adresser à ces vastes publics qui exigent tant de clarté, de tendresse et de salubrité. Ne serait-ce pas pour avoir trop oublié que le monde est grand, que le roman d'aujourd'hui en est venu à fatiguer les lettrés eux-mêmes, par trop de recherche, de subtilité et d'habileté désenchantée ? » (56).

Aussi nettement qu'il avait pris parti contre le naturalisme, Bazin s'oppose à la littérature idéaliste, qui met en scène des gens de l'aristocratie oiseuse et fade. Il ne mentionne aucun nom, mais on n'a pas de peine à voir qu'il est l'adversaire de ce que Barrès a appelé la « littérature à l'eau-de-rose » d'Octave Feuillet (57) ; de la fadeur de Jules Sandeau, d'Hector Malot, d'André Theuriet ; et peut-être aussi du raffinement « snob » des premiers romans de Paul Bourget, et du libertinage de Pierre Louÿs et d'Henri de Régnier.

Limitation de lieux, voilà un deuxième défaut du roman moderne. Des paysages parisiens, le roman en a assez déroulé devant nos yeux ; allons vers des perspectives plus larges et plus souriantes (58). Peut-être, si sa propre nature ne l'avait pas porté vers le roman champêtre, Bazin y serait-il allé par réaction contre le naturalisme.

Ce que Bazin voudrait voir dans le roman, c'est non pas des êtres d'émotion, des amoureux, mais des hommes aux prises avec les réalités de la vie. Il ressent une grande admira-

(54) *Questions littéraires*, p. 43.

(55) *Ibid.*, p. 107.

(56) *Ibid.*, p. 106.

(57) HURET : *Enquête*, p. 17.

(58) *Questions littéraires*, p. 70.

tion pour le roman social, c'est-à-dire le roman qui traite des questions sociales, qui étudie la vie et les problèmes de ceux qui travaillent, et qui essaie de proposer des remèdes aux maux dont ils souffrent. Ainsi, d'une part, les patrons, les employeurs d'hommes, seront des figures intéressantes : « Qui pourrait ne pas trouver qu'il est beau d'étudier une intelligence aux prises avec les problèmes les plus vivants qui soient... ; la lutte contre la concurrence..., l'obéissance d'un personnel nombreux aux ordres d'un seul homme ? Ne serait-ce pas faire œuvre bien utile et bien haute que de montrer le combat perpétuel entre l'égoïsme et la pitié dans une âme...? » (59). D'autre part, et surtout, l'écrivain doit aller au peuple, qui, par son fond de qualités estimables, est digne d'être étudié. « Le roman de l'atelier et de l'usine », nous dit Bazin, « est un des plus riches en documents, un des plus saisissants, et, à bien des égards, un des plus nouveaux qui puissent tenter un écrivain » (60).

Bazin préconise ici ce qu'il appelle le roman « populaire », forme du roman social s'adressant uniquement au peuple. Ce n'est pas un genre nouveau ; les Goncourt ont eu la même idée, bien que pratiquement ils aient lamentablement échoué (61). Pour réussir dans sa tâche, le romancier populaire doit être animé de l'amour et du respect des pauvres gens qui travaillent (62) ; à cela il doit ajouter l'ambition de « servir » son temps (63) et d'aider au redressement moral de la nation. Toute œuvre populaire digne du nom doit « recréer les âmes par le spectacle de la beauté, les alléger du fardeau de la vie, être créatrice d'une heure de joie et de repos. Elle remplit toute sa destinée quand elle va au-delà, quand elle élève l'homme, le rend meilleur, le porte à la vaillance, au sacrifice et à Dieu » (64).

(59) *Questions littéraires*, p. 46.

(60) *Ibid.*, p. 49.

(61) Voir *Germinie Lacerteux*, Paris, 1864, in-18°, préface pp. VI-VII.

(62) *Questions littéraires*, pp. 86, 108 et 109.

(63) Voir *Echo de Paris*, 19 septembre 1918.

(64) *Questions littéraires*, pp. 85-86.

Après ce qu'il nous dit, Bazin nous fait éprouver une certaine déception. Où sont les chefs d'industrie dans son œuvre ? Quelques vagues figures en arrière-plan, et rien de plus (65), — rien qui rapproche de la vigueur de Paul Adam, dont *Le Trust*, malgré son style torturé, nous donne une puissante vision de l'homme aux prises avec les forces naturelles et humaines. En ce qui concerne le romancier populaire (66), nous avons vu que Bazin prend pour modèle Victor Hugo (67). Il donne le même titre à George Sand, à Alexandre Dumas, à Jules Verne (68). Nous avouons qu'il est bien difficile de voir comment ces deux derniers peuvent prétendre au roman populaire tel que le définit René Bazin. Mais du moins Bazin montre qu'il a assez bien compris les auteurs anglais, et ce que la littérature populaire anglaise a de large et de généreux (69).

Les idées de Bazin sur la forme du roman, et sur l'art du romancier, ne sont pas sans intérêt (70), mais elles ne nous semblent pas mériter une étude détaillée. Il y a cependant une question, celle du cadre, sur laquelle Bazin a insisté. Nous la réservons pour notre troisième chapitre, où nous la traiterons en détail (71).

*
**

Nous pouvons traiter plus sommairement les idées de René Bazin sur les autres genres littéraires. Il n'a qu'une phrase pour caractériser le théâtre contemporain : parlant en 1899, il dit, — « même lorsque nos auteurs dramatiques de la nouvelle génération, avec une générosité d'intention véritable, portent au théâtre certaines questions du grand problème social, n'est-il pas évident qu'ils les traitent pour l'instruction de leurs

(65) Victor Lemarié, le patron avare, dans *De toute son âme*; Lepers-Hooghe, le généreux maître du *Roi des Archers*.

(66) Voir plus haut, p. 65 s.

(67) Voir pp. 26-27.

(68) *Questions littéraires*, p. 95.

(69) *Ibid.*, p. 95 s.

(70) *Ibid.*, pp. 79, 144, 154; et *Pages religieuses*, p. 154.

(71) P. 97 s.

égaux..., et qu'à de rares exceptions près, ils voient plutôt l'autorité à réformer que l'ouvrier lui-même à former ? » (72). A-t-il raison ? Oui, en ce sens que le théâtre de 1900 avait une intention plutôt sociale que moralisatrice : il nous semble que Paul Hervieu et Eugène Brieux, par exemple, étaient plus préoccupés d'étudier les problèmes de la vie de famille que de faire l'éducation de l'ouvrier.

La poésie n'inspire pas à Bazin des conceptions très différentes de celles qu'il professe vis-à-vis du roman. Il la regarde comme une « ascension naturelle de l'âme vers un idéal de beauté, de bonté, de justice » (73). C'est aux poètes de porter au monde qui souffre une vision de beauté, de lui donner une raison d'espérer (74). La poésie doit entretenir en nous la joie, l'enchantement, l'illusion d'un monde divin ; pour Bazin, elle n'a de sens que si elle est humaine, et s'adresse aux âmes. Ainsi, la poésie parnassienne, quelque belle qu'elle fût, ne pouvait avoir pour Bazin qu'une beauté de marbre, froide et distante ; Verlaine est supérieur à Leconte de Lisle, parce que l'on surprend chez le premier des notes de tendresse (75) ; Mistral est un poète de génie, parce qu'il a écrit pour des hommes agités et soucieux (76).

Bazin n'a pas saisi toute la portée du trouble intellectuel que les événements de 1870 ont mis dans les esprits, et qui a éclaté chez les jeunes poètes, vers 1880, sous la forme d'une révolte contre tous les systèmes établis (77). Ecrivant dans *Un Homme d'œuvres* sur la poésie contemporaine, il parle de « lignes sans souffle sur des thèmes ridiculement mesquins » ; il parle du « deuil ridicule » des doutes de ces jeunes poètes qui posaient des questions « depuis longtemps résolues » (78). On le voit bien, il ne saisit pas toute l'angoisse derrière le

(72) *Questions littéraires*, p. 88.

(73) *Un Homme d'œuvres*, p. 82.

(74) *Questions littéraires*, p. 347.

(75) *Ibid.*, p. 345.

(76) *Ibid.*, p. 347.

(77) Voir P. MARTINO : *Parnasse et Symbolisme*. Paris, 1930, in-16°, p. 137 s.

(78) P. 82.

symbolisme ; il ne pouvait comprendre qu'on mît en doute des questions depuis toujours arrêtées pour lui.

En 1906, dans son discours : *Les Poètes*, il observait que la poésie reprenait sa fermeté, redevenait ce qu'il attendait depuis longtemps (79). En effet, à cette date une réaction néo-classique avait succédé aux excès du symbolisme, et à travers Francis Jammes, Paul Claudel, Louis Le Cardonnell, le lyrisme, l'attendrissement, le sentiment chrétien revenaient dans la poésie. Il est facile de comprendre pourquoi Bazin trouvait la poésie plus compréhensible en 1906 que vingt-cinq années plus tôt.

Les dates des conférences de René Bazin, qui nous ont fourni la plupart des détails pour ce chapitre, nous indiquent que vers 1900 il avait dressé dans ses grandes lignes le programme littéraire qu'il suivait plus ou moins consciemment depuis le commencement de sa carrière d'écrivain. A part la conférence de 1906, sur la poésie, et quelques articles sur des auteurs qui lui étaient chers, Bazin s'est très peu occupé de la littérature du vingtième siècle. Pour caractériser la littérature d'avant-guerre, il emploie une généralisation qui tient du dogmatique : c'est une littérature qui « bèle » le « droit au bonheur » (80).

7
des poésies
Pour comprendre Bazin ici, il faut se rappeler qu'il vieillissait ; en 1916, date de cette affirmation, il avait soixante-treize ans : quoi d'étonnant alors s'il s'éloignait de plus en plus des mouvements littéraires ? Il ne pouvait guère comprendre, ni aimer la poésie d'avant-guerre, qui, sous l'influence de principes esthétiques nouveaux, évoluait vers un individualisme et un nihilisme intégraux. S'il n'avait pas compris la crise symboliste, il ne pouvait guère apprécier la crise néo-symboliste, plus aiguë, où perçait le tourment spirituel d'une génération sur laquelle pesait déjà la guerre de 1914. Et il ne parle jamais de Gide, ni de Proust, mais il est certain que toute cette littérature du « subconscient », aussi audacieuse que nouvelle, lui répu-

(79) *Questions littéraires*, p. 346.

(80) *Aujourd'hui et demain*, p. 313.

gnait. Peut-être ne faut-il pas prendre son affirmation dans un sens trop large ; le point de départ de l'article intitulé *Le Droit au bonheur* est moral, et non point littéraire. Il pensait peut-être à la franchise plus grande avec laquelle la littérature parlait des problèmes de la sensibilité, et surtout des problèmes sexuels ; cette franchise, Bazin ne pouvait l'admettre ; il a généralement suivi les principes littéraires dont nous venons de voir la forme définitive.



Quelle est maintenant la technique de René Bazin ? Il nous l'a exposée dans *Questions littéraires et sociales*. Doucement, sans rien forcer, il amasse le matériel nécessaire pour faire un roman. Il laisse se former en lui, au gré de son observation, des impressions et des images, qui sont « prises au hasard des chemins, incomplètes, fragmentaires, simples apparitions, — qui ne sont que des éléments de personnages, des traits dispersés, des croquis pareils à ceux des peintres » (81). Dans le même esprit, il conseille de prendre des notes fragmentaires, « costumières » ; les notes, nous dit-il, sont utiles pour fixer une foule de détails qui sans cela échapperaient à la mémoire (82), pour permettre de retrouver les nuances qui s'harmoniseront le mieux avec le fond du tableau (83) ; elles ne doivent pas être versées telles quelles dans le livre. Bazin s'oppose ainsi au roman « documentaire », dont Zola a fait abus (84).

Après quelque temps, subitement, vient l'idée maîtresse du livre. Cette idée apparaît tout d'un coup, — « l'on peut dire que, dans ses traits essentiels, un roman est l'œuvre d'un instant », — elle groupe, assemble, dispose ; les lignes générales du roman se trouvent arrêtées ; le cadre, l'atmosphère, les personnages principaux se dessinent (85). Bazin nous

(81) *Questions littéraires*, p. 59.

(82) *Ibid.*, p. 60.

(83) *Ibid.*, p. 61.

(84) *Ibid.*, p. 59.

(85) *Ibid.*, pp. 67-68.

raconte comment l'idée du livre *De toute mon âme* lui est venue ; il avait déjà fait, nous dit-il, une longue étude du milieu, mais « j'ignorais complètement ce que j'écrirais plus tard, lorsque je tâchais de pénétrer la vie difficile de l'employée de la mode. Après quelque temps, la connaissance de l'atelier, le souvenir de conversations nombreuses, et de nombreuses lettres (86), me firent apercevoir jusqu'à l'évidence, parmi d'autres choses, l'obstacle au mariage, que les jeunes filles rencontrent dans leur profession même ; comment elles sont d'un monde par leur naissance et d'un autre par leurs rêves... Aussitôt, les personnages s'imposaient à l'esprit avec une sorte de nécessité... » (87). De la même manière, voyant dans le Parc Monceau une de ces petites nourrices fraîchement arrivées à Paris, l'idée lui vient de reconstruire le sombre drame caché derrière cette vision (88).

Ces affirmations de Bazin sont assez importantes à noter, parce qu'elles montrent clairement que, la plupart du temps (89), l'élément sociologique de son œuvre n'en est pas la première raison d'être ; Bazin ne procède pas d'idées préconçues dont il veut démontrer la valeur ou la fausseté, mais de personnages vus, à travers lesquels il est amené à traiter des problèmes sociaux. Comme George Sand, il écrit « sous l'empire d'une émotion, et non d'un système » (90).

Vient ensuite ce que Bazin appelle la mise au point, « l'approfondissement des caractères, la combinaison des scènes, la création des personnages accessoires que l'idée maîtresse n'a pas nécessairement évoqués ». Ici encore, Bazin n'aime pas s'astreindre à des procédés trop rigoureux ; il conseille « de ne point hâter l'œuvre à venir, de n'y penser que rarement avec application, et d'y songer toujours » (91). Dans

(86) Il convient de noter que Bazin a toujours eu une correspondance énorme sur tous les problèmes qui troublaient ses lecteurs, — et ses lectrices. Cela indique combien il inspirait de confiance.

(87) *Questions littéraires*, pp. 69-70.

(88) *Ibid.*, p. 71.

(89) Cette réserve est nécessaire. Voir chapitre III.

(90) G. SAND : *Histoire de ma vie*, IV^e partie, pp. 29-30.

(91) *Questions littéraires*, p. 73.

cette période, toute circonstance, toute rencontre, peuvent profiter à l'écrivain, qui cherche à donner à son sujet sa forme définitive (92).

Enfin, presque aussi rapidement qu'était venue la première idée du roman, tous les éléments épars dans l'esprit de l'écrivain s'ordonnent ; il voit toute l'œuvre, — splendide vision, — alors il prend sa plume, et il écrit (93).

A juger Bazin d'après les seules remarques que nous avons rapportées, on lui ferait tort. Il ne faut pas se tromper sur l'immense scrupule que Bazin mettait à rectifier tous les détails de son œuvre, à la manier et à la remanier jusqu'à ce qu'elle satisfît à son esprit difficile. Il nous dit, parlant de la scène dans *Les Oberlé* où Jean traverse la frontière, — « Tout fut calculé... Sur place... je mesurai, mètre en main, la distance à laquelle je placerais mes personnages afin que le bruit des voix s'accordât parfaitement à la véracité du récit » (94). C'est un exemple caractéristique, pris parmi les témoignages nombreux que nous avons pu recueillir (95).

*
**

Pour résumer, s'il y a un genre dans lequel on peut ranger René Bazin, c'est bien celui du roman psychologique, mais d'un roman psychologique qui non seulement étudierait les âmes, mais encore travaillerait à leur élévation. Cela implique à la fois que le roman doit aller au peuple, et qu'il doit s'occuper des problèmes de la vie. Nous verrons par la suite si les romans de Bazin répondent à ses conceptions.

(92) *Questions littéraires*, pp. 74-75.

(93) *Ibid.*, p. 76.

(94) Gaëtan SANVOISIN : *Quelques souvenirs sur René Bazin*, dans *Candida*, 28 juillet 1932.

(95) Il employait ce qu'il appelait ses « palettes », des morceaux de papier où il écrivait à l'encre rouge une phrase qu'il voulait repolir, et où il continuait à récrire la phrase, sous diverses formes, jusqu'à ce qu'il en fût satisfait.

De même, en préparant *Magnificat*, il fit faire, au crayon, des esquisses de coiffes bretonnes, et en collectionna toutes les images qu'il put trouver.

B) RENÉ BAZIN ET LES BEAUX-ARTS.

Nous voulons examiner ici les conceptions de René Bazin sur les beaux-arts, et en particulier sur la peinture ; nous verrons d'abord quels sont les peintres qu'il a aimés, et pourquoi ; ensuite, quels sont les sujets qu'il considère comme propres à la peinture ; enfin quelles sont ses idées sur la technique de l'artiste.

Ce que nous avons déjà dit de la formation de René Bazin, du milieu profondément religieux où il a grandi et de la campagne riante où il a passé une grande partie de son enfance, explique pourquoi il admire l'école de Barbizon. Avec cette école, après la manière stylisée des romantiques, et la réaction saine mais un peu brutale de Courbet, une expression plus naturelle du paysage réapparaît dans la peinture française ; c'est une école à laquelle la campagne, le plein air, la poésie, la couleur, ont inspiré des tableaux pleins d'harmonie.

Voilà pourquoi Corot est cher à René Bazin (1). Mais, plus que Corot, les grands maîtres de Bazin sont Rousseau et, surtout, Millet. Il admire Rousseau parce qu'il est le plus grand des peintres forestiers, et qu'il saisit « toutes les essences de la forêt » (2) ; il est « le prince des tons fauves dans la campagne boisée » (3). Phrase magnifique, qui résume tout Rousseau ! On voit immédiatement ce beau tableau *Le vieux dormoir*, dans la Salle Chauchard au Louvre. Bazin note avec justesse aussi que les toiles de Rousseau sont quelquefois trop chargées ; ceci nous rappelle le tableau *Village sous les arbres*, où l'on voit à peine les habitations humaines. Mais Millet, voilà le maître ; tous les deux voyaient la lumière, mais si Rousseau voyait le chêne, Millet voyait aussi le bûcheron qui

(1) *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 16.

(2) *Ibid.*, p. 137.

(3) *Ibid.*, p. 138.

travaillait au pied de l'arbre (4) ; Millet est « un génie humain..., un homme qui voit vivre les hommes dans la campagne, qui les voit travailler, qui les voit souffrir, et qui nous le dit. Entre lui et Rousseau, il y a tout un monde : toute la tendresse pour le prochain ». Millet est « le peintre de l'émotion muette, des sentiments universels, des fatigues, des résignations, des courages devenus habitude, devenus l'être lui-même. Une pensée fraternelle est dans chacune de ses œuvres, et les soutiendra à travers les temps » (5).

Pour Millet, comme pour Bazin, le cadre n'est que secondaire, que « l'enveloppe ou l'atmosphère d'un drame » (6) ; à travers celle-ci, Millet saisit l'éternel ; il en fixe l'image, sobrement ; « il restera celui qui a le mieux pénétré, le mieux dessiné, le plus amoureusement, la figure du travail rural » (7). Tous ces tableaux de Millet au Louvre, qui représentent, au premier plan, des figures graves, absorbées dans les travaux de la campagne, bottelant du foin, filant, gardant un paisible troupeau de moutons, combien de fois René Bazin a dû les contempler, et revivre devant eux les activités de sa chère campagne ! Et avec quelle justesse il en parle !

Après l'école de Barbizon, les intimistes et les portraitistes nous retiennent. Par intimisme, nous entendons « une certaine intrusion de l'idéal psychologique dans la peinture, une révélation de l'âme à travers les choses peintes, la suggestion magnétique, par la description des apparences, de ce qui se trouve derrière elles, le *sens intime* des spectacles de la vie » (8). C'est un mouvement vers plus de sincérité et plus de réalité dans l'art ; il veut représenter surtout les hommes et les choses humaines. Quoi d'étonnant alors si Bazin aime les intimistes ; n'est-ce pas que Millet, lui aussi, en fait partie ? René Bazin admire Dagnan-Bouveret, parce qu'il a essayé

(4) *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 117.

(5) *Ibid.*, p. 139.

(6) *Ibid.*, p. 140.

(7) *Ibid.*, p. 24.

(8) Camille MAUCLAIR : *Les Etats de la peinture française*. Paris, 1921, in-16, p. 112.

de rendre avec fidélité les figures humaines (9) ; Le Sidaner, parce qu'il a exprimé la « poésie de la maison et du jardin au crépuscule » (10), et qu'il a « fait le portrait de nos habitations et exprimé leur physionomie » (11). Le Sidaner est aussi un « ami de la lumière », qui saisit toute la poésie d'un paysage, et qui « peint le portrait des choses qui vont mourir » (12).

De même, trois peintres de la Bretagne, Lucien Simon, Charles Cottet et André Dauchez, ont voulu faire « le portrait de la race..., ou celui des champs qu'elle habite et de la mer où elle voyage » (13). En effet, Simon peint des physionomies avec un réalisme rigoureux ; il supprime sa personnalité d'artiste, et fait ressortir les personnages tels qu'il les voyait. Témoin ce tableau impressionnant : *La Procession*, où l'on ne voit que des visages graves, tous différents les uns des autres, et exprimant chacun des pensées et des préoccupations différentes. Bazin a raison de signaler ce remarquable tableau. Les tableaux où Cottet a peint la Bretagne ont bien, en effet, des qualités dramatiques (14) ; rien n'est plus frappant à cet égard que *Les Victimes de la mer*, au Luxembourg, où la morne tristesse des visages humains assemblés autour de la civière, le port immobile qui semble tassé au-dessus de ces êtres penchés, font sentir l'immobilité sinistre de la mort. Et André Dauchez a surtout compris la Bretagne des paysages mélancoliques, balayés de vent, où les figures humaines sont un peu perdues dans une nature rude et hostile (15). Donc, chez les intimistes, Bazin aime la couleur, la préoccupation de l'élément humain, le travail laborieux sous la facilité apparente.

Parmi les autres écoles, les peintres hollandais l'attirent.

(9) *Figaro*, 21 août 1929.

(10) *Notes d'un amateur*, p. 194.

(11) *Ibid.*, p. 201.

(12) *Journal des Débats*, 13 novembre 1927.

(13) *Notes d'un amateur*, p. 203.

(14) *Ibid.*, p. 208.

(15) Voir, par exemple, *Les Lavandières*, au Luxembourg.

Il apprécie surtout Rembrandt, pour sa « compréhension de la douleur et de la mélancolie » (16). Rembrandt est « l'observateur de la ride, du pli, du mouvement et de l'épaisseur des paupières, de la pesanteur des années » (17). Il faut penser à ses portraits de vieillards où les rides et les verrues sont notées avec soin, sans amertume cependant, penser surtout à ce visage fripé mais bon de *Rembrandt vieux*, pour apprécier toute la justesse de ces remarques de Bazin. Oui, il aime ces maîtres hollandais, parce qu'ils sont des travailleurs solides et patients ; parce qu'ils comprennent le jeu de la lumière « sur le bout d'un nez, sur les pommettes, sur un bouton de métal et la garde d'une épée », et poursuivent le jour « jusqu'aux replis des étoffes et jusqu'au fond des chambres » (18) ; parce qu'ils peignent non pas de beaux hommes, ni de belles femmes, mais des visages portant la marque des années, des âmes qui ont acquis, à lutter contre les obstacles de la vie, une beauté sereine mais grave. Les peintres belges, qui « savent regarder », qui « suivent la lumière jusqu'au fond des ombres », et « en relèvent le moindre effet sur les eaux..., en notent l'étincelle à la pointe d'un pignon » (19), n'ont pas eu pour Bazin un attrait moindre.

Bazin se place donc nettement entre l'académisme d'un côté, et l'impressionnisme et le « modernisme » de l'autre. Il aime ce petit noyau de peintres qui faisaient le plus d'appel aux traditions dans lesquelles il vivait lui-même, — peintres qui étaient le plus en faveur pendant les années de sa formation. Il n'aime pas le classicisme froid et la peinture conventionnelle de « l'Ecole », — les portraits plus « humains » de Millet l'attirent davantage. « Les femmes grecques sont bien jolies : mais une fileuse de quenouille, que grandit tout l'amour et tout le souci de la maison, prend mon âme et la garde » (20). Le paysage académique, c'est « le paysage de

(16) *Notes d'un amateur*, p. 92.

(17) *Ibid.*, p. 93.

(18) *Ibid.*, p. 189.

(19) *Journal des Débats*, 15 mars 1927.

(20) *Notes d'un amateur*, p. 26.

convention, le paysage de la nature revue et corrigée sans amour, l'école des formules avant tout et du dressage sans liberté » (21). S'il ne désapprouve pas Ingres, — qui à vrai dire n'est pas un exemple du pire académisme, — c'est parce que celui-ci a « le sentiment vif de la grâce féminine..., le goût des plis qui tombent bien, des yeux un peu agrandis, des mains toujours éloquentes » (22). A tout cela, René Bazin lui-même n'était pas insensible.

En revanche, l'impressionnisme ne l'intéresse guère ; il avoue que le papillotement des couleurs est la meilleure trouvaille de cette école (23), mais plus tard, en 1910, il a l'audace d'affirmer que « nous sommes à une heure où la théorie du moindre effort, en tout art, comme en tout métier, a d'innombrables disciples » (24). Il serait plus vrai de dire que la peinture française traversait une crise terrible qui remettait en question les principes mêmes de l'art ; c'était plutôt une période d'inquiétude intellectuelle que de moindre effort. De même, parlant vers la fin de sa vie de la peinture moderne, il exprime son mépris en des termes un peu puérils : quand il parle des « éclipses de sens commun » qui, « chez nous, ne sont jamais totales » (25) ; des peintres qui « offrent au public, sous prétexte de nu, tant de jambonneaux et de cuissots fumés » (26) ; il fait preuve d'un certain mauvais goût, et d'un parti-pris de ne pas comprendre ce qui choque un peu ses habitudes arrêtées.

Enfin, pour parler d'autres genres artistiques, Bazin aime les pastels soignés de Louis Pasteur, les paysages alsaciens du marqueteur Charles Spindler, la richesse de coloris des aquarelles de Gaston Le Mains. La tapisserie aussi lui plaît, parce qu'elle lui donne la sensation des grands espaces (27).

(21) *Notes d'un amateur*, p. 147.

(22) *Ibid.*, p. 188.

(23) *Ibid.*, p. 141.

(24) *Notes d'un amateur*, p. 79. Voir plus haut, p. 48, note (80).

(25) *Journal des Débats*, 17 février 1929.

(26) *Ibid.*, 13 novembre 1927.

(27) *Notes d'un amateur*, p. 222 s.

En architecture, Bazin aime surtout l'architecture religieuse : la basilique de Fourvières, le séminaire de Francheville, le monastère des Clarisses de Lourdes. Il semble apprécier moins la beauté des formes et des lignes que la signification des édifices ; ainsi il nous dit avoir compris Saint-Pierre de Rome lorsqu'il a saisi la valeur symbolique de l'immense développement des nefs, et des colonnes gigantesques qui s'élancent vers le ciel (28). Et les « psaumes en couleurs » que sont les vitraux l'ont tout naturellement séduit (29).

*
**

Ainsi, à travers son tempérament propre et les peintres qu'il a fréquentés, les conceptions de René Bazin se font jour ; nous allons voir maintenant quels sujets elles offrent au peintre. La nature lui offrira une matière d'une richesse infinie ; nous avons vu comment Bazin était, comme Le Lorrain, « amoureux de lumière » (30), et il a une compréhension merveilleuse de la lumière et des couleurs, surtout dans la nature. Pour lui, l'un des buts mêmes de la peinture est de « réjouir l'âme humaine par la simple beauté des couleurs et des lignes » (31).

Il admire dans Turner les eaux flamboyantes, les couchants triomphaux, les « harmonies somptueuses » (32). La « profondeur colorée » des rivières et des lacs, « l'infini de lumière » qu'est la mer, les nuages qui sont des « porte-lumière », — voilà donc des sujets pour le peintre (33).

Et la terre ! « Elle est peu copiée, peu comprise. Quel superbe élément ! Elle constitue le premier personnage pour qui sait composer ! » (34). Les changements de lumière aux diffé-

(28) *A l'Aventure*, p. 225.

(29) *Notes d'un amateur*, p. 43.

(30) *Ibid.*, p. 48. Voir plus haut, pp. 52, 55.

(31) *Questions littéraires*, p. 36.

(32) *Notes d'un amateur*, p. 30.

(33) *Ibid.*, pp. 6-8.

(34) *Ibid.*, p. 3.

rentes heures du jour (35), la symphonie de formes et de tons que présentent les arbres, le feuillage, les fleurs, la bruyère rousse, la fougère, l'ajonc doré (36), — tout cela est une mine de richesse pour le peintre. Pointelin, « peintre des collines au crépuscule » ; Didier Pouget, avec sa « fraîcheur des matins fleuris » (37) ; sont des maîtres à imiter. Les grands espaces aussi, « la terre selon sa prodigieuse architecture » (38), les lignes et les courbes des collines et des vallées, qu'il trouve dans Antoine Chintreuil, dans Henry Grosjean, dans René Ménard, et qui donnent à l'esprit une sensation de liberté (39), — c'est tout un hymne lyrique que Bazin entonne à la terre, et ses yeux de poète voient même des beautés dans la boue et dans la poussière (40).

Mais Bazin n'oublie pas la vie humaine. Nous avons vu avec quel enthousiasme il parle de Le Sidaner, peintre des habitations humaines, et il sait gré à Henri Jourdain *surtout* « d'avoir aimé, en même temps que la maison, ceux qui l'habitent » (41). Il aime chez les Belges les peintres de la vie d'intérieur, et il relève, dans un journal belge, cette citation, qui s'applique si bien à son propre esprit : « Une vieille fille qui file près d'une fenêtre, d'où tombe un rayon de soleil ; une porte s'entr'ouvrant sur une chambre qu'on devine paisible ; la perspective d'une rue calme et déserte, retiennent longtemps notre attention et nous suggèrent mille pensées » (42). Mais, ici comme dans la littérature, c'est toujours la vie un peu écartée des bruits des villes que Bazin aperçoit. Les activités humaines, oui, mais non pas celles des mines, des ateliers, des usines ; il se fait l'apôtre d'un roman social, mais non pas d'une peinture sociale. Et c'est un tort.

(35) *Notes d'un amateur*, pp. 4-6.

(36) *Ibid.*, pp. 64, 98 s.

(37) *Ibid.*, pp. 60-61.

(38) *Ibid.*, p. 69.

(39) *Ibid.*, pp. 60-61, 74, 179.

(40) *Ibid.*, pp. 4-5.

(41) *Ibid.*, p. 55.

(42) *Questions littéraires*, p. 103.

Les idées de Bazin sur la technique de l'artiste sont assez près de ses idées sur celle du romancier. Même opération rapide qui donne au peintre l'impression première de son sujet ; même longue période d'amour où il la mûrit (43) ; même travail de choix et de simplification ; car, comme le dit très justement René Bazin, l'artiste doit discerner « l'essentiel dans l'image infiniment complexe » (44), et nous donner cette sensation d'unité que nous exigeons dans toute œuvre d'art (45). Et si Bazin dit que, devant le même paysage, le romancier et le peintre n'auront pas les mêmes intentions (46), il croit au moins qu'ils doivent suivre les mêmes principes fondamentaux.

Pour résumer nos impressions, nous dirons que René Bazin porte sur les arts une appréciation psychologique plutôt que technique, — « je ne m'y connais pas en peinture, et je cherche à pénétrer la substance des tableaux que j'ai vus, et, par elle, l'âme de l'artiste » (47). Il comprend bien le rôle et l'importance de la lumière, et il juge volontiers un peintre d'après la manière dont il la traite ; il comprend également l'art des paysagistes, et leurs représentations de la terre, des espaces, des arbres, et il admet qu'on peigne ces choses pour elles-mêmes, mais il n'est jamais longtemps sans chercher, sous la représentation, un sens humain ; il veut saisir, à travers la réalité picturale, la réalité spirituelle, retrouver les âmes des hommes, traduites par leurs gestes ou sur leurs visages. Il aime voir exprimées dans la peinture les traditions de la vieille France, et ses humbles gens résignés et croyants. Tout cela, il le trouve chez Millet, chez les portraitistes comme Le Sidaner, comme Maxence ; c'est la vérité psychologique qu'il aime chez Rembrandt, et les petites maisons des braves gens chez les peintres belges. On n'est pas étonné de le voir prendre pour une maxime favorite un mot de Ferdinand Gaillard :

(43) *Notes d'un amateur*, pp. 14-15.

(44) *Ibid.*, p. 11.

(45) *Ibid.*, p. 62.

(46) *Questions littéraires*, p. 158.

(47) *Notes d'un amateur*, pp. 116-117.

« La foi inspiratrice de l'art, et l'art serviteur de la foi » (48). Il est désolé de voir que la peinture religieuse a momentanément disparu (49), et il parle avec émotion des grandes époques chrétiennes, où le souffle d'un idéal commun animait tous les hommes (50) ; il prescrit à la peinture une mission, pas aussi définie que pour la littérature, mais néanmoins une mission, — les peintres doivent comprendre « qu'un grand besoin d'idéal travaille beaucoup d'âmes et que, chassées vers les plaines..., elles cherchent comme elles peuvent les sentiers des hauteurs » (51). C'est pour fixer d'une façon durable les grands exemples de courage et de gloire qu'il réclame des portraits de soldats (52).

Mais Bazin, dans sa critique des beaux-arts, n'entend pas faire la leçon ; il prend un ton aisé, familier ; il ne fait pas tant une critique de Turner, par exemple, qu'une causerie amicale : il parle à Turner, se tourne de son côté, fait des gestes, marque son étonnement ou son admiration (53). Il trouve des figures et des comparaisons très jolies, un peu fantaisistes, qui représentent bien sa pensée, mais qui ne sont pas celles d'un critique de métier ; il se laisse aller à des élans de lyrisme charmants, qui seraient des digressions chez un critique sérieux. Quelquefois aussi il tombe sur des expressions moins heureuses ; il dit par exemple, à propos d'un portrait de Dagnan-Bouveret, que le visage a « ses collines, ses plaines, ses ruines, ses végétaux, et son ciel aussi » (54). Mais quel est le titre qu'il donne à son recueil d'impressions ? *Notes d'un amateur*. Il se traite de « simple amateur de couleurs, visiteur d'expositions » (55). Il s'adresse ainsi à ses lecteurs : « Vous qui avez comme moi l'esprit curieux de peinture, amateurs, qui visitez les expositions et revisitez les mu-

(48) *Notes d'un amateur*, p. 169.

(49) *Ibid.*, p. 78.

(50) *Pages religieuses*, p. 245.

(51) *Notes d'un amateur*, pp. 83-84.

(52) *Ibid.*, p. 221.

(53) *Ibid.*, p. 27 s.

(54) *Figaro*, 21 août 1929.

(55) *Journal des Débats*, 27 mai 1932.

sées, fermant à demi les yeux quand la toile est jolie, collectionneurs d'émotions et de souvenirs, contents du jour où vous avez découvert un poète... » (56). Une vision de poésie et de beauté, cela suffit à René Bazin.

(56) *Notes d'un amateur*, pp. 195-196.

CHAPITRE III

LE ROMANCIER

A) VUE D'ENSEMBLE DES ROMANS.

Roman romanesque. Roman psychologique et social. Part de réalisme. — Cadre; manque de vigueur; simplification; discrétion; monotonie; sensibilité; romanesque; dénouements.

B) PERSONNAGES.

Conception générale. Gens de la terre; Alsaciens et Lorrains; jeunes filles; femmes. Psychologie de la conversion et de la vocation. Mauvais caractères. Enchaînement des personnages.

C) CADRE.

Définition. Réalisation poétique. — Personnification; association du naturel et de l'humain; symbolisme. — Romanciers anglais et français. Influence. — Simplification et idéalisation des caractères. Importance relative. — Bazin et le roman réaliste; élément descriptif chez Bazin. Achèvement. — Sons, couleurs, parfums; présence du cadre. Conclusion. — Structure.
Contes et nouvelles.

D) L'ART.

Réalisme. — Nature. — Vie et activité humaine; détails; le dramatique; contrastes; emploi des temps. Idéalisme poétique. — Nature, lumière, paysages. — Vie et activité humaine. Technique de la phrase. — Figures. Artifice. — Sentimentalité; fadeur; recherche et préciosité. Conclusion.

A) VUE D'ENSEMBLE DES ROMANS.

René Bazin, lancé dans le roman un peu à contre-cœur, débuta par de petites histoires d'amour, jolies, sentimentales, franchement romanesques. Ces histoires ont peu de valeur, et nous pouvons les étudier rapidement. *Stéphanette*, dont l'his-

toire se passe à la ville natale de René Bazin, raconte les amours, — d'abord malheureuses, naturellement, et ensuite couronnées de joie, — de deux jeunes gens très convenables. Le style gracieux, un peu fantaisiste et figolé, le lyrisme sentimental, sont les indices d'un René Bazin bien peu développé, il est vrai, mais les mêmes caractéristiques se retrouveront, à un état moins naïf, dans toutes ses œuvres.

Dans *Ma Tante Giron*, l'action se déroule au Craonnais, région que Bazin se plaît à décrire. C'est un livre inégal, — amours romanesques, évocations du bon vieux temps, digressions un peu didactiques sur les taupiers, récit qui retourne continuellement en arrière pour retracer l'histoire d'un personnage, — il est loin d'avoir le mérite que Bersaucourt a voulu y voir (1), mais il est plein de charme, et le robuste abbé Courtois est le premier exemple dans Bazin d'un caractère habilement peint.

Le troisième livre, *Tache d'encre*, d'une construction moins lâche, et révélant un plus savant emploi de détails descriptifs, appartient néanmoins au genre romanesque; enfin, *La Sarcelle bleue* raconte les amours de Claude et de Thérèse Maldonne, et la jalousie de Robert de Kérédol, vieux soldat retraité qui s'est laissé entraîner par une trop forte inclination pour sa nièce. Bazin ne fait qu'esquisser le caractère de Kérédol, mais au moins cette esquisse annonce des études psychologiques plus profondes.

Le roman *Les Noëlet*, antérieur en date à *La Sarcelle bleue*, n'en est pas moins le vrai commencement de sa deuxième manière. Nous pouvons appeler ce livre un roman psychologique; Bazin, dans un cadre en grande partie naturel, — la Vendée angevine, — raconte une histoire où se pose le problème tragique du déclassement social. Pierre Noëlet, fils d'un honnête métayer, aspire à sortir de son milieu; il voit la prêtrise comme le moyen le plus sûr de réaliser ses ambitions, d'où la conquête de la jolie Madeleine Laubriet, fille du châtelain de la Landehue, n'est pas absente. Pierre abandonne la

(1) René Bazin, p. 17.

prêtrise, est chassé par son père, et vient échouer à Paris; ramené à la Genivière, il surprend les paroles de Madeleine, comprend combien son rêve était vain, s'enfuit à moitié fou, et tombe dans un ravin. Bazin effleure un grave problème social; nous sommes déjà loin des œuvres romanesques de son début.

Trois ans plus tard parut *Madame Corentine*, qui est peut-être le meilleur roman psychologique que Bazin ait jamais écrit. Il y étudie les raisons qui déterminent Corentine d'un côté, et Guillaume l'Héréec de l'autre, à revenir faire ménage commun. Peut-être y a-t-il derrière ce livre un problème social : le rôle de l'enfant dans un ménage désuni, et son influence pour la réunion des époux, — mais nous n'avons pas cette impression.

*
**

On le voit, Bazin commence à prendre plus au sérieux la tâche du romancier. Demandons-nous maintenant quelles sont ses sources d'inspiration. Sa religion l'a disposé à avoir une « vision catholique du monde » (2); ses personnages sentent « catholiquement ». — « Le christianisme... constitue la personnalité des héros et la substance de l'air qu'ils respirent » (3). Sa foi l'a incliné aussi à voir d'un œil sympathique et fraternel les souffrances des gens malheureux, à s'attendrir sur eux, et à embellir un peu la triste réalité. Si son œuvre a une unité, c'est bien ce courant d'amitié profonde qui l'anime et l'inspire. A sa foi est lié un ardent patriotisme, qui explique sans doute son vif intérêt aux problèmes de l'Alsace-Lorraine.

La campagne s'ajoute à la religion pour influencer sur le romancier. La région de l'Ouest lui a montré des paysans un peu lents, tenaces, fidèles à la tâche, à la religion et aux traditions. Ces mêmes paysans, cette même vie paisible, se retrouveront dans ses livres. Bordeaux dit très justement que ses romans sont la « glorification de la vie à la campagne, de la

(2) F. MAURIAC : *Les Quarante*. Paris, 1931, in-16, p. 14.

(3) J. CALVET : *Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine*. Paris, 1931, in-8°, p. 121.

vie provinciale, des êtres simples, des sentiments honnêtes » (4). « Le regret d'un joli passé, où l'on vivait tranquillement et simplement, fleurit bon à toutes les pages de René Bazin » (5). C'est dans la Vendée angevine et dans la Bretagne qu'il placera l'action de la plupart de ses romans, et c'est à la transformation de cette vie de campagne qu'il donnera une attention particulière; mais il ne laissera pas de s'intéresser à d'autres sujets, et il sera en général le romancier de « ceux qui travaillent ». Il n'y a que trois romans, — *La Barrière*, *Les Oberlé*, *Les Nouveaux Oberlé*, — dont les caractères ne soient pas pris dans la classe moyenne.

A ces influences, — la religion et la campagne, — qui déterminent en quelque sorte quels seront les sujets de prédilection de René Bazin, il faut ajouter celle de ses voyages. Entre 1889 et 1896 il voyage en Italie, en Sicile, en Espagne, et voit à l'état aigu des problèmes moraux et sociaux qui jusqu'alors ne sont guère entrés dans sa conscience de romancier (6). En même temps, le côté pittoresque de son art gagne par l'observation de paysages variés et lumineux. L'effet de ces voyages est clair : rentré en France, Bazin écrit *De toute son âme*, le commencement de cette longue série d'ouvrages qui lui a valu le titre de romancier social. En même temps, il commence une série de conférences, sur des questions littéraires et sociales, où il développe ses conceptions sur le rôle moral et social de l'écrivain (7). Entre 1896 et 1906 Bazin romancier est arrivé à la maturité ; ses conceptions littéraires s'affermissent, et il se tourne définitivement vers le roman social.

De toute son âme met en question les conditions de l'ouvrier et de l'ouvrière des villes. Bazin était attiré par le problème du déclassement des ouvrières de la mode et des relations entre patrons et salariés. Il nous montre l'abîme existant entre employeurs et employés, décrit certains aspects de la vie des ouvrières, et nous donne des indications discrètes sur la méca-

(4) *La Vie et l'Art*. Paris, 1897, in-16, p. 157.

(5) *Ibid.*, p. 169.

(6) Voir plus haut, pp. 22-23.

(7) Voir chapitre II.

nisation de l'industrie (8), sur l'exploitation des employés par les patrons (9), sur le paysan mal à l'aise et malheureux dans un travail industriel (10). Le côté sociologique du livre fait tort au côté psychologique; sur ce reproche, applicable à d'autres livres de Bazin, nous aurons lieu de revenir.

La Terre qui meurt est à bien des égards le roman le plus caractéristique de Bazin. L'histoire se déroule dans le Marais vendéen; Bazin traite une grave question sociale : « La dépopulation de nos campagnes et la désorganisation de la famille..., le lent abandon de la terre..., la transformation du cultivateur libre en employé de chemin de fer, en homme d'équipe..., et de la ménagère en fille d'auberge ou en patronne d'estaminet... » (11). Mais il ne prend pas trop à parti le problème, qui ressort des événements mêmes du livre. Tour à tour, François, Eléonore et André quittent la Fromentière; les meubles du château sont vendus à l'encan; et c'est un sombre et triste tableau que celui qui représente les émigrants montant à bord du paquebot pour aller à la recherche d'autres terres plus hospitalières (12).

Un critique, écrivant dans *Le Temps* du 17 novembre 1905 (13), cite une lettre de René Bazin, qui explique l'origine des *Oberlé* : « Comme tout Français né avant la guerre, j'ai toujours eu au cœur l'amour et le regret de cette Alsace que je ne connaissais pas. A force d'entendre exalter la fidélité alsacienne, je me suis demandé si un pareil hommage rendu au génie de la France... n'était pas une légende glorieuse..., mais fausse ou exagérée. J'ai voulu savoir... J'ai parcouru l'Alsace du nord au sud, vivant chez les Alsaciens. J'y suis retourné deux autres fois... ». Dans un livre qui, malgré des invraisemblances, est dramatique et puissant, Bazin nous montre, à travers une famille, les effets de la domination allemande sur les tempéraments. Les uns résistent (Philippe

(8) *De toute son âme*, 92^e édition, 1930, in-16, p. 125.

(9) *Ibid.*, p. 136.

(10) *Ibid.*, p. 201.

(11) F. BRUNETIÈRE : *Discours de réception*, p. 96.

(12) *La Terre qui meurt*, 308^e édition, 1932, in-16, p. 237 s.

(13) R. AUBRY : *Comment M. René Bazin fit Les Oberlé*.

Oberlé et Bastian); les autres se plient (Joseph Oberlé); la jeune génération, si elle ne s'est pas laissé prendre d'admiration pour la puissance brute (Lucienne Oberlé), a dans les veines l'amour de la France (Jean Oberlé). Cette situation, riche en souffrances et en conflits, déclenche des luttes terribles. Jean aime Odile Bastian; Lucienne aime l'officier allemand Farnow. L'un ou l'autre mariage sera impossible : Jean les empêche tous les deux en désertant de l'armée allemande. Dans ce roman, le côté historique domine.

Pourtant, le livre suivant, *Donatienne*, est davantage un roman psychologique. Bazin y décrit, d'une part, la lente déchéance de Jean Louarn, closier breton, après que sa femme l'a quitté pour aller comme nourrice à Paris, et, de l'autre, les raisons qui déterminent celle-ci à revenir, malgré sa chute, à son mari. Le problème social est indiqué plutôt que traité, — vie des domestiques à Paris, corruption qui assaille une petite nourrice, jolie et fraîche, venue de la campagne. Bazin laisse entendre que ce n'est pas Donatienne seule qui est responsable de sa chute, mais aussi l'indifférence de sa maîtresse, et les logements étroits, la promiscuité douteuse, du sixième étage, où l'aménagement des appartements modernes oblige les propriétaires à loger leurs domestiques (14).

En 1902, avec l'arrivée au pouvoir du parti radical, le conflit entre l'Eglise et l'Etat, imminent depuis l'affaire Dreyfus, éclata. Le gouvernement commença une série d'opérations contre les congrégations enseignantes qui se terminèrent par une loi ordonnant la suppression de toutes les écoles congréganistes (15). En même temps, Combes entra en conflit avec le Saint-Siège sur la question de la nomination des évêques; ce conflit aboutit à la séparation de l'Eglise et de l'Etat (16). Il est certain que les mesures prises contre les catholiques étaient souvent d'une extrême violence; le parti catholique y fit une résistance âpre. Bazin n'a jamais parlé de l'affaire Dreyfus, il n'a pas voulu se lancer dans la polémique; mais il

(14) *Donatienne*, 71^e édition, 1932, in-16, p. 136.

(15) Mars 1904.

(16) 9 décembre 1905.

n'en a pas moins été profondément affligé de la crise religieuse, et les quatre livres qui suivent traitent divers aspects du problème religieux qui agitait alors tous les esprits.

L'Isolée raconte la déchéance de Sœur Pascale : expulsée en juillet 1902, avec les autres religieuses, de l'école de Sainte-Hildegarde, à Lyon, sa nature faible en fait une proie facile pour son cousin Prayou. Mais cette histoire n'est qu'un prétexte : c'est la situation religieuse que Bazin met en scène, — l'expulsion des Sœurs (17) ; les soupçons que soulève « Madame » Justine chez les Roinnet (18) ; la foule qui refuse d'aider Pascale blessée, parce qu'elle est une Sœur défroquée (19). Partout dans ce livre éclate l'hostilité du peuple envers la religion. Bazin a voulu montrer aussi que le gouvernement, en s'attaquant à la religion, encourait envers le peuple une grave responsabilité morale. Pascale a déchu, oui, mais, dit la Sœur Justine : « je vous dis que la moitié de son péché est à ceux qui l'ont chassée de mes bras. » (20).

Le Blé qui lève reprend en quelque sorte *La Terre qui meurt*, mais c'est une étude plus sérieusement sociologique : Bazin cherche à déterminer les causes du mécontentement des travailleurs de la campagne. Le château délabré, abandonné par ses maîtres qui auraient dû rester, et servir de conseillers et d'amis aux paysans, nous le voyons encore, mais il s'agit plutôt de l'infiltration du socialisme dans les campagnes. Les événements du livre se passent en 1906 ; or, il y avait depuis 1891, dans le Cher et dans la Nièvre, un mouvement syndicaliste, — Bazin en parle d'ailleurs (21), — qui avait pris une importance considérable (22). Le sujet est donc bien réel,

(17) *L'Isolée*, 98^e édition, 1930, in-16, p. 158 s.

(18) *Ibid.*, p. 178.

(19) *Ibid.*, p. 247.

(20) *Ibid.*, p. 271.

(21) *Le Blé qui lève*, 176^e édition, 1930, in-16, p. 67.

(22) Les causes, dont Bazin indique quelques-unes, étaient nombreuses. Les fermiers, poussés par la crise agraire, substituaient l'élevage à la culture des céréales et des légumes, diminuant ainsi le travail des journaliers ; les machines remplaçaient la main-d'œuvre ; le commerce du bois avait à faire face à la concurrence étrangère, et à l'emploi de plus en plus répandu du fer dans la construction. Tout cela avait créé un

mais Bazin souligne plutôt l'aspect moral du problème. Il rend le socialisme responsable de l'affaiblissement de l'esprit religieux dans les campagnes; il nous montre les travailleurs se rongeannt d'oisiveté le dimanche, — « chef-d'œuvre de l'ennui quand la prière est disparue » (23); les esprits ont été corrompus par les formules vagues du socialisme (24); mais, par delà le socialisme, Bazin laisse entendre que les propriétaires qui vont habiter la ville, l'Etat qui n'assure pas aux pauvres les éléments d'une instruction morale, sont également coupables (25).

Bazin n'aimait pas le « roman à thèse », mais, si le décor naturel du *Blé qui lève* sauve le livre de cette accusation, il n'en est pas de même de *La Barrière*. Les caractères de ce livre font le procès de l'instruction religieuse telle que la dispense la société française. Félicien accuse sa famille de n'avoir pas été en harmonie avec l'enseignement qu'elle lui faisait donner (26). Chez lui, il avait été laissé entre les mains des domestiques; dans les réunions mondaines, la religion avait été l'objet de plaisanteries et de mépris (27). Alors Mme Limerel prend la parole : « Quand toutes nos fantaisies sont satisfaites, nos ambitions préservées ou pourvues, notre fortune à l'abri, ce qui subsiste de la religion qu'on a sacrifiée à tout cela, nous l'appelons religion, christianisme, principes (28) ». Il y a une thèse secondaire, d'où le livre tire pourtant son nom : celle de l'impossibilité du mariage entre

état d'inquiétude générale, que la propagande socialiste était venu aggraver. Les bûcherons constituèrent des syndicats, qui déclenchèrent des grèves nombreuses, souvent violentes. (Voir L. ROBLIN : *Les Bûcherons du Cher et de la Nièvre*. Paris, Imprimerie du mouvement socialiste, in-8, 1903, et E. DUMAS : *Les Bûcherons hors la loi*. Bourges, Impr. ouvrière).

(23) *Le Blé qui lève*, p. 159.

(24) Les propositions sociales étaient vagues en effet; pour s'en rendre compte, il suffit de feuilleter les diverses *Brochures de propagande socialiste agricole*, qui se trouvent au Musée social.

(25) Voir *Le Blé qui lève*, p. 119. — *Magnificat*, 127^e édition, 1932, in-16, p. 271.

(26) *La Barrière*, 102^e édition, 1909, in-16, p. 243.

(27) *Ibid.*, pp. 150-151.

(28) *La Barrière*, p. 251. Dans toute cette partie du livre, Bazin ne ménage pas ses paroles. CUSENIER, dans *Les Domestiques en France*, Paris, 1912, in-8, parle avec autant d'indignation.

deux êtres de religion différente. Pour Bazin, le mariage est un sacrement qui a quelque chose de solennel et d'éternel, et Marie dit qu'elle ne pourrait jamais épouser un homme qui ne priât pas avec elle (29).

Nous venons maintenant au quatrième livre, *Davidée Birot*. Bazin écrivait dans le premier manuscrit : « J'ai simplement voulu dire, ayant vu ces choses, l'étonnement, l'angoisse et l'ascension d'une petite institutrice publique qui s'aperçoit que son enseignement est vide » (30). Cette citation résume assez bien le livre; c'est un roman essentiellement psychologique, où Bazin n'indique que brièvement l'insuffisance de l'enseignement utilitaire dispensé par les écoles normales d'institutrices.

Le dernier roman que Bazin publia avant la guerre, *Gingolph l'abandonné*, est un livre étrange; il semble ne se rattacher nettement à aucun des genres précédents. C'est un roman de mer : Gingolph Lobez, jeune pêcheur, habite Equihen, près de Boulogne; il s'éprend de Zabelle, belle fille folâtre; ils se fiancent, mais, pendant que Gingolph est en croisière, elle se laisse séduire par un autre. Finalement, Gingolph épouse une Normande. Il y a dans ce livre peu de sentimentalité; le style narratif est quelquefois excellent; les caractères, sans être étudiés à fond, sont assez réalistes, et l'élément sociologique, — le recul de la main-d'œuvre des marins devant le développement des machines, — est minime. Le roman se termine d'une façon curieuse, et laisse une impression d'inachevé. On aurait pu croire à une tentative de renouvellement de la part de Bazin (31); la guerre, pourtant, ne devait apporter aucune modification essentielle à sa « manière ». Cette guerre, il l'envisage sous son aspect psychologique, et s'attache à nous en montrer l'effet sur les esprits. Dans *Champdolent*, roman qui se passe en Bretagne, nous voyons comment la guerre décide Marie Quéverne, longtemps séparée de son mari Pierre,

(29) *La Barrière*, pp. 143-144.

(30) M. SOURIAU : *Les cinq états de Davidée Birot* (*Mois littéraire et pittoresque*, avril 1913, p. 372 B).

(31) Voir R. AIGRAIN, *Revue du Clergé français*, 15 février 1919, pp. 96-97.

à se réconcilier avec lui. Ce qui dans la paix semblait impossible, devient nécessaire dans la guerre.

Les Oberlé demandaient évidemment une réponse; quelle serait la situation de l'Alsace en cas de guerre entre la France et l'Allemagne? *Les Nouveaux Oberlé* étudient cette question. Pierre Ehrsam conçoit que son devoir est de s'engager dans l'armée française; Joseph son frère va se battre pour le pays qui avait conquis l'Alsace. Il finit d'ailleurs par désertier, et passe à l'armée française. Le roman est trop évidemment un roman à thèse : la thèse, c'est que la France, malgré sa décadence apparente, a toujours son ancienne noblesse de cœur, et Pierre Ehrsam « retrouve » le pays, dans la personne de Marie de Clairépée. Les préoccupations historiques de l'auteur gâtent la réalité des personnages.

Ceci est encore plus vrai de *Baltus le Lorrain*. Le livre est moins un roman qu'un exposé, fait d'une manière stylisée et romanesque, des relations de la France et de la Lorraine désannexée après la guerre.

La région industrielle du nord, pays plat et triste, intéressait depuis longtemps Bazin; il avait déjà fait plusieurs conférences en Belgique; et c'est à Roubaix en Flandre que nous situe *Le Roi des Archers*. C'est un roman psychologique : l'étude du changement d'esprit qui décide enfin Alfred Demeester, tisserand, Roi des Archers, à reprendre chez lui sa fille Adeline, qui avait abandonné son mari, — et un roman social : le rétablissement du travail à domicile, et par là la restauration de la famille. Le patron Lepers-Hooghe donne à Demeester une maison neuve, avec deux métiers, et c'est là une des raisons qui le déterminent à pardonner à sa fille. Le côté pittoresque du roman est constitué par la curieuse coutume du tir-à-l'arc, qui a dû être pour beaucoup dans l'inspiration de l'auteur.

En 1931 parut son dernier roman, *Magnificat*. C'est un roman psychologique, qui étudie une vocation religieuse, et montre les répercussions que cette vocation produit dans la famille du futur prêtre. La guerre achève de décider Gildas Maguern, fils de paysan, à suivre la voix intérieure qui depuis longtemps l'appelait au sacerdoce.

Nous avons suivi le romancier dans son évolution ; nous l'avons vu passer du roman romanesque au roman psychologique et social. Il y a dans ses livres les deux éléments, — psychologique et sociologique, — dont nous avons déjà parlé (32). Quelquefois, cependant, l'élément sociologique passe au premier plan, et gâte la réalité des personnages. De son œuvre aussi se dégage une morale très nette : respecter la tradition, la famille, la religion, ne pas s'éloigner des choses simples et anciennes qui font le bonheur, garder son petit coin de terre (33), — et Bazin laisse entendre très clairement son jugement sur les problèmes de son temps (34).

Le talent de Bazin se serait-il altéré à mesure qu'il vieillissait ? Il n'est pas facile de trancher la question. Il nous semble pourtant que ses premiers romans sont nettement les meilleurs. Peut-être Bazin a-t-il senti que *L'Isolée* et *La Barrière* tournaient trop au roman à thèse ; peut-être a-t-il voulu se renouveler, ce qui expliquerait l'impression qui ressort de *Gingolph l'abandonné* (35). S'il en est ainsi, il n'a pas réussi ; *Baltus le Lorrain* et *Les Nouveaux Oberlé* sont d'assez pauvre qualité. Et son dernier livre, *Magnificat*, tout en étant un très beau roman, est loin d'avoir tous les mérites que les critiques y ont vus (36).

*
**

Ses sujets, il était libre de les choisir, et nous avons essayé de montrer quelles forces ont déterminé chez lui le choix de

(32) Voir chapitre II.

(33) CALVET dit avec justesse (*op. cit.*, pp. 122-123), en parlant des romans de Bazin : « On s'apercevrait que la religion y sert de base à toutes les grandes réalités sociales, qui sont la sauvegarde des états, la famille, la patrie, l'ordre, qu'elle est le support de la charité et de la justice fraternellement unies, sans lesquelles... la paix sociale serait instable... »

(34) Voir chapitre IV.

(35) Voir p. 71, note 31.

(36) Nous avons trouvé sur ce livre de nombreux articles, pour la plupart sans valeur. Le succès dont il a joui est dû en partie à des raisons de sentimentalité : on supposait qu'il serait très probablement le dernier roman de Bazin ; le titre était séduisant, mais prêtait à un lyrisme facile, dont s'empara largement la critique.

tels ou tels problèmes. Mais comment les traite-t-il? Quelle en est la part de réalisme? Brunetière a dit, à propos de *La Terre qui meurt*, qu'il a traité ce problème en poète et en romancier (37). Il a traité tous ses sujets de la même façon. Nous voulons préciser ici dans quelle mesure ils sont « réalistes », c'est-à-dire, dans quelle mesure ils donnent une impression de vérité.

D'abord, il aime placer ses personnages dans un cadre naturel, peindre la nature douce et paisible, espacer régulièrement de jolis petits tableaux (38). Même quand l'action de ses romans se passe à la ville, Bazin aime s'échapper à la campagne, comme dans *De toute son âme*, et l'histoire d'une évolution morale se poursuit dans les parcs de l'Angleterre et parmi les paysages de Rome (39), ou bien dans la Bretagne (40). Nous développerons ce point plus tard, mais nous l'avons mentionné ici, parce que c'est la première chose qui frappe le lecteur; le cadre le prépare à ne pas chercher chez Bazin une réalité très dure, ni très laide.

Dans le traitement des sujets eux-mêmes, Bazin fait preuve d'un manque de vigueur; il possède une certaine manière naïve et simple de présenter les problèmes qu'il aborde. Il n'a ni la violence de Zola, ni la réalité brutale mais sincère de P. Hamp. Là où celui-ci pénètre pour nous chez les ouvriers du Nord, et rapporte impitoyablement chaque détail de leur misère, Bazin, lui, s'attarde à décrire le jeu pittoresque du tir-à-l'arc (41). *La Terre qui meurt* nous donne trop l'impression que la nature est douce, paisible; il n'y a pas de lutte contre une terre ingrate. Avec une certaine naïveté, Bazin représente la ville comme un lieu maussade, où il pleut toujours, où les ouvriers sont pâles; Lumineau est large comme deux ouvriers de la ville (42).

(37) *Discours de réception*, p. 97.

(38) On retrouve le même procédé chez Bordeaux, où le récit est entrecoupé de passages descriptifs, à des intervalles réguliers.

(39) *La Barrière*.

(40) *Davidée Birot*.

(41) *Le Roi des Archers*.

(42) *La Terre qui meurt*, p. 235.

Il y a dans *Les Oberlé* une simplification presque mathématique ; ce n'est pas tout un pays que nous voyons en une sourde révolte, c'est une famille, dont chaque personnage représente un aspect particulier du sentiment national alsacien. La masse du peuple, qui aurait pu donner de la profondeur à un tableau déjà dramatique, est presque entièrement absente. De plus, Jean Oberlé a de la France une vision poétisée : il a l'air de chercher un être cher, jusque-là inconnu ; il contemple la France du haut des collines ; il a l'âme française ; mais tout cela ne représente pas d'une façon très vivante les relations de la France et de l'Alsace. Les mêmes remarques s'appliquent aux *Nouveaux Oberlé* et à *Baltus le Lorrain*. Dans le premier livre il y a plusieurs indications sur l'attitude française envers l'Alsace, mais elles s'encadrent dans un sujet assez romanesque. Pierre rencontre une Française, qui résume pour lui la France. C'est un peu trop simple, et un peu trop poétique ; et le dernier chapitre, où les personnages rassemblés adressent une sorte de cantique à la France vue du haut du Buchberg (43), est d'un romanesque exagéré. Nous serions assez embarrassés pour dire exactement quelle est la vraie France, que Pierre voulait découvrir et que Bazin aurait dû nous montrer. *Baltus le Lorrain* nous laisse sur la même impression d'amplification poétique, qui n'est pas très satisfaisante.

Dans *Le Blé qui lève* il y a plus de vigueur ; nous voyons plus d'hommes, plus d'activité ; la « lecture en forêt » (44) est réaliste, l'attaque contre Cloquet (45) bien décrite, mais la fin du livre, où Bazin veut prouver sa thèse, se perd en invraisemblances. Nous oublions le groupe de forestiers, ainsi que la tentative d'organisation coopérative dont Bazin avait fait l'ébauche, et où nous avons surpris un souffle vigoureux. *Gingolph l'abandonné*, où Bazin a abordé un sujet et un genre nouveaux, a beaucoup plus de force. Les descriptions de la contrebande (46) et de la pêche dans la Mer du Nord (47) sont d'une puissance nouvelle et rafraîchissante.

(43) *Les Nouveaux Oberlé*, 154^e édition, 1932, in-16, p. 536 s.

(44) P. 91 s.

(45) P. 104 s.

(46) *Gingolph l'abandonné*, 43^e édition, 1925, gr. in-18°, p. 150 s.

(47) *Ibid.*, p. 387 s.

Au caractère superficiel de l'œuvre de Bazin, à ses visions poétisées, s'ajoute une certaine discrétion; l'auteur reste en deçà de la réalité. Comme le dit Mauriac, un romancier catholique qui ne perdait jamais de vue, « dans ses personnages les plus déchus, une âme immortelle et rachetée », ne pouvait guère faire une descente aux Enfers (48). Et ce n'est pas seulement la réalité impudique que Bazin n'aime pas voir; c'est aussi la vie terne et la misère sordide des ouvriers de la ville. Prenons par exemple *De toute son âme*. Bazin commence bien: la vision de la foule d'ouvriers sortant des usines de la Ville-en-Bois semble nous promettre une sérieuse étude de leurs existences, mais Bazin les lâche vite pour aller soupirer dans un atelier de modes (49), et pour suivre l'évolution d'une âme de jeune fille. De même, il indique seulement la séduction de Marie par Antoine (50). Il nous laisse à imaginer les détails plus crus.

Dans *Donatienne*, il étudie en détail le progrès de la déchéance morale de Jean Louarn, — sauf à ne pas nous parler longuement de ses relations avec la femme errante; d'autre part, il évite soigneusement de nous montrer comment Donatienne, à Paris, est amenée au péché; nous la voyons brusquement, dans un petit café qu'elle tient (51), et seulement alors Bazin nous raconte son histoire antérieure, mais brièvement, car il aime mieux ne pas s'étendre longuement sur les étapes de sa chute. De même, dans *L'Isolée*, un souci peut-être excessif de la pudeur dénature toute la construction du livre. Pour éviter de peindre la séduction de Pascale, il fait parler Justine, qui dans ses lettres à Danielle exprime des craintes à l'égard de Pascale. Ayant glissé ainsi sur l'acte de séduction, Bazin consacre toute une partie du livre à Pascale déchue, aux souffrances et aux ignominies que lui inflige son cousin Prayou et les gens du voisinage. Ici encore, Bazin n'appuie pas sur

(48) MAURIAC, *op. cit.*, pp. 12-13.

(49) *De toute son âme*, p. 25 s.

(50) *Ibid.*, p. 204.

(51) *Donatienne*, p. 119 s.

les détails trop crus; le passage qui nous montre Pascale réduite par Prayou à la prostitution est assez mince (52).

Bazin sait donner des détails réalistes, — par exemple, la description de Jean Louarn blessé (53), et d'un soldat éventré (54). Mais il ne s'y arrête pas longtemps; il décrit une malade dont les joues sont rongées par le chancre, mais il s'attendrit vite sur la dame charitable qui soigne cette maladie (55). Quelquefois, au contraire, il va trop loin; peut-être, comme le dit Calvet (56), voulait-il démentir ceux qui l'accusaient de fadeur: il semble exagérer l'hostilité que manifeste la foule contre Pascale et Justine (57), et l'on peut trouver excessives les violences des Allemands dans *Les Nouveaux Oberlé* (58).

Nous pouvons noter aussi chez lui une certaine pauvreté d'invention et monotonie d'inspiration. Ayant une fois écrit un livre sur les nourrices campagnardes, il est trop enclin à les voir partout; il en parle dans *Le Blé qui lève* (59) et dans *La Barrière* (60). Sur seize romans, — ne comptant pas les quatre premiers, — deux étudient le problème de la transformation de la vie de campagne; deux le problème des époux séparés; trois la question de l'Alsace-Lorraine; et cinq des évolutions morales et des vocations à la prêtrise.

(52) *L'Isolée*, p. 221 s.

(53) *Donatienne*, p. 188.

(54) *Magnificat*, p. 108.

(55) *La Barrière*, p. 185.

(56) *Op. cit.*, p. 116.

(57) *L'Isolée*, p. 245 s.

(58) Pp. 396 s., 437, 449, etc. Lorsqu'on étudie la question de l'Alsace-Lorraine, on arrive à ne plus avoir aucun doute sur les brutalités allemandes au commencement de la guerre; nous avons trouvé aussi des témoignages (voir A. FRIBOURG : *Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine*. Paris, 1916, in-16. — *L'Epreuve Alsacienne*. Lausanne, 1916, in-8. — L'abbé F. WETTERLÉ : *L'Alsace et la guerre*. Paris, 1919, in-16. — J. WEILL : *L'Alsace et les Alsaciens pendant la guerre*. Strasbourg, 1921, in-16), qui prouvent l'authenticité d'un grand nombre des incidents rapportés dans *Les Nouveaux Oberlé* (p. 419 s.) et dans *Baltus le Lorrain* (p. 23 s.). Mais toujours est-il que Bazin a l'air de dresser des réquisitoires, de forcer un peu la note, comme s'il voulait à tout prix nous convaincre.

(59) P. 317.

(60) P. 262.

Une autre caractéristique de l'œuvre de Bazin, c'est la sensibilité. Il a « le don des scènes émouvantes et pathétiques, le don d'attendrir et de faire pleurer » (61); il a une pitié « qui se mêle à toutes les pensées, qui dirige toutes les actions » (62). Malheureusement, cette sympathie lui donne un lyrisme trop facile, et il tombe bien souvent dans le fade et dans le sentimental. Il semble s'y plaire; un critique a dit (63), avec justesse, qu'il y a chez lui une certaine recherche de la scène à faire, de l'épisode d'anthologie.

Bazin a trop de complaisance à décrire la vie et les âmes des jeunes filles. Il aime à nous montrer, dans *Les Noellet*, la pauvre Mélie, solitaire dans sa chambre, mais courageuse (64); dans *De toute son âme*, la charmante Henriette, heureuse dans la matinée souriante (65). Plus loin, il nous cite de jolies phrases, et de petites prières, prises dans le cahier gris de son héroïne (66). Henriette est un être consolateur, comme Antoinette Jacquemin; il y en a beaucoup trop chez Bazin. Elle est jolie aussi, mais un peu trop « tendre », cette scène de *Madame Corentine* qui représente Simone et le grand-père Guen côte à côte en bateau (67), et celle de *Davidée Birot*, où l'institutrice s'apitoie sur la petite malade Anna, qui, au départ de Davidée, « jette son âme, dans un baiser, à cette demi-inconnue qui va disparaître » (68).

La sympathie de Bazin transparaît aussi dans l'histoire de Pascale défroquée (69), dans celles de la conversion de Clo-

(61) L. BERTRAND, Institut de France, Académie Française. Service funèbre, 29 juillet 1932, p. 2.

(62) R. DOUMIC, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1932, p. 719. La façon dont il reprit *Donatienne*, d'abord un petit conte, éclaire assez bien sa tournure d'esprit. La première version, publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1894, s'arrête au départ de Louarn de la closerie. Sans doute cette nouvelle paraissait trop brutale à Bazin; il la reprit, et dans le roman *Donatienne* la femme revient à son mari. Voir la préface de *Mademoiselle Gimel*, 49^e édition, 1922, gr. in-18.

(63) C. BIDOU, *Journal des Débats*, 22 juillet 1932.

(64) 54^e édition, 1932, in-16, p. 216.

(65) P. 150.

(66) P. 250.

(67) 42^e édition, 1931, in-16, p. 124-125.

(68) 45^e édition, 1931, in-16, p. 139.

(69) *L'Isolée*, p. 214 s.

quet (70), et du vieux Birot et sa fille (71). Quant à l'amour, Bazin le représente d'une façon lyrique et poétisée. Ainsi, Odile est une femme idéalisée qui représente l'Alsace (72) ; Davidée Birot est pour Maïeul Jacquet une espèce de divinité inaccessible ; les âmes de la belle Marie de Clairépée, qui est la France, et du beau Pierre Ehram (73), — l'Alsace, — se rencontrent au chevet d'un lit d'hôpital, et se fiancent.

Quelquefois, la sensibilité de Bazin est plus discrète ; certaines scènes tragiques de son œuvre sont peintes avec délicatesse. Telles la scène de *La Terre qui meurt* (74), où l'infirme Mathurin Lumineau essaie vainement de persuader à son ancienne fiancée et à lui-même que ses forces lui reviennent, et celle des *Noellets* (75), où Pierre raconte à Marie ses chagrins, sans s'apercevoir que chacun de ses mots ne fait qu'aggraver les souffrances d'un cœur qui l'aime. Nous mentionnerons aussi cet épisode du « tablier de velours », dans *Magnificat* (76), qui est admirable de tragique discret. Endimanchée, la pauvre Anna qui essaie d'émouvoir Gildas est une figure bien pathétique. Mais le tragique dans Bazin, s'il reste en général assez sobre, n'est pas exempt d'une sentimentalité qui est mêlée d'un soupçon d'exagération (77). Toutes ces scènes contribuent à donner à son œuvre cette teinte de sentimentalité qui en est caractéristique.

Son œuvre a aussi une part de romanesque ; nous trouvons parsemés à travers ses livres des épisodes invraisemblables qui en gâtent la réalité. Il y a trop de faste dans ce départ

(70) *Le Blé qui lève*, p. 285 s.

(71) *Davidée Birot*, p. 38 s.

(72) *Les Oberlé*.

(73) *Les Nouveaux Oberlé*.

(74) Pp. 125-126.

(75) P. 256 s.

(76) P. 53 s. Voir aussi la jolie scène (p. 214 s.) où Anna vend sa robe, devenue inutile.

(77) Voir par exemple Henriette et la malade (*De toute son âme*, p. 160), et André et la vieille émigrante (*La Terre qui meurt*, p. 244). Dans cette longue conversation, aussi, entre André et son père, après la vente du château (*La Terre qui meurt*, pp. 207-208), l'élément tragique est trop accentué, et la description de la dernière récréation des Sœurs (*L'Isolée*, pp. 140-146) est peut-être trop longue.

d'Etienne malheureux, mêlé, sur un beau sloop, à six jeunes hommes qui saluent sa maison, et chantent en descendant la Loire (78). Barrès trouve qu'il y a des invraisemblances dans les *Oberlé* (79); il a raison, et il aurait pu signaler aussi cet épisode où le vieux Philippe, se trompant sur les paroles de Jean, retrouve la voix pour ordonner à son petit-fils de sortir de chez lui, puis retombe sans connaissance sur le parquet (80). *Gingolph l'abandonné* se termine d'une manière invraisemblable, et toute cette histoire de Marie-au-Pain, dans *Baltus le Lorrain*, est romanesque au possible (81).

En dernier lieu, nous pouvons signaler dans quel optimisme l'intrigue se dénoue. Dans la plupart de ses romans « champêtres », tout tourne en beau, l'espérance renaît; Jean Noellet, contemplant sa fille Marie et son futur époux, se rassérène : « sur son visage d'aïeul soudainement épanoui, l'immortelle espérance apparut, souriante » (82). La même espérance éclate à la fin de *La Terre qui meurt*, du *Blé qui lève*, et des *Oberlé*.

Là même où la note d'espérance ne transparait pas, il y a toujours une sorte de calme et d'apaisement. Dans *Donatienne*, c'est l'acceptation finale des circonstances; dans *L'Isolée*, c'est une tristesse résignée, une paix douloureuse; dans *Champtolent*, c'est une paix triste qui n'est pas sans sérénité; enfin, dans *Magnificat*, l'abbé Gildas, ayant béni tous « ceux de Penmur », que Bazin a artistement rassemblés autour de son personnage, goûte la joie sobre qu'apporte le triomphe difficile. — « Et il ouvrit son livre, car minuit approchait » (83).

Telle est la part de réalisme dans les œuvres de René Bazin. Les questions qu'il met en scène sont graves, angoissantes même, mais il en donne une vision poétique, qui nous cache ce qu'elles pourraient avoir de réalité brutale.

(78) *De toute son âme*, p. 305 s.

(79) Voir *Figaro*, 16 novembre 1921.

(80) *Les Oberlé*, 381^e édition, 1932, in-16, pp. 248-249.

(81) D'autres exemples sont les deux dernières pages de *La Barrière*, et la façon dont le *Roi des Archers* renonce à son titre (30^e édition, 1929, p. 271 s.).

(82) *Les Noellet*, p. 277.

(83) *Magnificat*, p. 286.

B) PERSONNAGES : PSYCHOLOGIE ET DÉVELOPPEMENT DES CARACTÈRES.

Puisque Bazin, d'après sa propre définition, est un romancier psychologique (1), nous nous proposons d'insister tout particulièrement sur la psychologie de ses personnages, d'examiner de quels procédés, — récit ou dialogue, — l'auteur use pour les faire vivre, et de déterminer dans quelle mesure ils donnent une expression de réalité (2). Nous verrons que, lorsqu'il s'agit de noter la réaction immédiate d'un personnage à une circonstance donnée, ou de montrer les balancements d'un être en proie à une lutte de passions, Bazin se révèle souvent un psychologue fin et juste, mais que sa sympathie et son indulgence le portent à idéaliser ses caractères : « Ça ne sent pas assez le fumier », disait Bordeaux (3). En même temps, il les simplifie, soit parce que, comme nous le verrons plus loin, il ne tient compte que de l'influence du cadre, soit parce qu'il ne sait voir que les côtés attrayants de l'existence. Il y a trop souvent chez lui des héros grands et forts et des héroïnes jolies qui parlent un langage exalté et poétique, et un critique (4) a pu dire avec justesse que les complications rares du cœur ne l'intéressent pas. Ses personnages prennent quelquefois aussi une physionomie d'un ordre très général; ils deviennent des types, et des porte-paroles d'une évidence flagrante.

Les gens de la nature occupent une place importante dans l'œuvre de René Bazin. Les paysans de Balzac sont rusés, gouailleurs, toujours préoccupés de « gruger le bourgeois » ;

(1) Voir plus haut, p. 40.

(2) D'après ce que dit Bazin dans *Questions littéraires et sociales* (p. 68 s.), et les indications que nous avons pu relever dans ses notes, nous sommes fondés à dire que ses personnages, aussi bien que ses sujets, ont presque toujours été pris dans la vie même. C'est le romancier qui a ensuite modifié la réalité.

(3) *Les Écrivains et les mœurs*. Paris, 1900, in-16, p. 213.

(4) J. DUVAL, *Correspondant*, 10 novembre 1907, p. 480.

ceux de Maupassant, aussi, ont peu d'élévation de sentiments : un vieux père qui ne meurt pas est une incommodité; une fille grosse qui peut apporter une petite dot est un bon parti. Mais la conception de Bazin est plus près de celle de George Sand; pour lui, le paysan, c'est le « chef-d'œuvre du catholicisme et de la royauté française » (5); c'est « cette grande moitié de la nation qui nourrit l'autre, et qui constitue... sa meilleure réserve d'énergie et de bon sens » (6).

Les paysans de Bazin sont bons, vertueux, bien pensants ; un peu de pain suffit pour les nourrir; ils ont « la vaillance calme dans le travail quotidien » (7). Ils sont hauts, maigres « de cette maigreur robuste et noueuse que donne le travail des champs... » (8). Jeunes, ils ressemblent à des athlètes, vieux, à des patriarches. Et c'est un tableau touchant mais légèrement sentimental, que celui où nous voyons le paysan breton s'en allant « la bêche sur l'épaule, la journée finie..., et qui a déjà le cœur dans la maison là-bas, où la femme taille le pain de la soupe » (9). Tel Noellet, « l'honnête homme, de race ancienne, maître chez lui » (10). Bordeaux a raison

(5) *Pages religieuses*, p. 8.

(6) Préface à LEROUX-CESBRON : *Souvenirs d'un maire de village*, p. vi.

(7) *La Terre qui meurt*, p. 150. — H. BAUDRILLART, dans *Les Populations agricoles de la France* (Paris, 1885-1893, 3 vol. in-8) nous trace des paysans de l'Ouest un portrait plus authentique. Il nous dit bien que les paysans bretons sont en général chastes et honnêtes; qu'ils ont une idée sérieuse de la vie et de la mort; que chez eux le sentiment religieux est très fort; les paysans vendéens sont silencieux, cachant sous une probité et une tranquillité habituelles une énergie farouche. Mais il ne laisse pas de signaler que la Bretagne a été la scène de pillages, de rixes sanglantes; il donne des chiffres pour montrer l'intempérance en Bretagne (I, p. 452 s.); le petit propriétaire angevin, nous dit-il, s'abandonne souvent à une vie dissipée et dispendieuse; l'intempérance a augmenté en Anjou (II, p. 60 s.). SOUCHON (*La Crise de la main-d'œuvre agricole*, pp. 107-108) note aussi que si la campagne a moins de criminalité que la ville, certains crimes, — infanticides, parricides, viols, incendies volontaires, — sont particulièrement fréquents à la campagne. Nous rapportons des détails que d'atcuns peuvent considérer oiseux, afin de montrer par des preuves concrètes que le paysan de Bazin n'est pas un modèle de la réalité.

(8) *Ma Tante Giron*, 32^e édition, 1930, in-16, p. 135.

(9) *De toute son âme*, pp. 201-202.

(10) *Les Noellet*, p. 5.

de dire que Bazin oublie de faire remarquer les tares physiques des paysans, et que, quant aux tares morales, il les montre rapidement (11). Pourtant, si nous en croyons un article de *Figaro* (12), Bazin ne se trompait pas sur la psychologie des paysans, et D. Halévy (13) a aperçu chez eux les mêmes sentiments, les mêmes préoccupations que lui, — leur secrète fierté pour leur métier, l'humiliation qu'ils éprouvent lorsque leurs enfants quittent la terre, — mais il ressort des *Cahiers* une impression de vigoureuse vérité, et de l'œuvre de Bazin, une impression de vérité embellie.

Toussaint Lumineau est l'exemple le plus caractéristique du paysan de René Bazin. Il ne manque pas de vie, parce que Bazin le laisse parler souvent, et n'a recours au récit que pour expliquer plus clairement l'état d'esprit de son personnage. Mais si certains écrivains, auteurs de romans champêtres, ont exagéré la bassesse du paysan, Bazin en trace un tableau un peu trop beau. Les paroles, les gestes de Lumineau ont une certaine dignité lente, qui lui donne un air majestueux; il ramène tout à un sentiment, — la pensée de la terre. En simplifiant ainsi son personnage, Bazin n'a pas su éviter des exagérations : ainsi, nous voyons ce silencieux paysan en larmes devant le château, qui doit être vendu (14). Lorsque Bazin nous montre Mathurin et Lumineau, côte à côte, c'est un tableau de Millet qu'il nous trace : « ...ils réfléchissaient aux mêmes choses simples et anciennes, et en eux la méditation était le signe de la vocation, la marque du glorieux état de ceux qui font vivre le monde » (15). Le vieux closier de *Champdolent*, père très digne, est tracé de la même manière idéalisée.

Jean-Guillaume Maguern, dans *Magnificat*, a la même dignité lente, le même respect de la terre, mais il est plus naturel, moins majestueux que Lumineau. Bazin excelle à créer des

(11) BORDEAUX : *Les Ecrivains et les mœurs*, p. 214.

(12) 3 juillet 1897.

(13) *Visites aux paysans du Centre. Cahiers verts*, numéro 47. Paris, 1921, in-16.

(14) *La Terre qui meurt*, p. 100.

(15) *Ibid.*, p. 75.

scènes dramatiques, qui confrontent deux personnages dont les idées s'opposent, et à nous montrer comment chaque personne réagit. Ainsi, le dialogue entre Jean-Guillaume et son fils Gildas (16) fait ressortir clairement le caractère du paysan. Celui-ci est opposé à ce que son fils soit prêtre, et il essaie, habilement, d'attendrir Gildas, en lui rappelant les choses qu'il aimait autrefois. Lorsqu'il apprend que la décision de Gildas est irrévocable, il lui parle rudement, mais l'on surprend dans ses paroles moins de colère que de douleur. Il n'y a pas de grands gestes dans cette scène; elle est plus sobre, plus artistement faite que celle de *La Terre qui meurt* (17), où Lumineau apprend que François va quitter la terre. De même, lorsque, des années plus tard, Gildas revient voir sa famille, son père lui pardonne, mais simplement, non pas avec une solennité de patriarche; il est au contraire assez embarrassé devant le nouveau prêtre, et ose à peine le regarder à table (18).

Il est étonnant que l'écrivain n'ait pas mis en scène plus de propriétaires terriens, il n'y a que M. Laubriet (19); qui est esquissé rapidement, et les deux Meximieu, dont le fils, Michel, incarne les idées chères à René Bazin : « Il voulait reprendre la tradition d'une partie des siens, le rôle noble et utile de terrien libéral et savant, refaire les forêts, repeupler les étables..., servir la terre et par elle la France. » (20). Mais c'est un caractère étrange, un être souffrant, maladif, qui meurt sans avoir rien accompli.

*
**

Les Alsaciens et les Lorrains que nous présentent les romans de Bazin sont moins idéalisés que les paysans; en revanche, ils sont presque tous dénaturés par les préoccupations historiques de l'auteur. Philippe Oberlé représente l'âpre résistance d'un peuple à la germanisation; c'est un vieux dé-

(16) *Magnificat*, p. 179 s.

(17) *La Terre qui meurt*, p. 79 s.

(18) *Magnificat*, p. 251 s.

(19) *Les Noellet*.

(20) *Le Blé qui lève*, p. 33.

puté protestataire qui, devenu muet, ne fait qu'écrire sur une ardoise des phrases se rapportant à la question. De Jean Oberlé nous ne voyons qu'un aspect : il est l'amour des jeunes Alsaciens pour la France. Ce personnage a cependant une vie dramatique intense, et son caractère se développe logiquement, à travers les conversations qu'il a avec les autres personnages du livre. Dans son premier entretien avec Ulrich (21), Jean Oberlé révèle son état d'esprit : elle se sent éminemment française, cette génération plus jeune dont il fait partie; tout en restant soumise à la domination allemande, elle est consciente des défauts de celle-ci, aussi bien que de ses qualités. Les conversations qui suivent, entre Jean et sa famille, accusent la différence des esprits : Joseph Oberlé voudrait faire de son fils un fonctionnaire allemand (22) ; Lucienne Oberlé, gagnée à l'esprit allemand, voudrait épouser un Allemand (23). D'autre part, les Bastian, vieille famille alsacienne, dont Jean aime la fille, doutent de sa sincérité (24). Voilà autant de raisons qui affermissent Jean dans son attitude envers la France, et qui le déterminent à se montrer à nous sous le jour d'un véritable Alsacien. Nous sommes ainsi préparés à le voir prendre la défense de l'Alsace contre l'Allemagne au « diner du conseiller Brausig » (25). La conversation, banale d'abord, roule sur la politique allemande en Alsace. Les yeux se tournent du côté de Jean Oberlé : que va-t-il répondre? Il n'hésite pas : « Je pense, tout au contraire, que la germanisation de l'Alsace est une action mauvaise et maldroite. » (26). Il a accepté le défi, et dans toute cette scène, qui est très dramatique, et qui est en quelque sorte l'expression définitive de ses sentiments, Jean soutient la cause de l'Alsace.

Lorsque vient le moment de son service militaire, il décide qu'il ne pourra jamais le faire dans l'armée allemande. Pierre

(21) *Les Oberlé*, p. 12 s.

(22) *Ibid.*, p. 47 s.

(23) *Ibid.*, p. 181 s.

(24) *Ibid.*, p. 92 s.

(25) *Ibid.*, p. 196 s.

(26) *Ibid.*, p. 200.

Ehrmann agit autrement : il considère qu'il doit subir l'épreuve, et Barrès conclut que « chacun tendra à manifester ce que la France garde de supériorité dans l'échec militaire » (27). Pourtant, dans *Les Oberlé*, les événements antérieurs rendent tout à fait logique la décision de Jean, et Bazin était libre d'envisager ainsi le devoir de l'Alsacien; mais où il a eu tort, c'est d'avoir fait désertir son héros; celui-ci aurait pu passer en France sans avoir endossé l'uniforme allemand, et sans avoir fait ainsi œuvre de casuiste. Ce n'est pas le seul reproche que nous faisons à Bazin : il exagère le sentiment de Jean Oberlé lorsqu'il nous le montre ravi et en larmes devant un paysage de France (28); enfin, Jean lui-même, lorsqu'il est avec sa mère et avec Odile, et lorsqu'il discute la question de l'Alsace, parle parfois sur un ton de sentimentalité regrettable (29); il a d'ailleurs un langage trop noble, et devient trop évidemment un porte-parole.

Pierre Ehrsam semble n'avoir pour rôle que de refléter les idées de Bazin; elles nous sont révélées par ses conversations avec Clairépée et avec Joseph (30), et dans ses lettres à Marie et à sa mère (31). Il ne nous donne aucune sensation de vie. Il en est de même du baron de Clairépée, et d'Hubert; en lisant les lettres de celui-ci (32), nous avons peine quelquefois à nous rappeler qu'elles sont signées : « Hubert ».

Jacques Baltus (33) ressemble à Pierre Ehrsam : il exprime les idées de Bazin sur la politique française en Lorraine. Un auteur a le droit de faire de ses personnages des porte-paroles, à condition que ce rôle ne les dénature pas, et ne les fasse pas parler sur un ton qui reproduit trop exactement ses pensées à lui. Mais lorsque Baltus parle de la « conversion... des yeux bénis de la France »; lorsqu'il voit la France

(27) *Au Service de l'Allemagne*. Paris, 1923, in-16, p. 228.

(28) *Les Oberlé*, p. 121.

(29) *Ibid.*, pp. 30, 150.

(30) *Les Nouveaux Oberlé*, pp. 285 s.; 511 s.

(31) *Ibid.*, pp. 161 s.; 337 s. — Dans *Pages religieuses* (p. 334), et surtout dans ses articles de journaux, René Bazin répète les idées de Pierre.

(32) *Les Nouveaux Oberlé*, p. 202 s.

(33) *Baltus le Lorrain*, 38^e édition, 1926, gr. in-18.

comme un amant, avec lequel la Lorraine devrait se mettre en ménage (34), l'on soupçonne trop la plume de René Bazin. N'est-ce pas aussi que l'abbé Gérard, lorsqu'il retrace avec Jacques l'histoire de la Lorraine; lorsqu'il énumère les princes lorrains, et les églises latines que Charlemagne voulait faire agrandir et embellir (35); lorsqu'il parle aussi de la « bien-aimée ingrate » qu'est la France (36), — a quelque chose d'un peu invraisemblable? (37).

*
**

Les jeunes filles des premières œuvres de René Bazin sont d'un charme exquis, d'une beauté adorable, de « vrais modèles de Greuze », des êtres parfaits, en un mot. Et dans tout Bazin, les jeunes filles ressemblent trop souvent à ces premières images romantiques. Elles sont embellies; elles parlent avec une sagesse et une distinction de langage remarquables, et peu naturelles. Antoinette Jacquemin est jolie; elle a déjà l'âme maternelle; elle a l'habitude de deviner et de chasser la douleur (38); elle appartient à « l'espèce nombreuse des êtres consolateurs. » (39). Malgré ses dix-huit ans, elle est très capable de dire au général dans quelle mesure il est responsable du désordre des esprits (40). Son éloquence d'orateur nous choque un peu, et lorsqu'elle parle à Michel elle est pitoyablement fausse : « A quoi bon la banalité d'un bonjour, la feinte d'une surprise et le regret d'avoir passé sans avoir été une âme qui pense et qui écoute? » (41). Que c'est beau, et que tout cela manque de naturel! Antoinette s'éprend

(34) *Baltus le Lorrain*, pp. 319-320.

(35) *Ibid.*, p. 227 s.

(36) *Ibid.*, p. 236.

(37) Il serait facile de multiplier les exemples,— entre autres, mentionnons le capitaine Hellequin dans *Champdolent*, officier dont le caractère ressemble trop à celui de Bazin lui-même; et Félicien Limerel dans *La Barrière*, qui n'est autre chose qu'un fantoche.

(38) *Le Blé qui lève*, pp. 126-127.

(39) *Ibid.*, p. 116.

(40) *Ibid.*, p. 123 s.

(41) *Ibid.*, p. 195.

trop facilement aussi de Michel; elle devine tout de suite qu'il est malheureux, et cela seul suffit : la prochaine fois qu'elle le rencontre, elle est déjà amoureuse (42).

La belle et gracieuse Marie Limerel (43) est la femme catholique idéalisée. Marie Libert (44) est belle aussi, douce et tendre avec tout le monde, la meilleure travailleuse de la maison d'armement. Dans *Baltus le Lorrain*, Bazin renonce à dépeindre Orane comme une belle femme : il se contente de la faire agréable, et en même temps pure et tendre (45). Mais il ne peut pas s'empêcher de mettre dans sa bouche de belles phrases, où se résume tout l'esprit de la Lorraine (46). Quant à Mélanie, du *Roi des Archers*, elle est impossible. Naturellement, elle est belle, elle a un air de bravoure; cela, nous pouvons le permettre à Bazin, mais comment n'a-t-il pas senti l'absurdité de faire faire à Mélanie un cours sur l'histoire de Tournai? « Tout le pittoresque de la Flandre est dans nos caractères... Dès l'an mille, nos draps et nos tissus étaient célèbres... » Elle continue à travers le quatorzième siècle, avec ses guildes florissantes; elle termine en citant, en ancien français, deux lettres de Jeanne d'Arc (47). Oui, Bazin tombe quelquefois dans des erreurs lamentables; tous ces personnages, d'ailleurs secondaires, ont peu de vérité psychologique.

Pourtant, Bazin sait mieux faire. Il étudie avec finesse le cœur d'une jeune fille, Lucienne Oberlé, qui, animée d'une réelle tendresse pour son frère, et désirant sincèrement ne pas le blesser, ne réussit pas à supprimer son égoïsme foncier (48).

Dans *Magnificat*, Bazin, avec un habile mélange de dialogue et de récit, nous peint le caractère d'Anna Maguern. Nous assistons à une étude de renoncement. D'abord, lorsqu'elle sait que Gildas ne pense qu'à la prêtrise, elle s'en fait fi; elle

(42) *La Terre qui meurt*, p. 194.

(43) *La Barrière*.

(44) *Gingolph l'abandonné*.

(45) *Baltus le Lorrain*, p. 6.

(46) *Ibid.*, pp. 16, 325.

(47) *Le Roi des Archers*, 30^e édition, 1929, in-16, pp. 166-170.

(48) *Les Oberlé*, pp. 186-188.

multiplie ses attentions et essaie de le charmer (49). Mais, à la guerre, Gildas apprend sa vocation; alors Anna va demander conseil à une amie. Le dialogue est admirable. Anna est déchirée entre deux partis à prendre : elle pourrait essayer de dissuader Gildas; elle pourrait lui dire qu'il est libre. Mais cette dernière pensée lui fait horreur. « Je ne suis pas capable, je ne serai jamais capable de lui dire : Quitte-moi! » (50). Ses revirements d'esprit rappellent le tourment de l'Hermione de Racine. Elle sait qu'elle devrait renoncer à Gildas, mais son cœur s'y refuse; elle sent que son sort est injuste, et que les prières et les sermons seront impuissants à lui donner la force du sacrifice. Elle se résoud à une sorte de compromis, qui berce pour le moment sa douleur : elle attendra de se résigner que Gildas la repousse définitivement (51). Mais, brusquement, son père meurt, et ses dernières paroles sont : « Ne va pas contre Dieu! » (52). Nous aurions préféré voir Anna sortir victorieuse d'une lutte de conscience qu'elle aurait soutenue seule, plutôt que de la voir obéir à un incident qui n'est pas bien amené. Cependant, le caractère d'Anna, dès qu'elle s'est résignée, a le même réalisme tragique qu'auparavant. Elle satisfait en partie à son amour pour Gildas en faisant des miracles d'économie pour payer sa pension au séminaire; elle se plonge dans les travaux les plus durs, pour se fatiguer, pour vieillir plus vite et souffrir moins (53), et finit par retrouver, sinon le bonheur, du moins le calme (54). Ce caractère est admirablement peint, et rachète un peu l'idéalisation excessive des personnages précédents.



Trois fois, Bazin a mis en scène des femmes séparées de leurs maris. *Madame Corentine* est un bel exemple, chez Bazin, d'une analyse psychologique. L'action se passe presque

(49) *Magnificat*, p. 56 s.

(50) *Ibid.*, p. 130.

(51) *Ibid.*, p. 157.

(52) *Ibid.*, p. 167.

(53) *Ibid.*, p. 247.

(54) *Ibid.*, p. 276.

entièrement dans le récit : le revirement de Corentine n'est pas le résultat de dialogues avec les autres personnages, mais de la force des choses, des contrastes douloureux que chaque circonstance établit dans son esprit.

Avec une finesse d'analyse admirable, qui est digne de Bourget, Bazin met en jeu tous les mobiles qui peuvent agir sur une nature vaniteuse mais très tendre. Corentine est revenue à Perros, avec sa fille Simone. Un reste d'amour pour son mari, lorsqu'elle l'aperçoit qui est malheureux (55); l'angoisse de sa sœur Marie-Anne dont le mari est en mer, — ironique contraste! — Corentine n'a même pas le triste privilège de souffrir ainsi (56); le sentiment de la vie ancienne qui la reprend, tout en la laissant à l'écart de ces petites choses qui font l'intimité (57); plus encore, la tendresse qu'elle épanche sur l'enfant de sa sœur, tendresse bien courte, car en apprenant que son mari est sauvé Marie-Anne reprend le petit (58), — toutes ces choses finissent par déterminer Corentine à vaincre la farouche jalousie avec laquelle elle avait épié le moindre mouvement de sa fille Simone, et à l'envoyer faire auprès de son mari et de sa belle-mère l'œuvre de réconciliation qu'elle-même n'avait pas su accomplir (59).

Avec moins de détails, mais autant de réalisme, Bazin fait la description de Donatienne déchuée. Malgré ses efforts pour s'étourdir, pour chasser les souvenirs importuns, elle reste toujours mère. Une conversation assez dramatique, avec unouvrier (60), remet dans l'esprit de la patronne de café le nom de Joël, l'un de ses enfants, ranimant ainsi toute sa douleur maternelle. Elle parvient à les oublier de nouveau, mais lorsqu'elle reçoit une lettre de Noémi sa fille, la priant de revenir chez elle, elle n'hésite pas un instant; même le sentiment de sa honte s'efface devant l'image de ses enfants (61).

(55) *Madame Corentine*, p. 85.

(56) *Ibid.*, p. 98.

(57) *Ibid.*, pp. 106-108.

(58) *Ibid.*, p. 117.

(59) *Ibid.*, pp. 163-166.

(60) *Donatienne*, p. 121 s.

(61) *Ibid.*, pp. 205-208.

Marie Quéverne, enfin, étude assez rapide mais bien faite, est une femme orgueilleuse, ombrageuse, dont le cœur démentit toujours la colère (62). Elle sait qu'en réalité elle aime son mari Pierre, et lorsque la guerre vient accentuer la solitude dont elle souffre, l'abbé Alain, frère de Pierre, n'a pas de peine à la convaincre de son erreur. Pierre meurt de ses blessures, mais elle revient s'occuper du ménage de son vieux beau-père.

Quelques-uns des personnages secondaires méritent aussi une mention. Telle Mme Jeanne L'Héréec (63), qui, tout au long du livre, reste fidèle à son caractère bougon, et à la jalouse tendresse qu'elle éprouve pour son fils Guillaume. Phrosine (64) a la même logique intérieure : c'est un être que la vie a traité durement, et qui garde jusqu'au bout son robuste courage, et sa morale perverse mais très excusable. Enfin, dans *Le Blé qui lève* (65), Bazin nous trace un délicieux portrait d'une femme mondaine; il analyse les sentiments de son personnage avec autant de finesse que le fait Boylesve pour sa *Madeleine jeune fille* (66).

*
**

René Bazin a eu une prédilection pour l'étude des évolutions morales, et pour les exemples de conversion, mais il n'a pas toujours gardé la vraisemblance.

Cloquet est l'exemple de l'évolution morale d'un bûcheron. Bazin est exact dans la notation de détails : ainsi il nous montre Cloquet rentrant chez lui, joyeux, après plusieurs mois d'absence, mais vite attristé par l'odeur de moisi qui sort de la maison (67). Cependant, dans la description de la conversion

(62) *Champfollent*, 65^e édition, 1930, in-16, pp. 81, 113.

(63) *Madame Corentine*.

(64) *Davidée Birot*.

(65) P. 143 s.

(66) Voir aussi Rosalie Lobez dans *Gingolph l'abandonné*, et Marie Maguern dans *Magnificat*, qui sont des types de mères courageuses et chrétiennes. Elles sont peintes avec sympathie, et sont des figures assez vivantes.

(67) *Le Blé qui lève*, p. 340.

de Cloquet, Bazin se laisse aller à une foule d'invéraisemblances. Arrivé en Picardie, Cloquet se sent pris par des idées mauvaises. Ce rapide changement de caractère n'est pas bien amené; l'explication que nous offre Bazin, à savoir que Cloquet était loin des témoins de sa vie honnête, de « tous ceux qui auraient pu se moquer, reprendre, conseiller » (68), est insuffisante. Il est vrai que les déboires de sa vie avaient affaibli son moral, mais, dans son milieu nouveau, il n'avait pas autour de lui des exemples de corruption. Cloquet quitte la ferme; il rencontre un boucher flamand, qui l'emmène dans une maison de retraite. Une fois là, les invraisemblances reprennent de plus belle. Cloquet a l'air de suivre un horaire. Il arrive le samedi soir; le dimanche soir, il a une conversation avec un prêtre; le lundi, il se sent un nouvel homme; le soir, il se confesse; le mardi matin il communie, et l'après-midi il part (69). Inutile de souligner l'invéraisemblance d'une telle « conversion ». Pourtant, Cloquet se dit converti « à fond, de corps, de cœur et d'esprit. » (70). La raison de cette transformation ne se trouve pas loin : Bazin veut que Cloquet représente un sentiment, — la vraie justice; il veut prouver sa thèse, c'est-à-dire que la religion chrétienne est supérieure au socialisme. Donc, Cloquet doit se convertir. Malheureusement, son exemple ne sert guère à nous convaincre.

Dans *La Barrière*, Bazin étudie la conversion de Reginald Breynolds au catholicisme. Bazin commence bien : la conversation de Reginald avec son ami Thomas (71) nous montre son état d'esprit; celle qu'il a avec Marie Limerel (72) précise son attitude religieuse, et le détermine à prendre son parti contre le protestantisme. Il le fait le soir même, au dîner; la conversation est bien amenée pour permettre à Réginald de prononcer le mot « religion » (73), d'où découleront tous les événements du livre. Reginald s'est détaché complètement de

(68) *Le Blé qui lève*, p. 271.

(69) *Ibid.*, p. 290 s.

(70) *Ibid.*, p. 336.

(71) *La Barrière*, p. 15 s.

(72) *Ibid.*, p. 52 s.

(73) *Ibid.*, p. 78.

l'Eglise protestante (74); comment viendra-t-il au catholicisme? Ici Bazin a recours au récit, et il ne réussit pas à rendre très vivante la conversion de son héros. Le spectacle, à Paris, de femmes mondaines qui se dévouent aux malades (75); une nuit passée dans la basilique de Montmartre (76), — idée romantique, à laquelle Reginald n'est pas insensible, — enfin une visite à Rome, et notre héros est converti (77). L'étude est mince; avec Faguet (78), nous aurions voulu assister à l'évolution des *sentiments* et des *idées* de Reginald, et non pas seulement le voir de plus en plus *impressionné* par la charité chrétienne à Paris.

Dans *Davidée Birot* aussi, Bazin nous montre assez bien comment une institutrice est amenée à conclure à la nécessité d'une morale au-dessus de la simple utilité. Sa conversation avec Phrosine (79) lui révèle un fait qu'elle n'avait guère soupçonné jusque-là : à la morale, en somme très logique, d'une femme qui vit en donnant son corps, Davidée Birot n'a que de vagues objections à opposer. Elle constate aussi combien la morale « sociale » que son école normale lui a dispensée est insuffisante pour lui donner la force de soutenir ses petites élèves, et de remplir ses devoirs envers elles (80). Elle précise le développement de sa pensée dans ses « cahiers verts ». Mais nous voyons moins bien comment elle réussit à *appliquer* les principes moraux qu'elle finit par accepter. Bazin aurait mieux fait d'insister moins complaisamment sur une âme de jeune fille, et d'essayer de nous montrer, à travers son personnage, la religion chrétienne à l'œuvre. Il aurait pu laisser de côté aussi l'amour de Maïeul Jacquet pour Davidée Birot, qui est une série d'exagérations, et nous sommes forcés au sourire en voyant la jeune fille devenir, assez brusquement, conseillère des institutrices de France (81).

(74) *La Barrière*, p. 97.

(75) *Ibid.*, p. 185.

(76) *Ibid.*, p. 217 s.

(77) *Ibid.*, p. 279.

(78) *Revue Générale*, 1910, p. 880.

(79) *Davidée Birot*, p. 90 s.

(80) *Ibid.*, pp. 106 s., 132 s.

(81) *Ibid.*, p. 339 s.

Bazin semble avoir été beaucoup préoccupé de la question de la vocation religieuse : Henriette Madiot (82) est l'exemple d'une ouvrière de la mode qui, déclassée par son travail, et voyant que le mariage lui devient ainsi impossible, évolue vers la vie religieuse. Il n'y a rien de psychologiquement faux à ce qu'une jeune fille trouve la satisfaction de son amour dans le dévouement aux pauvres, et Bazin ne dénature pas son modèle. Cependant, il distribue des cahiers à ses héroïnes d'une main trop généreuse; Henriette s'en sert, Mademoiselle Gimel (83) aussi. C'est un compromis trop facile à faire entre le dialogue et le récit, et, pour Bazin, une occasion gratuite de s'attendrir.

Pascale (84) représente un autre type de vocation : celui qui appelle un être faible au couvent, comme vers un refuge contre les tentations du monde. Sans doute cette sorte de vocation n'a rien d'irraisonnable, et Bazin rend assez évidente la nature tendre et faible de son héroïne pour que sa chute paraisse vraisemblable.

Mais dans *Magnificat* Bazin a manqué l'occasion de faire une belle étude psychologique, qui aurait consisté à analyser chez Gildas les conflits d'une âme partagée entre l'amour charnel et l'amour divin, et à montrer comment la guerre a révélé au jeune homme sa vocation. Mais les charmes d'Anna le laissent assez indifférent, et la guerre ne constitue qu'un bref épisode du livre, où Bazin nous apprend simplement que Gildas et l'abbé commencent à faire du latin ensemble (85). Alors Gildas écrit à sa mère, lui disant qu'il sera prêtre (86). En revanche, Bazin donne une importance considérable à la préparation de Gildas au séminaire, et aux débuts de sa vie de prêtre. Nous nous avouons déçus.



(82) *De toute son âme.*

(83) *Le Mariage de Mademoiselle Gimel.*

(84) *L'Isolée.*

(85) *Magnificat*, p. 116.

(86) *Ibid.*, p. 120.

Les mauvais caractères sont rares chez Bazin, mais en les décrivant il n'a pas toujours su garder la mesure. Les Allemands ont tous les vices (87); Mathurin Lumineau (88), avec son corps difforme et sa nature aigrie et corrompue par la souffrance physique; Supiat (89), avec son air de bête fauve, sont trop déplaisants.

Mais la plupart du temps ces mauvais caractères ont quelque trait qui les rachète. Antoine Madiot (90), ouvrier corrompu, retrouve en lui-même un fond d'honneur : au tribunal, il aime mieux être condamné que d'avouer pourquoi il avait attaqué Victor Limerel. Louarn (91) aussi, si bas qu'il tombe, ne perd jamais son amour pour Donatienne, et lorsque, enfin, elle revient, il l'accueille avec joie. Marie Schwarz, la prostituée de *De toute son âme*, meurt repentante. Bazin est plus à son aise dans une ironie fine qui n'insiste pas, mais qui n'en est pas moins efficace. Ainsi il se plaît à tourner discrètement en ridicule l'inspecteur dans *Davidée Birot* (92), et le député dans *Baltus le Lorrain* (93).

*
**

Pour étudier les personnages, nous avons été obligés de les prendre individuellement; pourtant, ils n'existent pas indépendamment les uns des autres. Brunetière a dit, à propos des romans de Balzac, que les existences de ses personnages sont liées de telle sorte que « les modifications qu'elles éprouvent, si légères soient-elles, ont des répercussions à l'infini... » (94). Sans chercher chez Bazin une liaison aussi étroite, nous pouvons constater néanmoins que les personnages s'enchainent, de sorte qu'ils influent les uns sur les

(87) Voir *Les Nouveaux Oberlé*, p. 375 s.

(88) *La Terre qui meurt*.

(89) *Le Blé qui lève*, p. 96 s.

(90) *De toute son âme*.

(91) *Donatienne*.

(92) P. 262 s.

(93) P. 198 s.

(94) *Honoré de Balzac*. Paris, 1906, in-18, p. 305.

autres. A étudier, Pierre Noellet se fatigue les yeux ; c'est donc son frère Jacques qui est pris pour le service militaire. La santé de Jacques est faible; il meurt. Mèlie, pour avoir voulu rendre un service à Jacques, qui, avant de mourir, avait demandé à voir son frère, abrite Pierre chez elle, et se voit méprisée à la Genivière. Lorsque François et Eléonore quittent la terre (95), la Fromentière n'est plus la même ; André s'y ennuie, et bientôt, lui aussi, s'en va. Ce dernier départ décide Lumineau à reprendre Jean Nesmy, et à faire ainsi le bonheur de sa fille Rousille.

La liaison des personnages est plus nette encore dans *Les Oberlé*. Là, il y a une lutte de sentiments différents au sein de la même famille; donc, les actions et les paroles de chacun ont une répercussion douloureuse sur celles des autres (96). Dans *Magnificat* aussi, la famille est déchirée, parce que Gildas veut être prêtre. Anna est désolée; elle se révolte, mais finit par se résigner; Marie Maguern prend résolument le parti de son fils; Jean-Guillaume oppose d'abord une dure résistance, mais finit, lui aussi, par se laisser vaincre (97).

**

Après avoir étudié le fond, après avoir vu quels sujets Bazin traite, et quels personnages il met en scène, il nous reste à parler d'abord du cadre où l'action se déroule, et où les personnages se développent, et ensuite des caractéristiques du style de l'écrivain.

(95) *La Terre qui meurt*.

(96) Voir plus haut, p. 68.

(97) La même chose se remarque dans tous les romans de Bazin. L'évolution morale de Davidée Birot influe sur Phrosine, Anna et Maïeul Jacquet; les parents de Michel de Méximieu, en refusant d'habiter la campagne, sont responsables des malheurs de leur fils, et indirectement de ceux de Cloquet lui-même, qu'ils auraient pu soutenir.

C) CADRE.

Pour trouver une définition juste du mot « cadre », nous pouvons nous reporter à Bazin lui-même : « Le cadre du roman, c'est toute l'atmosphère où se déroule l'action, c'est l'entourage, la maison, le mobilier aussi bien que la campagne ou le quartier, le reflet des choses sur les hommes. » (1). Nous examinerons ici quel emploi Bazin fait du cadre, et nous nous sentons justifiés à prendre un peu sur la quatrième partie de notre chapitre, pour ne pas rompre l'unité de cette section.

Chez Bazin, le cadre est le plus souvent la nature, qui est « intimement associée à nos actes. Elle agit presque constamment sur nous, et quelquefois, pour en témoigner, nous lui prêtons une âme. *Ce n'est là qu'une figure* (2). Il n'y a d'âme que la nôtre, mais impressionnée par le monde extérieur et modifiée par lui... » (3).

L'affirmation de Bazin explique le rôle bien personnel que prennent la nature et les choses dans ses romans. Il croit à leur réalité objective, mais, en poète, il les personnifie volontiers, et quelquefois à l'excès. Il a une « manière spontanée d'associer la nature à nos rêves, à nos joies et à nos tristesses » (4); cela est très évident dans *Les Noëlets*. A l'enterrement de Jacques, « les arbres étendaient leurs branches... Les champs de lin s'inclinaient. » (5). La nature est un personnage qui incorpore les générations passées. « La terre, les herbes, la rosée, les fleurs du chemin, toute cette matière qui avait formé des corps et touché des âmes, s'agitait autour du cercueil de Jacques, et l'enveloppait de sa plainte. » (6). La

(1) *Questions littéraires*, p. 155.

(2) Notre italique.

(3) *Questions littéraires*, p. 155.

(4) CALVET, *op. cit.*, p. 120.

(5) P. 163.

(6) *Ibid.*, p. 164.

nature, aussi, accueille Pierre revenu, elle lui parle de son enfance, agit sur lui « par mille souvenirs à chaque pas éveillés », le rend peu à peu au calme et à la santé (7). Dans *Le Blé qui lève*, les arbres frémissent au passage de mots inconnus à la campagne (8); l'ombre confond les prairies, et la terre est « toute soumise à son pouvoir », tandis qu'un reste de lumière la combat encore au ciel (9). L'air est « sensible et nerveux » (10), la nuit « étonnée » (11), et à la mort de Pascale deux cyprès veillent « comme deux cierges de cire brune » (12).

Les choses, aussi, ont une âme; elles prennent part à la joie des nouveaux fiancés (13). Corentine, dans sa maison à Lannion, sent le « conseil profond et muet de ces objets frôlés par sa vie passée » (14); de même, Henriette sent l'intime consolation des choses (15).

D'une façon moins personnelle, la nature varie souvent, selon l'état d'esprit des personnages, ou pour accentuer l'élément tragique ou heureux d'une situation donnée. Ici Bazin est quelquefois un peu naïf. Il faut, pour que la pauvre Corentine, devant la maison de Guillaume, goûte toute la honte de sa position, que la pluie tombe à torrents, et que le vent siffle (16). Lorsque Lumineau vient à la ville, il pleut, natu-

(7) *Les Noellet*, p. 255.

(8) P. 67.

(9) *La Terre qui meurt*, p. 136.

(10) *Ibid.*, p. 40.

(11) *Davidée Birot*, p. 27.

(12) *L'Isolée*, p. 266. L'on retrouve la même chose chez BORDEAUX. Il parle des arbres qui « couvraient de leur protection » deux femmes (*La Peur de vivre*, Paris, 1921, in-16, p. 76), et de la caresse que donnent les étoiles (*La Neige sur les pas*, Paris, 1912, in-16, p. 113). De même, dans *Retour au pays natal*, de Thomas HARDY, la bruyère d'Egdon est comme un personnage vivant, qui s'élève souvent au premier plan. Au crépuscule, la bruyère est comme un homme aux aguets, « car à mesure que les autres choses se laissaient bercer par le sommeil, la bruyère semblait lentement s'éveiller, écouter. Chaque nuit sa forme titanique semblait à l'affût de quelque chose... » (Traduction de T. HARDY : *The Return of the native*. Londres, 1907, in-16, p. 4).

(13) *Les Noellet*, p. 223.

(14) *Madame Corentine*, p. 134.

(15) *De toute son âme*, p. 93.

(16) *Madame Corentine*, p. 153.

rellement (17) ; lorsque, enfin, il a pris chez lui Jean Nesmy, qui sera digne de lui succéder, l'espoir renaît dans son cœur, et le renouveau printanier répond à son bonheur (18). Pour les pèlerins rassemblés au sommet du Mont Ste-Odile (19), la nature fait le beau geste de lever la brume, et de découvrir à leurs yeux la plaine d'Alsace. Lorsque Cloquet quitte la ferme de Picardie, la mort dans l'âme, la nature exaspère son état (20) : l'eau ruisselle sur son cou ; le vent passe par rafales ; il fait froid, sombre, les champs sont en boue. Le lendemain, quand il part avec Hourmel pour aller faire une retraite, le temps s'est rétabli (21). Enfin, lorsque Cloquet revient, converti, à la Vigie, les corbeaux le saluent ; autour de lui, l'herbe est belle, les jachères attendent la charrue ; Cloquet se découvre, et tout finit dans un calme heureux (22). C'est une fin de cinéma.

Il y a aussi chez Bazin un symbolisme assez vague, et, sauf pour un ou deux exemples, assez banal. Ainsi, dans *Ma Tante Giron*, à la mort d'Annette, un nuage paraît à l'orient « comme un pétale de rose rouge » (23). La nature a l'air de répondre à Annette qui s'est noyée, une rose rouge à la main. A la fin des *Oberlé*, Jean « retombe, les yeux clos, en attendant l'aube » (24), c'est-à-dire la renaissance de l'espoir. A la fin de *Davidée Birot* aussi, l'institutrice, qui vient difficilement à bout de ses épreuves, lève les yeux « vers les brumes que le soleil dissipait avec effort » (25). Le vent qui dissipe le brouillard, symbole du monde qui va secouer son chagrin (26) ; un nuage au couchant, qui forme « deux lèvres de vapeurs sanglantes », rappelant à Baltus la blessure de son fils (27) ; une traînée de

(17) *La Terre qui meurt*, p. 126.

(18) *Ibid.*, p. 270 s.

(19) *Les Oberlé*, p. 151 s.

(20) *Le Blé qui lève*, p. 280.

(21) *Ibid.*, p. 284.

(22) *Ibid.*, pp. 348-349.

(23) P. 197.

(24) P. 317.

(25) P. 359.

(26) *Champdolent*, p. 142.

(27) *Baltus le Lorrain*, p. 117.

lumière pâle, au ciel, qui présage la joie pour deux femmes (28), — voilà à peu près tous les autres exemples de symbolisme chez Bazin. On ne peut toujours être sûr que Bazin ait voulu exprimer une affinité nette entre la nature et l'âme; en tout cas, il n'insiste pas. Il en est de même lorsqu'il parle des choses : à la fin de *Champdolent*, il nous montre Marie qui, revenue chez son père, met de l'ordre dans la maison : « la flamme jaillit dans le foyer, et couvrit la suie ancienne » (29).

La part de symbolisme, assez petite chez Bazin, est plus considérable chez les romanciers anglais. Nous en avons un excellent exemple dans *The Ordeal of Richard Feverel* (30). Richard est arrivé au point où la crise morale dont il est tourmenté va se résoudre; il erre dans les bois; un orage éclate; il croit sentir le parfum d'une fleur qui lui rappelle son pays. Il se baisse, et sa main rencontre quelque chose de tiède, de vivant, — un levraut. Tout en marchant, il sent ce petit être qui lui lèche la main. Cette caresse l'émeut étrangement. Richard sort du bois, et trouve devant lui la plaine couverte de blé, fraîche et riante sous le soleil matinal. Meredith ne le dit pas, mais il est évident que, d'une part, la nature prend ici un rôle tout à fait personnel : elle révèle à Richard le seul chemin à suivre, — revenir à sa femme et à son enfant, — et que, d'autre part, l'orage suivi de l'aurore calme symbolise le conflit dans l'âme de Richard, qui finit par trouver la paix. Chez Hardy, aussi, les aspects changeants de la bruyère, dans *Retour au pays natal*, symbolisent les états d'esprit des personnages; enfin, Kipling voit la nature à travers une idée : dans *The Bridge-builders*, la nature symbolise le désordre, que la force de l'homme arrive à peine à enchaîner; dans les *Livres de la Jongle*, la nature représente l'ordre, où chaque animal, chaque partie, est à sa place.

Mais c'est dans la littérature individualiste et subjective que le symbolisme prend le plus d'importance. Le mot de l'énigme que Barrès n'avait pu trouver dans les terres étran-

(28) *Magnificat*, p. 132.

(29) P. 209.

(30) Londres, 1892, pp. 442-443.

gères (31), il le trouve dans la nature lorraine, qui lui donne le sens de lui-même, et le sens du divin. En même temps il sent qu'il peut influencer sur elle. « Un jour j'ai vu mes pensées inscrites sur la nature, et, tandis qu'elle étalait les puissances qui gisent à la racine de mes sentiments, je pressentais qu'à son tour elle pourrait recevoir quelques-uns de mes traits propres... Ailleurs, je suis un étranger qui dit avec incertitude quelque strophe fragmentaire, mais, au pays de la Moselle, je me reconnais comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité » (32). Chez Proust aussi, il y a cet étroit entrelacement des êtres et des choses, qui influent les uns sur les autres. Ainsi, Proust sent qu'il y a dans chaque objet une âme captive; les arbres ont pour lui un sens mystérieux; il cherche en vain à le pénétrer, et, n'y réussissant pas, il est aussi malheureux que s'il avait perdu un ami (33).



« Nous avons une parenté avec la terre qui nous porte... La parcelle d'univers où nous vivons et que nous n'avons pas faite influe sur nous, et aussi l'entourage immédiat que nous nous sommes donné... » (34). C'est ainsi que Bazin parle de l'influence du cadre, et il importe de chercher comment l'action du cadre se manifeste dans ses romans. Il est facile de voir que pour lui, comme pour Lamartine, la nature a sur les hommes une influence douce et bienfaisante.

Zola nous peint la terre comme une femme puissante, insoumise, qui ne satisfait jamais les passions des hommes. Les paysans sont ses prisonniers; ils l'aiment jusqu'au crime, et elle développe chez eux la ruse et l'âpre convoitise. Bazin, au contraire, suit l'exemple des romanciers anglais Meredith et Hardy; chez ces derniers la nature semble avoir communiqué

(31) Voir p. 21.

(32) *Les Amitiés françaises*. Paris, 1919, in-18, pp. 278-279.

(33) *A la Recherche du temps perdu*. Tome II : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Paris, *Nouvelle Revue française*, 1919, in-16, pp. 248-249.

(34) *Questions littéraires*, p. 156.

aux personnages un peu de son calme et de sa sagesse, — c'est Diggory Venn (35), Gabriel Oak, Winterborne (36), ou bien, chez Meredith, le paysan Mas'Gammon (37), ou la nourrice de Richard Feverel.

Bazin nous montre donc des paysans bretons et vendéens à qui des siècles de commerce avec la terre ont donné de grands sentiments simples mais nobles : la dignité de l'homme, le respect de la terre, la croyance en Dieu. Bazin est porté à idéaliser et à simplifier ses personnages (38) ; ainsi Lumineau exprime « l'attachement au sol qu'il s'est approprié par la bêche et la charrue, la solide foi traditionnelle, la fidélité aux maîtres... » (39). Jean-Guillaume Maguern, le propriétaire terrien Michel de Meximieu, incarnent le même sentiment. Mais Bazin ne nous montre pas comment la terre ingrate du Marais vendéen a contribué à former des paysans tenaces, obstinés, calculateurs (40).

Les Alsaciens et les Lorrains que Bazin nous représente sont souvent trop simplifiés, et c'est parce qu'ils incarnent l'esprit de leur pays. Philippe Oberlé, Ulrich, sont des aspects de la résistance; Jean Oberlé, — « la légende » (41), — est l'exemple d'un atavisme mystérieux qui le tourne du côté de la France.

(35) *Retour au pays natal*.

(36) *Woodlanders*.

(37) *Rhoda Fleming*.

(38) Ici se trouve l'explication de cette tendance à simplifier et à idéaliser que nous avons remarquée plus haut.

(39) BAUMANN, *Correspondant*, 10 septembre 1932, p. 651.

(40) Bazin n'effleure qu'un aspect de la question ; le livre de Jean Brunhes : *La Géographie humaine* (Paris, 1925, 3 vol. in-8), nous montre l'influence réciproque de la terre sur les hommes, et des hommes sur la terre : ainsi, tel cadre géographique contraint les hommes à faire des cultures, tel autre, à faire de l'élevage; mais les hommes savent se servir des matériaux à leur disposition, pour bâtir des abris, construire des chemins, des ponts, etc. Voir aussi Lespagnol (*L'Evolution de la terre et de l'homme*. Paris, s. d.). Balzac lui-même ne néglige pas le cadre géographique, car il dit, dans l'avant-propos de *La Comédie humaine* (*Œuvres complètes*. Paris, Librairie Nouvelle, 1856-67, 55 vol. in-16; vol. I, p. 17), que chaque partie de son ouvrage a sa couleur locale et sa géographie.

(41) *Les Oberlé*, p. 22.

De même, Clairépée et Marie représentent la France, Pierre l'Alsace à la recherche de la France; et Jacques et Gérard Baltus sont la Lorraine qui résiste à l'Allemagne et attend la France.

Mais les personnages, tout en subissant l'influence de leur milieu, ont souvent une vie propre. Les paysans vivent et agissent; quelques-uns des caractères réagissent contre leur milieu plutôt qu'ils ne le subissent. Ceci est particulièrement vrai pour les caractères féminins (42).

*
**

Par l'importance que Bazin donne au cadre, il se rattache à une certaine lignée du roman réaliste. C'est Balzac qui a été le premier, dans le roman français, à mettre en scène des personnages non pas dégagés des conditions ordinaires de la vie, mais influencés et moulés par elles; Flaubert, lui aussi, a fait du cadre une étude scrupuleuse, voir minutieuse. Zola va plus loin encore : « Nous estimons que l'homme ne peut être séparé de son milieu, qu'il est complété par son vêtement, par sa maison, par sa ville, par sa province; et, dès lors, nous ne noterons pas un seul phénomène de son cerveau ou de son cœur, sans en chercher les causes ou le contre-coup dans le milieu... Je définirai donc la description : un état du milieu qui détermine et complète l'homme » (43).

Bazin se place d'un autre point de vue : il donne comme modèle *Dominique*, où « la nature est partout fondue, mêlée, associée à l'action », mais où elle n'est nulle part « souveraine absolue » (44). Pour Bazin, l'homme ne dépend pas, pour chacun de ses actes, du milieu où il se trouve; donc, faire de longues descriptions, c'est donner une importance démesurée à ce qui ne constitue qu'un accessoire (45). « Le cadre des personnages ne doit pas être traité séparément et pour lui-

(42) Voir plus haut, p. 88.

(43) *Roman Expérimental*, pp. 186-187.

(44) *Questions littéraires*, p. 18.

(45) *Ibid.*, pp. 17-18, 159-160.

même, mais d'une certaine façon humaine, comme un complément des héros. Le plus véridique des artistes... sera l'écrivain qui donnera l'impression constante de la réalité des choses, qui les mêlera à la vie, et qui ne confisquera pas à leur profit l'attention, qui ne doit pas cesser de voir les âmes et de les suivre ». Ainsi il trouve admirable la peinture du comice agricole, dans *Madame Bovary*, parce que c'est une description « vivante », mais il donne tort à Flaubert d'avoir fait dans *Salammbô* de longues descriptions qui ont peu de rapport avec l'action (46).

Pourtant, Bazin ne réalise pas toujours son programme; la partie descriptive de son œuvre est souvent riche et complète, la partie psychologique un peu lâche et inachevée.

Dans quelques-uns de ses romans, notamment *Madame Corentine* et *Donatienne*, le cadre reste discret; l'intérêt porte tout entier sur la psychologie des caractères; mais dans d'autres livres, parmi lesquels nous remarquons la plupart de ses romans champêtres, il n'en est pas de même.

Dans *Les Noellet*, l'on sent que c'est le cadre, tout autant que le sujet, qui intéresse René Bazin. Tout le premier chapitre, qui est l'exaltation d'un honnête métayer de la Vendée angevine, heureux et maître chez lui; la campagne en hiver sous la neige (47); la description de l'enterrement de Jacques et de la nature en deuil (48); la moisson (49); le mariage campagnard (50), — tout cela nous fait oublier qu'il y a une petite section qui traite de la déchéance morale de Pierre à Paris.

Dans *La Terre qui meurt* la vie de la campagne occupe une place considérable; dans le cadre de la nature, qui nous est souvent rappelée par de petits paysages descriptifs, nous assistons aux activités de la Fromentière. Bazin nous décrit l'intérieur de la ferme (51); il nous montre les filles de ferme cui-

(46) *Questions littéraires*, pp. 160-162.

(47) *Les Noellet*, p. 59 s.

(48) *Ibid.*, p. 161 s.

(49) *Ibid.*, p. 179 s.

(50) *Ibid.*, pp. 263-266.

(51) *La Terre qui meurt*, p. 17.

sant le pain (52); il décrit les costumes des paysans, le premier labour (53), l'arrachage d'une vigne (54), une veillée (55). C'est un cadre beau et harmonieux pour la scène qui s'y joue, et l'élément descriptif est certainement mieux fait que la partie psychologique.

Ces remarques s'appliquent tout aussi bien au *Blé qui lève*. Nous voyons là le même soin de tracer un beau cadre, et d'évoquer en détail les scènes de la vie de campagne (56), qui rend moins puissant le côté psychologique. L'on pourrait se demander aussi si les petits paysages de *Davidée Birot* (57), et toute cette évocation des genêts (58), sont vraiment nécessaires à l'étude de l'évolution morale d'une institutrice. Enfin, dans *Magnificat*, les paysages de la Bretagne prennent une importance considérable, auprès de laquelle l'histoire de la conversion de Gildas est un peu effacée.

Dans deux romans, le cadre prend une place nettement exagérée. Avec Gaston Deschamps, nous aurions voulu voir, dans *Les Oberlé*, « une moindre abondance d'épisodes gracieux » (59). Il y a de très longs passages, d'une exquise beauté, qui décrivent les paysages de l'Alsace (60); une matinée de printemps en Alsace (61); la récolte du houblon en Alsace (62); les parfums qui s'exhalent de la terre d'Alsace (63), — c'est tout un témoignage ému que Bazin porte à un pays dont il aimait le charme et la grâce, mais la lutte des âmes en souffre. Dans *La Barrière* aussi, l'on perd de vue la partie psychologique. La ville de Westgate (64), la campagne anglaise (65),

(52) *La Terre qui meurt*, pp. 67-68.

(53) *Ibid.*, pp. 76-77.

(54) *Ibid.*, p. 154.

(55) *Ibid.*, p. 163 s.

(56) *Le Blé qui lève*, pp. 1, 12, 15; 168, 188, 190, 246 s.

(57) *Davidée Birot*, pp. 116, 309.

(58) *Ibid.*, p. 111 s.

(59) *La Vie et les Livres*. Paris, 1903, in-16, t. VI, p. 204.

(60) Voir les chapitres I et VII du livre.

(61) *Les Oberlé*, p. 104.

(62) *Ibid.*, p. 218 s.

(63) *Ibid.*, p. 278.

(64) *La Barrière*, pp. 34, 38,

(65) *Ibid.*, p. 42.

la propriété de Redhall, ses terrains (66), les costumes des femmes et les personnages au diner (67), — tout ce décor est un peu trop somptueux. Et dans la deuxième partie du livre nous aurions aimé voir la conversion de Reginald encadrée dans moins de paysages et de vues grandioses (68).

*
**

Il est intéressant de voir avec quel art Bazin représente chaque détail du cadre. Il aime surtout noter les sons et les bruits. Il dit dans *Récits de la plaine et de la montagne* : « Quand une fois on s'est mis à comprendre la chanson des choses, il n'y a plus de solitude, il n'y a plus qu'une douceur d'être seul avec elles » (69). Il était en effet très auditif; il parle souvent d' « écouter » un paysage (70). Pourtant, dans ses romans, il ne note pas les sons pour le plaisir de les noter; ils ont une raison d'être; ils donnent une sensation de vie à la scène qu'il peint (71). Les couleurs aussi, Bazin les aime, non pas les couleurs violentes, mais les couleurs claires, riantes, agréables. Il trouve de petites phrases joliment tournées; il note les couleurs des fleurs, des cheveux, des yeux, des costumes, les effets du soleil couchant sur les arbres, et nous donne de la campagne une belle vision : « les saisons passaient..., mêlant tour à tour, sur les flancs de la colline, au vert des pâturages, le violet des guérets nouveaux, le blond pâle des avoines, et l'or roux du froment » (72).

Et les parfums : l'odeur âcre des roseaux fanés (73); le parfum des guérets, des herbes mouillées par la rosée (74), des

(66) *La Barrière*, p. 45 s.

(67) *Ibid.*, p. 72 s.

(68) *Ibid.*, pp. 207, 225-226, 262, 266, 274 s.

(69) *Récits de la plaine*. Paris, 26^e édition, 1926, gr. in-18, p. 108.

(70) Voir *Le Blé qui lève*, p. 13.

(71) Voir *Les Noëlets*, p. 3. — *De toute son âme*, p. 25. — *Davidée Birot*, p. 2. — *Champdolent*, p. 7. — *Magnificat*, p. 18; etc.

(72) *Le Blé qui lève*, pp. 44-45.

(73) *La Terre qui meurt*, p. 131.

(74) *Les Oberlé*, p. 11.

chaumes coupés (75), — toutes ces notations aident à donner une impression générale riche et harmonieuse.

Aussi Bazin a-t-il toujours soin de nous rappeler au cadre, surtout quand ce cadre, c'est la nature. Souvent, au commencement ou à la fin d'un chapitre ou d'un épisode, il nous donne une petite image prise dans la nature : « octobre, mois doré, ranimait, sur les buttes de l'Ardésie, les palmes des genêts... » (76); « La grande brise de Picardie caressait les murs de l'étable » (77). Souvent, aussi, au milieu de l'action, de petites notations viennent nous rappeler que le cadre existe toujours. — pendant que Michel médite, « la lumière augmentait au-dessus de la forêt, et les franges flottantes de la brume devaient voir déjà le globe rouge de la lune entre les collines » (78). Autour de Jean et Odile, qui viennent de prendre une résolution grave, la vie continue toujours : « Une carriole roulait sur la route, non loin. Un homme fermait la porte charretière de la ferme de Bastian... » (79). De même, pendant que Davidée, tout en tricotant, a une conversation intime avec sa mère, — « une abeille, demi-soulevée de miel et de chèvrefeuille et serrant entre ses pattes une feuille morte, tomba sur la toile » (80).

**

Pour compléter notre étude, nous donnerons ici quelques impressions générales sur la structure des romans.

Les expositions sont en général artistement faites : les personnages sont situés dans le cadre, leurs traits principaux dessinés; nous apprenons les détails essentiels à l'intrigue ou bien à travers le dialogue, ou bien à travers les réflexions des caractères. Les détails secondaires sont renvoyés à un deuxième chapitre, qui est quelquefois d'une longueur excessive (81).

(75) *Magnificat*, p. 233.

(76) *Davidée Birot*, p. 338.

(77) *Le Blé qui lève*, p. 257.

(78) *Ibid.*, p. 34.

(79) *Les Oberlé*, p. 136.

(80) *Davidée Birot*, p. 300.

(81) Voir par exemple *Le Blé qui lève* et *L'Isolée*.

Mais les romans de Bazin manquent parfois d'équilibre. Ceci est vrai surtout des premiers. *Les Noëlet* et *La Terre qui meurt* donnent un peu l'impression d'être des séries de tableaux; dans *Le Blé qui lève* et dans *La Barrière* il y a deux histoires qui se poursuivent séparément; et nous avons déjà touché à la structure toute particulière de *L'Isolée*. Le désir de prouver une thèse explique peut-être aussi certaines longueurs des « romans de l'Alsace-Lorraine » : l'exposition des *Oberlé* a trop d'explication historique; l'on sent aussi, dans l'épisode du dîner de l'état-major allemand (82), dans le chapitre intitulé : « Les statues des rois » (83), et dans le deuxième chapitre de *Baltus le Lorrain* (84), plutôt le désir de peindre les bassesses des Allemands que de faire avancer l'action.

Bazin adopte aussi, de temps en temps, de petites manigances pour faire progresser l'intrigue; par exemple, il fait mourir, à l'endroit opportun, les personnages dont la mort hâtera le dénouement. Il faut que Mathurin meure, pour que Lumineau consente à prendre chez lui Jean Nesmy (85); Marie-au-Pain, dont la pensée seule empêche Jacques Baltus d'entreprendre la défense de la Lorraine, meurt aussi (86); enfin Corentin Maguern, ayant décidé Anna à agir selon sa conscience, meurt brusquement (87).

D'autre part, Bazin emploi des coups de théâtre souvent violents, mais pour le moins efficaces. L'incendie qui éclate à l'usine de Lemarié, et la mort de celui-ci, plongent dans la misère un grand nombre d'ouvriers, et rendent encore plus évident à Henriette le chemin qu'elle doit suivre (88); l'accident qui arrive à Jean Louarn finit par chasser la femme qu'il avait prise à la place de Donatienne, et rend ainsi possible le retour de celle-ci à son mari (89); et le brusque retour de Sul-

(82) *Les Nouveaux Oberlé*, p. 396 s.

(83) *Ibid.*, p. 429 s.

(84) P. 18 s.

(85) *La Terre qui meurt*, p. 255.

(86) *Baltus le Lorrain*, p. 304.

(87) *Magnificat*, p. 167.

(88) *De toute son âme*, pp. 121, 125.

(89) *Donatienne*, p. 185.

lian, qu'on croyait mort en mer, est un hasard très heureux : le bonheur dont rayonne Marie-Anne est l'un des facteurs les plus puissants dans la « conversion » de Corentine (90).

Mais, malgré les défauts d'une composition souvent lâche, René Bazin a l'art de nous intéresser au récit, au point de nous y absorber, et de nous faire sentir comme les caractères eux-mêmes. Citons à ce propos le chapitre : « Le retour de Driot » (91), où, d'une matière subtile mais sûre, par la joie qui chante dans chaque petit détail, par la conversation vive et enjouée, Bazin nous pénètre de la même émotion qu'éprouvent les personnages. D'ailleurs, par la façon dont il nous rappelle le cadre, et par la façon aussi dont il nous laisse, à la fin des chapitres, sur une note de suggestion, Bazin réussit à rendre moins évidentes les petites inégalités de structure, et à créer une impression de beauté et d'harmonie (92).



Aux romans nous pouvons rattacher les contes et nouvelles, car dans les deux cas les procédés sont assez semblables. Le conteur n'a ni l'envergure, ni les ambitions du romancier; le regard sympathique qu'il a promené sur les êtres et sur les choses lui a fourni des sujets innombrables, dont sa fantaisie poétique a créé des contes jolis, pas sérieux (93), où il aime

(90) *Madame Corentine*, p. 115.

(91) *La Terre qui meurt*, p. 103 s.

(92) Il ne sera pas sans intérêt d'examiner le choix de noms dans l'œuvre de René Bazin. Quelques-uns ont une légère teinte de sentimentalité, d'où la cacophonie n'est pas absente, — *Davidée Birot*, *Henriette Madiot*. Il y a une certaine naïveté aussi, nous semble-t-il, à donner au héros de *La Barrière* le beau nom de *Reginald Breynolds*, à l'héroïne des *Nouveaux Oberlé* celui de *Marie de Clairépée*. Un bon prêtre s'appelle l'abbé *Courtois* (*Ma Tante Giron*), un prêtre concordataire l'abbé *Suet* (*L'Isolée*); enfin, il est lamentable que Bazin n'ait pu penser à d'autres noms que *Nicolas Fruytier* pour un fermier (*Il était quatre petits enfants*) et *Jérôme Berceau* pour un futur prêtre (*Magnificat*).

(93) Il nous dit, dans *Croquis de France*, qu'il avait eu l'intention d'écrire sur les ardoisières une étude documentée, mais : « Il a suffi, pour faire changer ma volonté, d'une plate-bande de digitales au ras d'une eau dormante. » (13^e édition, 1921, gr. in-18, p. 143). La même fantaisie aimable caractérise la plupart de ses contes.

glisser pourtant une petite leçon morale, ou indiquer rapidement des problèmes graves.

Il accepta avec joie de traiter, dans le *Journal des Débats*, la « vie en province » (94); cette idée, nous dit-il, le séduisait par son imprécision, « parce qu'elle constituait un cadre indéfini... où tout pouvait tenir : les souvenirs et l'observation présente, la fantaisie et la réalité, les portraits, les voyages, l'histoire, les villes et les campagnes » (95). Il résume là les recueils : *En Province*, *Croquis de France et d'Orient*, *Récits de la plaine et de la montagne*.

Le premier recueil nous offre, à côté d'études assez détaillées sur la vie et les occupations bretonnes, des études psychologiques, des portraits de femmes, des évocations de la campagne, des histoires un peu sentimentales comme *La Demoiselle* (96), et d'autres plus émouvantes telles que *Le Cygne* (97) et *La Cinquantaine*, description d'un accident de chemin de fer (98).

Dans *Croquis de France* se trouvent des contes romantiques, un peu sentimentaux encore une fois, où Bazin s'attendrit volontiers (99). — des rêveries, des souvenirs, des récits un peu fantaisistes (100), où le style prend souvent une allure lyrique; d'autres sont souvent des histoires racontées à René Bazin, qu'il reproduit dans un style plus direct et sobre (101). Dans presque tous ces cas, les sujets sont pris à la campagne.

C'est à la campagne aussi que nous ramènent *Récits de la plaine et de la montagne*, — Bazin y raconte l'histoire de l'automne des arbres (102), le charmant conte du *Soir dans la montagne* (103), l'histoire dramatique du *Baptême* (104), qui

(94) Voir p. 20.

(95) *En Province*, p. vii.

(96) *Ibid.*, p. 305 s.

(97) *Ibid.*, p. 369 s.

(98) *Ibid.*, p. 354 s.

(99) Voir *Croquis de France*, pp. 16 s., 303 s.

(100) *Ibid.*, pp. 150 s., 211 s.

(101) *Ibid.*, p. 274 s.

(102) *Récits de la plaine*, 26^e édition, 1920, gr. in-18, p. 115 s.

(103) *Ibid.*, p. 195 s.

(104) *Ibid.*, p. 264 s.

se déroule dans les neiges des Vosges; la joie de la chasse dans la Hollande et dans le Bugey; et la cueillette des framboises (105), encadrée dans de jolies descriptions de la Savoie.

Pour la structure, quelques-uns des contes n'en ont guère (106); d'autres sont des histoires émouvantes qui se passent dans un joli décor (107); dans d'autres encore, l'intérêt consiste dans les descriptions naturelles, où l'action et l'intrigue ont peu de place (108). Dans les récits d'aventures, l'action avance d'un pas égal; les différentes parties de l'intrigue sont bien disposées, et ces contes sont souvent des œuvres achevées (109). Mais, quelle que soit la façon dont il dispose son sujet, Bazin aime toujours clore sur quelque phrase arrondie, qui forme une conclusion harmonieuse (110).

Dans ces trois recueils, un petit nombre de récits peuvent s'appeler des contes sociologiques, contes où Bazin parle des changements de vie et de coutumes qui choquent son traditionalisme. Il regrette par exemple la disparition, de plus en plus répandue, de la vieille maison patrimoniale (111); il encadre dans un récit artistement construit un incident qui montre la « terre qui meurt » (112); il écrit un petit conte à morale sur l'ouvrier rendu mécontent par les idées socialistes, et sur sa fille chrétienne, qui voit la vraie solution (113).

Nous pouvons qualifier de « souvenirs » deux recueils : *Contes de Bonne Perrette et Souvenirs d'enfant*, des histoires que lui avait racontées sa vieille bonne, et dont il a fait des contes jolis, légers, mais d'une douceur et d'une sentimentalité monotones, — et *Paysages et pays d'Anjou*, écrits vers la fin de sa vie. Bazin y décrit, dans un style lyrique et harmonieux, la région de la Loire; il raconte aussi quelques histoires, qui

(105) *Récits de la plaine*, p. 212 s.

(106) Voir *Croquis de France*, p. 242 s.

(107) *Ibid.*, p. 116 s.

(108) Voir *Récits de la plaine*, p. 195 s. — *En Province*, p. 263.

(109) Voir *Le Cygne* (*En Province*) et *L'Avant-dernière lionne* (*Croquis de France*).

(110) Voir *Croquis de France*, p. 132.

(111) *En Province*, p. 122 s.

(112) *Récits de la plaine*, p. 105 s.

(113) *Ibid.*, p. 161 s.

ont peut-être un fond de vérité, mais qui sont plutôt de petites fantaisies.

Le titre : *Histoires de pauvres gens*, convient à plusieurs recueils, et d'abord à celui qui s'appelle *Le Guide de l'Empereur* (114). La première histoire, qui donne son nom au livre, est assez longue. L'action se déroule à Toul, dans la plaine de la Moselle. Un vieux capitaine et sa fille adoptent un enfant allemand, abandonné, qui, plus tard, est appelé par son vrai père en Allemagne, où il meurt au service de l'empereur. L'action est serrée, l'histoire bien construite; l'intérêt se porte entièrement sur l'intrigue, qui est tragique, mais jolie (115). *Humble amour* est un recueil de jolis contes, dont le plus caractéristique est peut-être *Aux petites Sœurs*, petit roman moins les paysages, plein de sympathie pour les pauvres gens. Les *Mémoires d'une vieille fille* racontent les actes charitables d'une femme, actes tirés, si l'on en croyait la préface, de papiers que cette vieille fille aurait légués à René Bazin. Enfin, *Le Mariage de Mademoiselle Gimel* est une histoire d'amour, légère, mince, sentimentale, joyeusement invraisemblable (116).

La guerre a fourni à René Bazin de nombreux contes (117) : dans *Récits du temps de la guerre*, Bazin étudie la psychologie des poilus (118), rapporte des incidents amusants (119), des traits héroïques (120); il raconte des histoires où l'on voit les gens de la campagne s'entr'aider pour faire vivre la terre (121).

(114) L'édition de 1901, chez Mame, a pour titre : *Histoires de pauvres gens. Le Guide de l'Empereur*.

(115) Les autres histoires du recueil ressemblent à celles des livres précédents; mentionnons seulement *Miss Ellen*, étude psychologique d'une femme déclassée par sa profession de préceptrice; et *Les Yeux tristes*, récit dramatique d'une trahison de paysan.

(116) *Le Testament du vieux Chogne*, aussi bien construit, aussi dramatique que *Les Yeux Tristes*, est peut-être un des meilleurs contes de ce recueil.

(117) Voir chapitre I, p. 16.

(118) *Récits du temps de la guerre*, 28^e édition, 1926, gr. in-18, p. 14 s.

(119) *Ibid.*, p. 252 s.

(120) *Ibid.*, p. 51 s.

(121) *Ibid.*, pp. 68 s.; 179 s.

Il ne peint pas des « scènes de guerre » ; il ne s'attache pas aux histoires pleines de sang, de membres disloqués, de tout l'affreux chaos de la bataille; les récits saisissants sont assez rares dans ce livre (122). Si tous ces volumes de contes ont des caractéristiques communes, ce sont la grâce et la fantaisie poétique, et, surtout, la sensibilité; ce qui fait leur unité, c'est la sympathie, mot auquel il faut toujours revenir lorsqu'il s'agit de René Bazin.

D) L'ART, LE STYLE ET LA LANGUE.

L'art de René Bazin se caractérise, d'une part, par son réalisme, de l'autre, par son idéalisme; il y a dans Bazin à la fois un observateur désireux de faire vrai, et un poète épris de beauté et d'harmonie. Or, Bazin ne parle pas toujours de la nature comme il parle des hommes et des choses; il convient donc de faire une deuxième distinction : la nature, la vie et l'activité humaine.

*
**

Devant la nature, Bazin savait observer. La description de la neige, dans *Les Noëlets* (1), peut nous servir d'exemple. Des notations rapides mais justes, — la neige qui « s'arrondit en dôme », les arbres qui « s'enlèvent en coups de crayon » sur le ciel, les oiseaux sur les branches, formant un « éparpillement de points noirs », — nous font voir les détails de la scène, et les phrases plus courtes, plus plates, à la fin du passage, donnent l'impression de silence que Bazin a voulu suggérer. Ailleurs, il sait nous faire *sentir* le passage des oiseaux : « ...un frémissement d'ailes agita l'air, grandit, dépassa la haie du pré, et tout de suite disparut » (2).

(122) Voir *ibid.*, pp. 81 s.; 240 s., pour deux exemples.

Nous pouvons en dire de même du *Conte du Triolet*, qui, sauf pour la première histoire, d'où le livre prend son titre est un recueil d'histoires de guerre pas très sérieuses.

(1) P. 61.

(2) *Magnificat*, p. 160.

Mais le réaliste trouve mieux son compte dans la description des activités humaines. Il se plaît à décrire des costumes de paysans (3); d'une façon sobre et juste il décrit une scène d'intérieur où chaque détail se détache sur la lueur du foyer (4); et le « premier labour de septembre » (5) constitue un tableau très caractéristique de son art. Une série de petites images rapides nous montrent les bœufs se mettant en mouvement, — « les quatre bœufs baissèrent les cornes, et tendirent les jarrets », — le soc s'enfonçant dans la terre, et les muscles se tendant sous la peau des bêtes, « plissée d'un mouvement régulier ». Une figure heureuse nous montre la terre « formant un haut remblai qui se brisait en montant et croulait sur lui-même, comme les eaux divisées par l'étrave d'un navire ». Toute la scène est très vivante.

Dans *Le Blé qui lève*, nous voyons Cloquet qui abat un arbre. La description est excellente (6). Chaque détail est judicieusement choisi pour faire ressortir la scène, — le pied « palmé » de l'arbre; le fer de la cognée « limé et mouillé de sève »; les vêtements du bûcheron qui, collés au corps par la sueur, « décalquaient le squelette de l'homme, les omoplates saillantes, les côtes, le bassin étroits, les longs fémurs à peine recouverts de muscles... »

Plus long, mais aussi admirable, est ce passage de *Gingolph l'abandonné* où Bazin décrit une expédition de contrebandiers (7). Le style est plein et vigoureux, et l'abondance de détails donne à l'ensemble un réalisme puissant et dramatique. Quelquefois le récit a plus de simplicité, comme par exemple ce chapitre où Bazin décrit l'avance des Allemands en Russie (8), ou ce passage qui raconte comment Corentin Maguern, mourant, se traîne au presbytère (9).

(3) Voir par exemple *La Terre qui meurt*, p. 120.

(4) *Les Noëlets*, p. 4. Bazin adopte volontiers ce procédé, qui lui permet de dessiner rapidement et artistement le cadre où il veut mettre ses personnages. Il le fait dans *Magnificat* (p. 5 s.).

(5) *La Terre qui meurt*, pp. 76-77.

(6) Pp. 7-8.

(7) P. 150 s. Voir aussi la pêche au hareng, p. 387 s.

(8) *Les Nouveaux Oberlé*, p. 375 s.

(9) *Magnificat*, pp. 161-162.

Bazin a très bien vu aussi les scènes du « front », et il les fait revivre dans des termes très justes. L'on distingue, sous la clarté de la lune, la tranchée allemande, « un bourrelet blanchâtre, irrégulier, nacré par endroits, à cause des reflets », et, derrière les lignes allemandes, la plaine, qui, avec ses entrelacements de tranchées et de boyaux, ressemble à un marais où luisent des « rides d'eau claire » (10). La description est faite de main d'artiste, de même que ce passage de *Baltus le Lorrain* (11) où Bazin décrit le pays des morts, stérile et désert : un superbe broquart, sentant l'horreur de ces terres, prend peur et s'enfuit (12).

Des exemples de précision, nous en avons déjà rencontrés ; il sera donc intéressant de développer ce point, et de montrer avec quel art Bazin sait employer les détails. Brunetière a eu raison de dire que chez Bazin les détails ont pour objet « de situer chaque chose à sa place, et de lui donner ainsi toute sa valeur d'art, de représentation et de vie » (13). Bazin aime saisir sur le vif des attitudes, des gestes, qui révèlent un personnage. C'est Michel de Meximieu, qui se penche en avant pour raconter une histoire, « faisant le geste de l'humanité conteuse, les coudes appuyés sur les genoux, les mains libres, la tête avançante » (14) ; c'est un valet qui rentre à la ferme sous la pluie, « enfilant, les bras levés, les manches de sa veste » (15) ; c'est Corentin Maguern, traduisant sa colère en enfonçant son bâton dans la terre (16).

Par le savant emploi de détails très simples, Bazin sait communiquer à son style une grande puissance d'émotion et

(10) *Champdolent*, p. 94.

(11) Pp. 100-102.

(12) Dans les récits de voyage, le style est parfois plus simple. (Voir la description du battage dans *A l'aventure*, p. 8, et celle du pèlerinage, dans *Sicile*, p. 163 s.) ; ou bien plus sec, plus sévère, moins imagé, — par exemple, le commencement de la description de Saint-Sébastien, et celle du couvent de Loyola et de la ville de Bilbao (*Terre d'Espagne*, pp. 9 ; 42 s. ; 54 s.).

(13) *Discours de réception*, pp. 101-102.

(14) *Le Blé qui lève*, p. 170.

(15) *Champdolent*, p. 79.

(16) *Magnificat*, p. 22.

d'évocation. Les porteurs du cercueil de Jacques, pour se reposer, ont déposé leur charge, — « et l'on entendait les cordes tendues crier sur le bois de frêne » (17). Cette simple petite phrase a la faculté de nous pénétrer de tout le tragique de la scène, et de nous faire sentir la présence réelle du cercueil. Marie-Anne attend avec angoisse des nouvelles de son mari : chaque détail rappelle la brutale réalité des choses. Elle se promène dans sa chambre, *dont le plancher criait* ; à dix heures, le réveil ne sonne pas : *Il ne sortit de la boîte de cuivre qu'un son bref de ressort détendu* ; et « Rien ne vint. Il n'y avait toujours que la mer démontée et les nuages courant sur la lune » (18).

Tout le roman *Donatienne* est remarquable par sa rigoureuse sobriété. Ainsi, il suffit d'un petit détail pour souligner toute la misère de Louarn, qui quitte sa closerie : « Par derrière, le manche d'une pelle dépassait le dossier de la voiture, et tressautait à tous les heurts du chemin » (19). Aussi sobre, aussi suggestive, est la dernière phrase du livre, qui peint la résignation de Donatienne : « Et ayant mis les sabots de l'autre, elle commença de travailler » (20). Avec la même discrétion, Bazin sait peindre une séparation définitive. Reginald, ayant quitté Marie, se retourne pour la revoir : « Il remua les lèvres. Mais les mots ne traversèrent plus la distance déjà trop grande » (21).

Par des détails habilement choisis, Bazin sait faire ressortir toute la valeur dramatique d'une scène. Voici comment il décrit un incendie : « La flamme saillit en éclairs, ici, là, partout » ; les volutes de fumée « dansaient, toutes roses, sur le fond des ténèbres... Et tout à coup, les toits s'effondrèrent. Un brasier tout en longueur apparut, d'où la flamme, la fumée, les débris se levèrent puis se couchèrent au vent » (22).

(17) *Les Noëlet*, p. 163.

(18) *Madame Corentine*, pp. 96-99.

(19) Pp. 67-68.

(20) *Ibid.*, p. 217.

(21) *La Barrière*, p. 318. Voir aussi la dernière phrase du chapitre XV de *Magnificat*, p. 223.

(22) *De toute son âme*, p. 115.

La rapidité du style est appropriée au sujet. *Les Oberlé* commencent dans un décor féerique, dont le charme est subitement rompu par le bruit d'une pierre, « roulant sur les pentes, accélérant sa vitesse, heurtant les obstacles et rebondissant » (23). Un cheval apparaît à travers les arbres : « Un souffle blanc, précipité, s'échappait des naseaux, et fumait dans la nuit » (24). A la fin du livre, lorsque Jean traverse la frontière, l'action est très rapide; les phrases sont extrêmement courtes : « Les feuilles s'agitèrent. Un appel de sifflet retentit. Jean précipita sa course. Il déboucha inopinément sur la route. Aussitôt, un second coup de carabine éclata. Jean roula au bord du taillis » (25).

La valeur dramatique d'un contraste, de deux actions différentes se poursuivant à la même heure, mais dans deux endroits différents, Bazin la comprend aussi. Ainsi, il oppose à la description d'André, qui part sur le bateau des émigrants, celle du vieux père travaillant tristement dans sa ferme (26); à celle de Donatienne fraîchement arrivée à Paris, celle de Jean Louarn, pour qui vont commencer la solitude et la misère (27).

Lorsqu'il veut mettre devant nos yeux, d'une façon très vivante, une scène donnée, il emploie volontiers le temps présent. Il décrit ainsi le moment tragique où s'embarquent les émigrants (28); le trouble de Donatienne lorsqu'elle reçoit une lettre de Noémi (29); les représailles allemandes sur les tranchées françaises : « La crête de la tranchée, à gauche, est arrachée par l'explosion d'un obus. Un autre obus éclate dans la tranchée même, en arrière. Deux hommes tombent. Ils se relèvent et rejoignent. On se presse dans l'abri... » (30). Ces passages, qui ressortent brusquement sur un fond plus calme, ont une grande force dramatique.

(23) *Les Oberlé*, p. 7.

(24) *Ibid.*, p. 8.

(25) *Ibid.*, pp. 315-316.

(26) *La Terre qui meurt*, pp. 244-245.

(27) *Donatienne*, pp. 26-27.

(28) *La Terre qui meurt*, pp. 241-242.

(29) *Donatienne*, p. 206.

(30) *Champdolent*, p. 172.



Bazin est donc un réaliste; mais, à force de regarder plus volontiers les beaux côtés de la vie, le réaliste devient un idéaliste. Et chez Bazin c'est l'idéaliste qui l'emporte.

Devant la nature, Bazin est poète : « J'écoute donc, et je regarde, avec cette joie inépuisée, et que je crois sans fin, de pénétrer plus avant dans la beauté des choses » (31). Il est particulièrement sensible aux lumières et aux couleurs : en artiste délicat, il saisit le jeu de la lumière sur les meubles, sur une chevelure de femme (32); il aime suivre « les changements prismatiques de la clarté » (33) : ainsi il peint la lumière fauve d'un ciel d'orage (34), et la clarté mystérieuse d'un paysage marin (35).

Surtout, il prend plaisir à décrire les levers et les couchers de soleil : le soleil qui perce le brouillard matinal, au-dessus de l'étang de Penmur (36); le soleil couchant qui colore le haut des voiles (37); le couchant qui jette à travers les branches de la forêt une « averse d'or rouge » (38); et la clarté égale de cinq heures, qui rase la terre et éclaire le dessous des feuilles (39).

(31) *Récits de la plaine et de la montagne*, p. 213.

(32) Voir plus haut, p. 114; *Les Nouveaux Oberlé*, p. 30; *La Barrière*, p. 11.

(33) Baumann, *Correspondant*, 10 septembre 1932, p. 646.

(34) *Davidée Birot*, p. 192.

(35) *Gingolph l'abandonné*, p. 386. — Dans ses récits de voyage aussi, Bazin se plaît à noter les couleurs et les effets de lumière, et quelques passages, qui unissent à une précision plus grande que celle des romans un choix d'images heureuses, sont admirables : voir par exemple la description du rocher et du port de Malte, « enfonçant ses bras bleus parmi les escarpements criblés de maisons jaunes » (*Sicile*, p. 25); la ville ancienne de Grenade, « hachée de menus traits d'ombre par les jardins plantés d'ifs »; et la plaine lointaine, « traversée de lueurs pâles qui sont des bras de fleuve ». (*Terre d'Espagne*, p. 229). Signalons aussi la description du sommet de l'Etna, et de la lave qui coule (*Sicile*, p. 227 s.; *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 309 s.).

(36) *Magnificat*, pp. 97-98.

(37) *De toute son âme*, p. 7.

(38) *Le Blé qui lève*, p. 12.

(39) *Les Nouveaux Oberlé*, p. 340.

Partout à travers ses livres, l'on surprend de petites aquarelles, des notations discrètes et poétiques; par exemple, la plaine du Marais, « inondée de lumière, où les roseaux séchés par l'automne mettaient un cercle d'or autour des prés » (40). Ailleurs, c'est un paysage nocturne, avec sa lumière blanche et grise, ou imprécise et argentée (41); ou encore, la description du dégel : « les fines lames de glace allongées sur les flaques d'eau, la mousse diamantée ourlant les crêtes des mottes et le bord des feuilles mortes, tout l'immense et pur travail des ténèbres fondait » (42).

À côté de ces petites images, se dressent des scènes, quelquefois plus grandioses, qui sont des visions poétiques. Lorsqu'il nous décrit la Loire qui inonde ses prairies (43), Bazin prend un style dramatique : la Loire est une personne, qui envahit l'herbe, l'écrase, lance des canaux où s'écroulent les falaises de foin. Le style nous fait sentir moins la tragédie de la scène, que la beauté de cette nappe d'eau miroitant au soleil. Dans le même langage majestueux, Bazin nous montre les nuages qui passent lentement, associés mystérieusement à la vie humaine, et emportant « le parfum et le tressaillement des végétations » (44).

Le lyrisme chante dans le passage où Bazin décrit l'herbe mûre, avant la moisson (45) : c'est un tableau riant, harmonieux, où tout est personnifié, les épis, les fleurs, le vent même. Bazin sait trouver assez souvent de ces images pittoresques, comme par exemple « le genêt qui risque sa voile d'or, les tulipes qui sonnent la cloche au-dessus de l'herbe » (46).

(40) *La Terre qui meurt*, p. 53.

(41) *De toute son âme*, p. 208; *Les Nouveaux Oberlé*, p. 40. Voir aussi la ravissante description d'une « nuit dans la mer ionienne » (*Sicile*, pp. 65-66), passage plein d'harmonie et de lyrisme contenu, où l'on voit peu, mais où l'on sent plutôt la douceur de cette nuit.

(42) *Magnificat*, p. 62.

(43) *De toute son âme*, pp. 81-82.

(44) *La Terre qui meurt*, pp. 31-32.

(45) *Le Blé qui lève*, pp. 188-189.

(46) *Baltus le Lorrain*, p. 157. — Voir aussi *Les Noëlet*, pp. 179-180; *Magnificat*, p. 268; etc.

Mais toutes ses qualités d'artiste semblent avoir atteint leur plus haut point dans ses paysages d'Alsace. Ce passage qui peint le pays, la nuit avant le départ de Jean (47), est admirable ; un lyrisme puissant, mais discret, vibre dans toutes ces phrases harmonieuses qui décrivent les parfums qui s'échappent de la montagne et de la terre d'Alsace. Enfin, la description de l'Alsace vue du Mont Sainte-Odile (48) est peut-être le plus bel exemple de la manière dont Bazin traite un cadre naturel. D'abord, dans un style aisé, il pose la scène, nous montre les détails essentiels : la crête qui se prolonge au-dessus de la forêt ; le soleil descendant derrière les Vosges, et coupant de ses rayons presque horizontaux le brouillard qui pèse sur la plaine. Une figure majestueuse nous montre les flocons de brume montant de la vallée, « comme si la lumière eût appelé leurs colonnes dans les hauteurs » (49). Puis vient l'éclaircie : on voit « la masse des brumes *galopant à l'assaut* du soleil ». Alors « des parties de forêt *glissèrent* dans les fentes du brouillard en mouvement... » ; la forêt « *avançait* dans la vallée plusieurs caps de verdure sombre, elle *recevait* entre eux la verdure pâle des premiers prés ». Bazin trouve souvent de ces traits poétiques, de ces images qui font voir subitement toute une scène. Il est très sensible aussi à la musique des mots, et assez souvent l'harmonie et la justesse se réunissent pour créer une expression heureuse. Ainsi il décrit les villages de la plaine, « dispersés dans le vert des moissons jeunes », et le fleuve qui met à l'horizon « sa barre d'argent bruni » (50). Le nuage monte de plus en plus, prend des couleurs rouges, puis violettes ; les premières étoiles pointent, et le tout finit sur un ton d'harmonie : « La paix monta enfin, avec le parfum des forêts endormies » (51).

*
**

(47) *Les Oberlé*, pp. 278-279.

(48) *Ibid.*, p. 151 s.

(49) *Ibid.*, p. 151.

(50) *Ibid.*, pp. 153-154.

(51) *Ibid.*, p. 159.

Nous avons déjà vu (52) que la part de sensibilité chez Bazin est considérable; il est donc tout naturel que la phrase prenne souvent une allure lyrique, qui trahit l'émotion de l'écrivain. Il n'est pas rare de le voir employer le temps présent; ce temps donne une sorte d'ampleur lyrique à la description du cortège funèbre (53), et une certaine qualité d'émotion à celle du retour de Marie à la ferme (54).

Dans ses portraits de femmes il y a moins d'exactitude rigoureuse que de lyrisme : il semble caresser avec délicatesse les traits de Marie-Rose (55), d'Odile (56), d'Anna Maguern (57), et il s'attarde, avec un plaisir évident, aux portraits des Sœurs dans *L'Isolée* (58).

C'est avec un lyrisme attendri aussi qu'il décrit une vieille fille charitable (59), ou une âme raffinée par le spectacle de la souffrance : « Oh! l'école de ces voisinages, et la pitié désirable qu'ils mettent pour toujours dans l'âme! La petite... comprenait à peine qu'elle avait déjà ce sourire attendri qui caresse à distance » (60).

(52) Voir p. 78 s.

(53) Dans *Le Blé qui lève*, pp. 316-320.

(54) Dans *Champdolent*, pp. 207-209.

Pourtant, Bazin semble user du présent un peu trop à sa guise. Le temps présent, employé pour décrire la quête de Gingolph (p. 15 s.), a peu de raison d'être; la description de la grève (*Davidée Birot*, pp. 229-243) est trop longue. Souvent aussi, Bazin glisse au passé composé, lorsque par exemple il décrit son héros Reginald (*La Barrière*, p. 6), ou lorsqu'il représente Gingolph et Zabelle ensemble (p. 205). L'effet n'est pas très heureux. Voir aussi *Champdolent*, p. 29.

(55) *La Terre qui meurt*, p. 13.

(56) *Les Oberlé*, p. 94.

(57) *Magnificat*, p. 6.

(58) P. 3 s. Dans ses portraits d'hommes il y a plus d'exactitude. Voir par exemple les portraits de Lumineau (*La Terre qui meurt*, p. 8); de Michel de Meximieu (*Le Blé qui lève*, p. 4); et de Pierre Quéverne (*Champdolent*, pp. 36-37).

(59) *Magnificat*, p. 126.

(60) *De toute son âme*, p. 126. Voir aussi cette description d'une Petite Sœur dans *Le Roi des Archers* (p. 137), et de la mort de Marie-au-Pain, dans *Baltus le Lorrain* (p. 304). Mentionnons enfin quelques passages qui sont vraiment des morceaux lyriques, au sens propre du terme, c'est-à-dire faits pour être chantés avec l'accompagnement de la lyre : cette jolie chanson des oiseaux dans *Le Blé qui lève* (p. 14), et ces passages harmonieux qui décrivent le départ d'Etienne (*De toute son âme*, p. 306) et la mort de la vigne (*La Terre qui meurt*, p. 154).



Bazin emploie volontiers certaines images, qui ajoutent de la force ou de la grâce à son style.

La façon dont il personnifie la nature (61) donne souvent l'impression de tout un monde vivant et respirant autour des personnages ; de même, il emploie volontiers la personnification pour donner de la rapidité à la phrase ou pour éviter des tournures trop plates : « Le reflet [d'une allumette]... tire hors de la nuit pluvieuse une figure qui paraît un instant... » (62) ; ou bien : « le bourg... descendait la pente stérile, et plongeait ses derniers toits dans les vignes et les vergers de la vallée » (63). Et il y a une certaine ampleur dans cette phrase : « La joie mâle ouvrait les lèvres, le défi plissait les sourcils, la grande fierté d'être la troupe d'élite... tendait au vent les poitrines... » (64).

L'on surprend chez Bazin des métaphores poétiques. Ainsi il appelle le blé une « belle espérance à perte de vue » (65), et il parle de la nuit qui « roula sur le village et sur les champs sa marée silencieuse de ténèbres et de vent » (66). Il trouve aussi des comparaisons jolies : « les rayons du jour frissonnèrent sur ses cheveux, comme sur les avoines qui plient » (67), ou saisissantes : « les cimes se tordent, et roulent comme des chevelures d'algues dans les eaux de la mer » (68). Une jolie métonymie, aussi, n'est pas pour déplaire : deux amoureux se promènent « dans une de ces lentes promenades que font les bonheurs nouveaux parmi les choses anciennes » (69).

En dernier lieu, nous pouvons signaler un emploi assez

(61) Voir plus haut, p. 97 s.

(62) *Donatienne*, p. 110.

(63) *Les Nouveaux Oberlé*, p. 131. Voir aussi le château « qui tord ses murailles autour de toutes les pointes de roche, qui dresse la silhouette » de ses tours (*Terre d'Espagne*, p. 209).

(64) *Ibid.*, p. 71.

(65) *Baltus le Lorrain*, p. 284.

(66) *Davidée Birot*, p. 322.

(67) *Le Blé qui lève*, p. 127.

(68) *Les Oberlé*, p. 317.

(69) *Les Noellet*, p. 268.

modeste d'inversions, d'allitérations, et d'assonances. L'inversion suivante, la dernière phrase d'un chapitre, donne une impression d'achevé : « les deux rayons rouges des lanternes... dans la brume et dans la nuit s'effacèrent » (70). L'ironie transparaît dans l'expression : « pleureuse parfumée », qui désigne une femme du monde (71); et le « cabriolant Rabigo », pour décrire un chien (72), est assez pittoresque.

**

Mais Bazin a les défauts de ses qualités. Il y a chez lui une coquetterie de la plume, un amour du figolé, et tout un idéalisme artificiel et douceâtre, qui sont bien méprisables.

Quelques-uns de ses passages descriptifs pèchent par un excès de détails : l'on voudrait moins de détails dans la description d'une vie de ferme en Picardie (73), et, derrière la description de la contrebande et de la pêche au hareng (74), l'on sent, légèrement il est vrai, la documentation que Bazin avait faite avant d'écrire le livre. Il nous semble prendre un plaisir excessif à décrire des toilettes et des costumes de femmes (75), et plusieurs de ses portraits sentent un peu trop la recherche. Cette accumulation de détails alourdit quelquefois la phrase, lui donne un rythme lent et un peu traînant, et nuit à l'action : « *Deux jours plus tard, comme il revenait de faire le battage chez un fermier de Crux-en-Ville, au soir tombant, dans le sentier sous bois qui traverse le Vorroux et tourne vers Fonteneilles, il aperçut Michel de Meximieu* » (76).

(70) *Les Noëlets*, p. 99.

(71) *Le Blé qui lève*, p. 153.

(72) *Magnificat*, p. 36 s.

(73) *Le Blé qui lève*, p. 246 s.

(74) *Gingolph l'abandonné*, pp. 150 s.; 387 s.

(75) Voir *De toute son âme*, p. 226; et les coiffes bretonnes dans *Magnificat* (p. 7).

(76) *Le Blé qui lève*, p. 237. — Voir aussi la fin de la première page de *Champdolent*. Les exemples sont très nombreux. Il faut ajouter pourtant, afin d'être juste, que souvent la phrase reste assez souple pour garder de l'équilibre et une certaine harmonie; ainsi il y a chez Bazin des phrases très longues (voir *Baltus le Lorrain*, p. 12, et *Magnificat*, p. 279), qui réussissent à ne pas être trop lourdes. Les longues périodes harmonieuses du passage qui décrit la marisma du Guadalquivir (*Terre d'Espagne*, p. 328), en sont un bel exemple.

Lorsqu'il peint l'amour, et les jeunes filles, Bazin penche vers la sentimentalité. Il s'attendrit un peu fadement sur l'amour : « Je suis la beauté, la joie, le repos, je suis les larmes séchées » (77); sur la jolie Henriette : « Les lilas sont en fleur, ô bien-aimée! Sentez-vous?... Bien-aimée, vos cheveux embaument comme un champ de marguerites!... Un parfum s'élève de vous... » (78). De même, il s'apitoie sur un « fils nouveau de l'Eglise », et se plaît à rappeler le temps où Rome a dû voir, « à côté d'une vierge depuis l'enfance instruite des choses divines, marchant près d'elle, un jeune patricien, qui portait sur le visage toute la gloire heureuse des âmes renouvelées » (79). Les phrases sont trop belles; il y a là trop de plaisir à décrire des choses douces et agréables.

La fadeur, la monotonie, la banalité, il y en a aussi une bonne part dans Bazin. Il personnifie trop souvent les parties du corps (80); il parle trop souvent d'âmes : « son âme de quinze ans parlante » (81); « l'âme accourut toute à l'appel » (82). Des expressions telles que : « L'universelle pitié habitait en elle » (83); « il y avait longtemps qu'il logeait le chagrin » (84); « le malheur qui était venu frapper là » (85); reviennent trop fréquemment sous sa plume. Ajoutons à cela des fadeurs telles que : « pas une étoile qui puisse tirer à soi l'abandonnée » (86); et les étoiles qui « disaient bonjour » à Gilbert (87).

Quoi de plus banal aussi que quelques-unes de ses métaphores, — le « crépuscule de la jeunesse » (88); une « âme en

(77) *De toute son âme*, p. 93.

(78) *Ibid.*, pp. 150-151.

(79) *La Barrière*, pp. 279-280.

(80) *De toute son âme*, p. 195; *Le Blé qui lève*, p. 8; etc.

(81) *Madame Corentine*, p. 5.

(82) *Magnificat*, p. 265; voir aussi *Le Blé qui lève*, p. 236; *Baltus le Lorrain*, p. 214.

(83) *L'Isolée*, p. 8.

(84) *Donatienne*, p. 176.

(85) *De toute son âme*, pp. 30-31.

(86) *Madame Corentine*, p. 37.

(87) *Le Blé qui lève*, p. 301.

(88) *Ibid.*, p. 146.

friche » (89); le « nid tiède », pour désigner le foyer (90), et un « baiser », pour désigner le vent du soir (91)? Et les comparaisons : ayant une fois décrit un match de tennis (92), Bazin compare son héros, à plusieurs reprises, à un joueur qui attend la balle; et dans ses romans champêtres ses paysans ressemblent trop souvent à des arbres fort et noueux (93).

Certaines phrases imprécises sont trop fréquentes aussi : « une moiteur les pénétra » (94); « un contentement passait » (95), « une douceur flottait dans le soir tombant » (96). Enfin, Bazin fait un emploi excessif d'adjectifs « lyriques » : « Le jeune, l'enthousiaste, l'élégant Jean Oberlé » (97); « la très pure, la désintéressée, la chargée, la pâle Rosalie Lobez » (98). L'effet est quelquefois bizarre.

Il y a pis. Notre auteur a bien trop souvent l'air de vouloir briller. Des expressions comme : « les vingt-cinq ans du grand Etienne entrèrent en souriant » (99); « le réveille-matin battait la charge des secondes, qui se précipitèrent, vides, dans l'éternité » (100), sont recherchées. Elles font sourire, mais elles peuvent encore passer. Ce n'est pas le cas pour d'autres. Lorsque Bazin appelle un futur prêtre un « candidat sauveteur de navires inconnus » (101); lorsqu'il parle du corps qui n'est que « l'enveloppe de l'adoration et l'abat-jour d'une lampe allumée » (102), et d'une jeune fille qui « pleurait abondamment, toutes les vannes ouvertes » (103), il commet des fautes de goût lamentables. Quelquefois aussi, il

(89) *Le Blé qui lève*, p. 217.

(90) *Les Noellet*, p. 64.

(91) *Le Blé qui lève*, p. 15.

(92) *La Barrière*, p. 1 s.

(93) *Le Blé qui lève*, p. 171. — *Magnificat*, p. 274.

(94) *De toute son âme*, p. 244.

(95) *La Terre qui meurt*, p. 32.

(96) *Le Blé qui lève*, p. 239.

(97) *Les Oberlé*, p. 54.

(98) *Gingolph l'abandonné*, p. 366.

(99) *De toute son âme*, p. 73.

(100) *L'Isolée*, p. 191.

(101) *Magnificat*, p. 238.

(102) *Davidée Birot*, p. 217.

(103) *Gingolph l'abandonné*, p. 330.

tombe dans une préciosité qui est impardonnable. Il parle des gens pauvres, dont « les poitrines lasses ouvraient leurs cavernes à la marée délicieuse de la tiédeur hivernale » (104); enfin, dans *La Barrière*, nous avons le plaisir d'assister à un dialogue entre Marie et les raisons qui ont déterminé sa conduite : « il y avait un dialogue entre ce cœur douloureux et les puissances directrices de l'esprit, combattantes aux yeux clairvoyants, dispensatrices de la paix difficile » (105). Des exemples semblables foisonnent, et l'on aurait fort à faire pour relever toutes les fautes de goût, tout le fatras, toute la fade sentimentalité, qui gâtent le style de René Bazin (106).

*
**

Pour clore cette étude sur une impression agréable, nous rappellerons la remarque de Henri de Régner : la poésie est « une des forces secrètes et un des charmes » de l'œuvre de Bazin (107). Il s'approche parfois, inconsciemment peut-être, de la forme traditionnelle de la poésie française. Même il y atteint. Voici une phrase de *Donatienne*, où les deux premières propositions ont un rythme défini, et où la troisième est un alexandrin parfait : « Les baisers d'autrefois saignent comme des blessures, la peur du lendemain descend avec les ténèbres, la force du pardon s'épuise avec le jour » (108). La phrase a l'air de monter vers ce point culminant. Ailleurs, nous notons un joli vers : les plages « découpant en festons les falaises crayeuses » (109); et un alexandrin grandiose : « Le silence reprit sa majesté première » (110).

Le style de René Bazin est donc remarquable plutôt par sa poésie et par sa finesse nuancée que par sa vigueur. « Mon-

(104) *De toute son âme*, p. 253.

(105) *La Barrière*, p. 272.

(106) Voir aussi *Madame Corentine*, p. 67. — *Davidée Birot*, p. 226. — *Les Nouveaux Oberlé*, p. 26. — *Baltus le Lorrain*, p. 7; etc.

(107) *Figaro*, 27 janvier 1931.

(108) P. 84.

(109) *La Barrière*, p. 38.

(110) *Les Nouveaux Oberlé*, p. 246.

sieur Bazin n'est pas homme à peindre des fresques vigoureuses : il n'a pas la fermeté de la main, la fougue du pinceau, la mâle accentuation des lignes » (111). Son art est délicat, joli, et reflète la douceur et la distinction de l'homme. Le poète l'emporte aussi sur l'observateur, et son art a une sorte de « lyrisme contenu », une « harmonie d'ensemble, à la fois flottante et sûre, qui semble donner aux paysages et aux êtres une âme » (112).

(111) FR. CAREZ : *Etudes et portraits littéraires*. Paris, 1905, in-8, p. 190.

(112) D. MORNET : *Histoire de la Littérature*. Paris, 1927, in-8, p. 130.

Sur le style des contes et nouvelles, nous nous contenterons de dire, pour compléter ce que nous avons indiqué plus haut, qu'il a les mêmes qualités de poésie et d'harmonie que celui des romans : la description est tantôt simple et directe (voir la visite pastorale, dans *Croquis de France*, p. 106 s.), tantôt un peu touffue, par exemple, les savantes études bretonnes dans *En Province* (p. 16 s.). Bazin aime toujours décrire une scène d'intérieur, ou des costumes de femmes (*Récits de la montagne*, pp. 207, 235), tracer dans un style caressant un paysage lunaire (*Croquis de France*, pp. 190-192), ou une soirée automnale (*Récits de la montagne*, p. 196). Le style est quelquefois direct, puissant, et dramatique par sa simplicité (voir *En Province*, pp. 363 s., 369 s.); Bazin trouve aussi, parfois, des images frappantes (voir *Récits de la montagne*, p. 205).

CHAPITRE IV

LES PROBLÈMES DU TEMPS

Position de Bazin. — Le socialisme. Idées politiques. Problèmes. — Question agraire; famille et femme. — Natalité. — Question ouvrière. — Enseignement. Politique extérieure. — Les Anglais; Madagascar; Afrique du Nord; Orient; Saint-Siège. Alsace-Lorraine. — Résistance; germanisation. — Politique de la France. — La France et la Lorraine après la guerre. Conception de la guerre. Conclusion.

Déjà nous avons surpris, derrière le romancier, un homme soucieux des problèmes de son temps; il importe maintenant de préciser son attitude vis-à-vis de ces problèmes. Dans quelle sphère d'idées politiques et économiques allons-nous placer René Bazin?

D'après lui, l'inégalité est une loi de nature, dont l'explication se trouve dans le christianisme, « qui fait que l'on comprend, d'une part la nécessité de la hiérarchie et de la variété, et que, d'autre part, les plus puissants et les plus grands sont inclinés à respecter et à servir les plus faibles » (1). Le socialisme est par conséquent « l'erreur finale et totale » (2), parce qu'il veut établir une égalité matérielle, qui est purement fictive. Le socialisme ne cherche à donner aux hommes que des biens matériels, mais, s'écrie Bazin, ce n'est pas le manque de ces biens qui a rendu le monde malheureux : la vraie raison

(1) *La Croix*, 12 décembre 1917.

(2) *Questions littéraires*, p. 202.

de son désordre et de sa misère, c'est d'avoir perdu Dieu (3). La solution de toutes les misères est donc dans un retour à Dieu. La préface à *Considérations sur la France* avait développé les conséquences de cette idée : la reconstruction de la France se trouve dans le rétablissement de la société chrétienne, dans le « triomphe éclatant de l'Eglise », dans la victoire du catholicisme sur la démocratie (4). De cette reconstruction, Bazin avait cru apercevoir le commencement dans la France de 1880 (5); en 1905, en pleine persécution religieuse, il exprimait le même optimisme (6), dû sans doute à la formation de nombreuses œuvres et associations coopératives ouvrières, — autant de résultats de l'Encyclique de 1891, — et au commencement du mouvement des « Semaines sociales ». Son optimisme n'a pas duré, car, à la veille de la guerre, il parle avec découragement de la démoralisation de la France entre 1870 et 1914 (7).

Bazin a donc des affinités avec les catholiques sociaux. Le *Programme des Publicistes chrétiens* (8) est « l'essai d'un programme général de revendications et d'actions des catholiques français, approuvé par le Souverain Pontife » (9). Or, le catholicisme social n'est pas à proprement parler un système politique; il accepte l'état existant des choses, mais, dans cet état, il veut réformer les abus, par un retour aux préceptes de l'Evangile. Les encycliques offrent une solution d'un ordre moral; elles ne formulent que des principes (10).

Dans le même esprit, Bazin approuve les principes qui ont servi de base à la législation sociale de la fin du dix-neuvième et du commencement du vingtième siècles; il dit avec justesse

(3) *Questions littéraires*, p. 335; p. 205.

(4) Préface à Joseph de MAISTRE : *Considérations sur la France*. Paris, 1880, 1^{re} édition, in-8, p. 11.

(5) *Ibid.*, p. 14.

(6) *Questions littéraires*, p. 337.

(7) *Récits du temps de la guerre*, pp. 46-47.

(8) Nous aurons maintes occasions d'y revenir.

(9) Cité par J. VIC : *La Littérature de la guerre*. Paris, 1923, t. V, in-16, p. 1026.

(10) Voir LÉON XIII : *Lettres apostoliques*. Paris, 1893-1904, t. VI, in-16, p. 185. — PIE X, *Actes*, etc. Paris, 1905-10, t. I, in-16, p. 110.

que les lois sur les conditions du travail et de la vie des ouvriers sont le programme du comte de Mun et de La Tour du Pin; mais, puisque ce sont des radicaux qui ont introduit ces lois, il dit qu'ils ont mal appliqué les principes : ils ont apporté la haine des classes; ils n'admettent pas la propriété collective ouvrière, et affirment que toute propriété est une concession de l'Etat, et non pas le droit imprescriptible de l'individu (11). Bazin ne parle ici que pour la propriété, mais en 1914 il prend une attitude semblable envers d'autres lois : il en condamne la plupart, « parce qu'elles mettent le devoir naturel de chacun à la charge de l'Etat », et qu'elles diminuent ainsi « la dignité de l'homme et la force de la famille ». Ainsi la loi sur l'assistance aux vieillards encourage les enfants à ne pas aider leurs parents, les vieillards à vendre leurs propriétés, à se déclarer pauvres, pour pouvoir toucher les secours de l'Etat. La loi des retraites pousse les hommes non plus à travailler pour acquérir un bien qui se transmettrait à la famille, mais à passer une existence agréable en attendant la petite pension viagère (12). C'est là un point de vue borné; il est bien injuste de condamner des lois, admirables dans leur principe, pour la seule raison qu'elles permettent des abus. Il n'y a pas de loi qui n'en fasse pas autant.

Ces remarques préliminaires nous permettent de mieux nous rendre compte de l'attitude que prend Bazin devant les questions de son temps. Il n'est jamais entré dans les conflits que se sont livrés les divers partis du catholicisme social; il se contente d'accepter les doctrines développées dans les écrits de Le Play, du comte de Mun, de La Tour du Pin, et appuyées par les encycliques. Nous pouvons distinguer chez Bazin une double tendance : d'une part, le conservatisme et le traditionalisme; de l'autre, le désir du progrès. Ces deux tendances ne sont pas chez lui contradictoires; elles sont unies par le catholicisme, qui les complète et les agrandit. Bazin veut collaborer au progrès, quand ce progrès est en accord avec ses principes chrétiens.

(11) *Questions littéraires*, pp. 291-293.

(12) *Le Moindre effort*. Paris, 1914, pp. 27-29.



Ce que nous avons dit éclaira les idées politiques de Bazin. Il est monarchiste. Suivant en cela l'exemple de Joseph de Maistre et de Burke, il condamne la Révolution, parce qu'elle avait détruit la monarchie, qui est d'origine divine, et y avait substitué le règne de l'anarchie, et il laisse entrevoir qu'à la restauration dans l'ordre religieux doit être liée, dans l'ordre politique, la restauration de la monarchie. Du moins, telles sont les conclusions qu'il nous semble pouvoir tirer de ses affirmations (13). Sous l'ancien régime chaque région avait eu une vie très particulariste; nous ne serons donc pas étonnés de voir que Bazin est en faveur de la décentralisation; il veut que la vie provinciale soit augmentée par la création d'assemblées provinciales où seraient représentés tous les métiers et toutes les professions. Il voit dans ce système le rétablissement de l'honneur professionnel (14).

Pourtant, en bon catholique, il accepte le gouvernement républicain; il indique seulement quelques réformes. Il demande que le pouvoir de l'exécutif soit augmenté; que les ministères détiennent plus longtemps le pouvoir; qu'un corps politique inamovible soit établi pour sauvegarder les libertés françaises; que l'initiative des lois soit restreinte; que le scrutin d'arrondissement soit remplacé par quelque système plus équitable pour la représentation des minorités; que tous les hommes, et surtout les chefs de famille, contribuent à l'épuration de la politique et à la sauvegarde des intérêts nationaux (15). Ces réformes, sans avoir rien de fondamental, saisissent au moins les points faibles d'une constitution dont aucun texte ne formule les principes, et assureraient une meilleure représentation parlementaire, une garantie plus efficace des libertés individuelles françaises, et surtout une stabilité gouvernementale plus grande.

(13) Voir les préfaces de *Considérations sur la France*, et de Edmund BURKE : *Réflexions sur la Révolution française*.

(14) *Aujourd'hui et demain*, 19^e édition, 1916, in-16, p. 298.

(15) *Programme des Publicistes chrétiens*. Paris, Bulletin mensuel de la Corporation, novembre 1916, pp. 5-6.



Il est temps d'en venir aux grands problèmes sociologiques qui ont préoccupé Bazin. La question agraire, plus que toutes les autres, a attiré son attention. Depuis longtemps, la population agricole était en train de diminuer; cette diminution était due en partie à la baisse générale de la natalité en France, mais surtout à l'exode rural. D'après Bazin, c'est de 1789 que date cet abandon des campagnes : la Révolution avait quasi dispersé la bourgeoisie rurale, cette classe de petits propriétaires venue depuis une ou deux générations à la fortune (16). Bazin parle ainsi des familles de bourgeoisie rurale : « Les traditions de foi étaient vivantes chez elles, l'hospitalité généreuse, l'autorité paternelle respectée » (17). Cette classe disparue, la propagande antireligieuse n'avait eu que plus de prise (18).

La situation agricole, devenue plus grave par suite des crises de 1882 à 1892, a contribué à inspirer à Bazin les sujets des deux romans : *La Terre qui meurt* et *Le Blé qui lève*, où l'état des choses, les causes, les remèdes, sont indiqués plutôt qu'approfondis; l'impression que nous en retirons est un peu vague. Mais survient la guerre; la gravité du problème s'accroît; et Bazin commence à écrire sur la question des articles où il entre, assez souvent, plus de précision que dans ses romans.

Examinons d'abord les faits. La dépopulation dont parle si souvent notre écrivain, a-t-elle existé en effet ? Des chiffres rapportés par Levasseur, pour l'immigration et l'émigration par département pour la population urbaine et rurale, de 1872 à 1886, nous permettent de conclure que la moyenne de l'émigration, pour quatre-vingt-sept départements, était alors de deux par 1.000 habitants (19). *La Statistique agricole de la France* a des chiffres significatifs (20) :

(16) *Questions littéraires*, p. 120 s.

(17) *Ma Tante Giron*, p. 15.

(18) *Pages religieuses*, p. 12.

(19) *La Population française*. Paris, 1889-1892, 3 vol. in-8, t. II, pp. 314-315.

(20) *Statistique agricole de la France* (1882). Nancy, 1887, gr. in-8, p. 366.

ANNÉES	POPULATION			RAPPORTS au total de la population	
	rurale (communes de 2.000 et moins	urbaine (au-dessus de 2.000)	Totale	rurale, p. cent	urbaine, p. cent
1846	26.753.743	8.646.743	35.400.486	75.58	25.42
1851	26.647.711	9.135.459	35.783.170	74.47	25.53
1856	26.191.536	9.844.828	36.039.364	73.20	26.80
1861	26.596.547	10.789.766	37.386.313	71.14	28.86
1866	26.471.716	11.595.348	38.067.064	69.54	30.46
(Perte de l'Alsace-Lorraine)					
1872	24.888.904	11.214.017	36.102.921	68.88	31.12
1876	24.934.334	11.971.454	36.905.788	67.56	32.44
1881	24.575.506	13.096.542	37.672.048	65.24	34.76

Il résulte de là que la population rurale, de 1846 à 1881, tendait nettement à diminuer; que la population urbaine allait en augmentant (sauf naturellement entre 1866 et 1872); et que, indépendamment des différences de nombre d'année en année, le pourcentage de la population rurale, par rapport à la population totale, diminuait constamment, tandis que celui de la population urbaine augmentait avec la même régularité. L'enquête de 1892, quoique basée sur un système de recensement différent, montre les mêmes tendances (21). Il faut faire remarquer pourtant que le même phénomène peut s'observer dans les autres pays de l'Europe, pendant la même époque (22).

Les chiffres cités ci-dessus englobent tous les travailleurs agricoles, de n'importe quelle catégorie; or, il importe de se demander dans quelle catégorie la diminution a été la plus accentuée. *Les Statistiques agricoles* de 1882 (23) et de 1892 (24) nous montrent que pendant la période de 1862 à 1892 le nombre des chefs d'exploitation a augmenté, mais que le nombre des auxiliaires et des salariés a diminué dans une

(21) *Statistique agricole de la France* (1892). Paris, 1897, gr. in-8, p. 388.

(22) LEVASSEUR, *op. cit.*, t. II, pp. 338-339.

(23) P. 369.

(24) P. 391.

proportion beaucoup plus grande, de sorte que la population rurale a subi une perte d'environ 250.000 personnes. Cette diminution dans le nombre des employés s'expliquerait par le fait que quelques-uns d'entre eux étaient devenus des petits propriétaires, et que les autres étaient partis vers la ville. Le mal semblait particulièrement grave parmi les journaliers et les domestiques de ferme.

Après les chiffres généraux, il reste à relever les témoignages locaux. Pour ceci nous avons trouvé l'excellent livre de M. Souchon (25) d'une valeur inestimable. Pour la Flandre, il cite M. Blanchard : la Flandre intérieure « se vide peu à peu » ; certaines communes rurales ont perdu jusqu'à quarante pour cent de leur population ; « le domestique flamand est devenu un rouage introuvable », et « toute la campagne se parsème de maisonnettes en ruines désertées pour les corons de Lens et les courrées de Roubaix et de Lille » (26). Dans la Picardie, « le village... ne garde que ses vieux. Des hameaux disparaissent, dont on trouve aux champs les murs écroulés. D'autres vont être abandonnés qui ne contiennent que de vieilles gens. Le départ des jeunes détruit tout espoir de peuplement » (27). Le mal est encore plus terrible dans la Basse-Bretagne, qui « laisse échapper son sang par trois blessures, ayant à la fois une forte mortalité, une faible natalité, et l'émigration qui lui enlève, au moment où ils pourraient fonder une famille, ses jeunes filles et ses jeunes gens » (28). Pour la Bretagne, Souchon note que les colonies urbaines d'émigrants bretons se font de plus en plus importantes, et que « le contingent d'ouvriers agricoles qu'envoie traditionnellement la Bretagne à nos départements plus riches et moins peuplés devient de plus en plus difficile à réunir » (29). Il apporte d'autres témoignages pour le Midi, où la crise du phylloxéra a été particulièrement grave ; pour la Côte-d'Or, où les campagnes dans les arrondis-

(25) *La Crise de la main-d'œuvre agricole en France*. Paris, 1914, in-8.

(26) *Ibid.*, pp. 24-25.

(27) Cité par SOUCHON, p. 27.

(28) SOUCHON, *op. cit.*, p. 29.

(29) *Ibid.*, p. 30.

sements de Dijon, de Beaune et de Semur ont perdu, de 1851 à 1906, plus de 66.000 habitants (30) ; et il conclut ainsi : « ...dans la monotonie des plaintes et des alarmes, que pourtant nous n'avons pas toutes redites, on cherche en vain une grande région échappant au mal qui menace si gravement notre avenir » (31).

Nous avons choisi des chiffres et des témoignages qui embrassent une cinquantaine d'années; ils ne sont sûrement pas à l'abri de toute critique; il y aurait des réserves à faire; mais au moins ils indiquent, dans leur ensemble, la gravité du problème.

Quelles en sont les causes? D'après Bazin, la première cause de l'exode rural est l'affaiblissement de la foi religieuse; de cet affaiblissement est né le mécontentement, et une soif de distractions que la vie à la campagne ne saurait contenter (32). Ensuite, l'enseignement primaire ne fait pas suffisamment voir aux enfants que le travail de la terre est plus noble que celui de la ville, et réclame des qualités supérieures : les enfants apprennent à comparer les gages certains de l'ouvrier au paiement incertain du paysan, plutôt qu'à considérer le métier agricole « comme un emploi magnifique de la vie », et leur père « comme un roi », maître dans sa ferme (33). A ces causes, Bazin ajoute l'application de la loi successorale (34), les impôts lourds (35), le mauvais état des logements ruraux, et enfin le service militaire, qui crée chez le paysan des habitudes qui le dégoûtent de la vie paisible des campagnes (36).

Il importe de signaler deux choses : Bazin souligne l'aspect moral de la question; et puis, il voit l'exode rural comme un désastre complet. Ce n'est pas là toute la vérité. En 1882 la *Statistique agricole*, tout en reconnaissant la diminution considérable de la population campagnarde, soulignait que cette

(30) SOUCHON, *op. cit.*, p. 36.

(31) *Ibid.*, p. 37.

(32) *Echo de Paris*, 17 janvier 1925.

(33) *Pages religieuses*, p. 298.

(34) *Ibid.*, p. 301.

(35) *Ibid.*, p. 296.

(36) Voir note 32.

diminution obligeait l'agriculteur à travailler d'une façon plus économe, et assurait au laboureur des salaires plus élevés et l'augmentation de son bien-être (37). A l'époque où Bazin écrivait ses romans et ses articles, la dépopulation des campagnes était devenue plus grave, mais il ne faut pas oublier l'autre côté de la question : l'augmentation de la population industrielle constitue pour l'agriculture un encouragement, parce qu'elle lui ouvre un débouché (38).

Le problème n'en était pas moins grave; Souchon attribue aussi une place considérable à la cause morale (39); mais il donne plus de poids que Bazin aux causes d'un ordre plus matériel. D'abord, le travail est dur (fait étonnant, que Bazin semble n'avoir jamais aperçu); puis, les instituteurs n'ont pas été *préparés* à donner un enseignement agricole; souvent ils se sont libérés eux-mêmes du travail de la terre, et ils n'ont aucune raison de prêcher l'amour d'une vie dont ils n'ont pas voulu (40). Souchon compare les salaires agricoles et industriels, et nous montre qu'en général les salaires agricoles les plus élevés restent en-dessous de la moyenne des salaires urbains (41); et il étudie longuement les mauvaises conditions des logements ruraux (42). Bazin mentionne ces choses-là, mais il ne leur donne pas beaucoup d'importance.

Les conséquences de l'exode rural sont pour nous moins importantes, car Bazin n'en parle guère. Il a conseillé de favoriser l'immigration des Polonais, pour suppléer au manque de main-d'œuvre (43), mais il semble n'avoir pas vu que ces étrangers tendent souvent à former des colonies isolées, et peut-être dangereuses. Il tient compte de la substitution du pâturage au labourage (44), et le développement du petit commerce dans les villes est indiqué dans *La Terre qui meurt* :

(37) *Statistique agricole* (1882), p. 374.

(38) Voir SOUCHON, *op. cit.*, pp. 120-121.

(39) *Op. cit.*, p. 127.

(40) *Ibid.*, p. 127 s.

(41) *Ibid.*, p. 373.

(42) *Ibid.*, p. 399 s.

(43) *La Campagne française et la guerre*, p. 45.

(44) *Le Blé qui lève*, p. 81.

Eléonore s'en va tenir un café à La Roche-sur-Yon. Mais il est une conséquence au moins que Bazin n'a pas vue : la dépopulation de la campagne tend à arrêter l'extrême morcellement de la propriété, parce que ce sont surtout les paysans n'ayant pas d'indépendance économique, ou les très petits propriétaires (45), qui s'en vont.

Quels sont les remèdes que Bazin propose au problème? Ses romans exaltent le retour à la tradition, sous une double forme : d'abord, le rétablissement de « l'ancienne manière », où le propriétaire était uni au paysan par le lien de la fraternité. S'il parle en termes lyriques, dans *Les Noëlets*, de la petite propriété indépendante, acquise par l'épargne des générations (46), c'est plutôt une forme idéale de métayage qu'il préconise (47). Notons d'ailleurs que ces deux formes de propriété ne s'excluent pas : le métayer peut être un propriétaire presque entièrement indépendant. Il faut, nous dit Bazin, une aristocratie rurale, « soucieuse du progrès de l'agriculture et du bien-être des paysans, vivant au milieu d'eux, persuadée d'abord qu'elle a une mission d'exemple et de fraternité. » (48). Et c'est bien dans ce sens d'union fraternelle qu'il faut prendre le mot de « féodalité », lorsque Michel de Meximieu s'écrie : « O l'admirable féodalité que le monde pourrait être!..., une âme seigneuriale, c'est-à-dire sainte..., pour défendre les timides! » (49).

Ensuite, le retour à la religion. Le socialisme a fait faillite parce qu'il n'a pas apporté cette fraternité (50); il a mis « les appétits à la place de la justice, la haine à la place de l'a-

(45) Voir plus haut, p. 135.

(46) Pp. 8-9.

(47) Voir *La Terre qui meurt*, p. 7. Il semble, d'ailleurs, que dans la région de l'Ouest le métayage ait très bien réussi : BAUDRILLART (*op. cit.*, II, p. 305), nous dit que les relations des propriétaires et des paysans y ont toujours été très amicales. C'est ce système que Bazin avait sous les yeux. Mais il le donne pour un système idéal, sans se demander s'il convient aussi bien à toute la France.

(48) Préface à José Maria de PEREDA : *Dans la montagne*, p. 3.

(49) *Le Blé qui lève*, p. 181.

(50) *Ibid.*, pp. 110-111.

mour » (51); et il faudra toujours revenir à « cette chose ancienne, et belle, et nécessaire : les mains de l'ouvrier mêlées à celles du prêtre » (52).

A l'idéalisme vague de ces affirmations Bazin apporte cependant quelques précisions. Il propose, dans *Lendemain de guerre* (53), qu'on dirige vers la terre les employés des industries du Nord, en attendant que ces industries soient remises en marche; il signale deux problèmes également importants : celui de la natalité, que nous étudierons en détail plus loin, et celui de l'enseignement agricole. Bazin a toujours pensé que la France était essentiellement un pays agricole; il propose donc d'étendre cet enseignement, de la manière suivante : laisser les Frères libres de rouvrir leurs établissements d'apprentissage agricole; développer les écoles supérieures d'agriculture, tant celles de l'Etat que celles des universités libres; créer des écoles d'apprentissage, appropriées aux cultures de la région, et où seraient enseignées les meilleures méthodes d'agriculture et d'horticulture; enfin, établir, dans les régions convenables, des écoles de culture maraîchère, et, dans toutes les régions, des Chambres d'agriculture (54). Voilà enfin quelque chose de pratique; le développement des écoles agricoles est à souhaiter (55).

La loi successorale, aussi, Bazin voudrait la transformer. Le chef de famille, nous dit-il, doit avoir le droit de transmettre son domaine à un de ses fils, sans que les autres puissent exiger leur part en nature ou la vente aux enchères (56). Bazin condamne ainsi le partage égal, qui a été en effet une cause sérieuse de l'exode rural. Les logements ruraux doivent être assainis et embellis (57); on pourrait enseigner aux jeunes gens faisant le service militaire les richesses et les vertus de

(51) *Le Blé qui lève*, p. 242.

(52) *Ibid.*, p. 338.

(53) *Pages religieuses*, p. 287 s.

(54) *Ibid.*, pp. 299-300.

(55) Voir D. ZOLLA : *Questions agricoles*. Paris, 1904, in-12.

(56) *Pages religieuses*, p. 301.

(57) *Echo de Paris*, 17 janvier 1925.

la campagne (58); enfin, Bazin voudrait associer l'industrie et l'agriculture (59).

Sans doute Bazin n'a pas vu toutes les possibilités, — par exemple, les mesures économiques suggérées par Méline : l'établissement de banques mutuelles agricoles prêtes à distribuer du capital-engrais ou du capital-bétail, et d'associations coopératives pour avancer aux agriculteurs les fonds nécessaires pour acheter une propriété; l'organisation d'assurances rurales, d'hospices cantonaux, de caisses de retraite (60). Sans doute il n'aurait pas voulu admettre, avec Souchon, l'utilité de développer des migrations temporaires d'ouvriers et d'employer certaines machines pour les travaux agricoles (61); mais au moins son programme contient quelques idées pratiques, qui contribueraient au relèvement de l'agriculture en France.

En conclusion, il ne sera pas sans intérêt de signaler que Souchon, à la fin de sa magistrale enquête, conclut, lui aussi, à l'impuissance du socialisme et du collectivisme en face du problème ouvrier dans l'agriculture. Il dit que le paysan français, lorsqu'il reste à la campagne, aime surtout garder son petit lopin indépendant. Pour Souchon, la solution du problème est essentiellement entre les mains des propriétaires et fermiers, dont l'action bienfaisante et juste pourrait être assurée ou renforcée par des syndicats mixtes. Et, chose significative, il donne une importance égale aux conditions hygiéniques et confortables d'habitation (62).

*
**

(58) *Echo de Paris*, 17 janvier 1925.

(59) *Aujourd'hui et demain*, p. 299. Il suit ici l'idée de Jules MÉLINE (*Le Retour à la terre et la surproduction industrielle*, Paris, 1905, in-8, p. 237), qui proposa de donner à l'ouvrier, à proximité de l'usine, un petit domaine rural, où, pendant les chômages, il pourrait faire des travaux agricoles.

(60) *Le Retour à la terre*, p. 122 s.

(61) SOUCHON, *op. cit.*, p. 42 s.

(62) *Ibid.*, pp. 539-552.

Les idées de Bazin sur la famille et sur la femme se conforment étroitement aux principes énoncés dans les encycliques. Il considère la famille comme la base de la société; par conséquent, il déplore tout ce qui lui porte atteinte : le divorce, la loi du partage égal, l'organisation du travail, qui éloigne la femme de la maison, la propagande d'immoralité (63), et il demande que des mesures soient prises pour la sauvegarder. Aussi réclame-t-il des peines sévères contre la restriction de la natalité, et contre les avortements (64) ; il propose également que la loi de l'adoption soit modifiée, pour faciliter l'entrée d'un orphelin dans une famille (65).

La femme doit être la « compagne de la vie » ; elle doit assurer à l'homme la paix du foyer, élever chrétiennement ses enfants, soutenir la conscience de son mari. C'est la conception catholique par excellence (66). Cela explique son attitude envers le mouvement féministe (67). Il admet que les femmes isolées, pas mariées, soient sauvegardées par des lois, mais il repousse absolument la notion d'égalité entre homme et femme (68). Pour lui la femme a plutôt une tâche de dévouement et de résignation.

Lié au problème de la famille, se trouve celui de la natalité, que Bazin, écrivant en 1915, appelle un des plus graves de l'époque. Il ajoute que seule parmi les grandes nations, la France est en voie de décroissance (69). Nous allons laisser pour un moment René Bazin, pour examiner les faits.

(63) *Aujourd'hui et demain*, p. 295.

(64) *Programme des Publicistes chrétiens*, pp. 7-8.

(65) *Echo de Paris*, 16 mai 1915. Il est digne de remarque que la loi de 1923 a justement pour but de faciliter les adoptions, principalement dans l'intérêt des orphelins de la guerre.

(66) *Questions littéraires*, p. 221 s., et *Champdolent*, p. 46.

(67) Voir *A propos du féminisme*, dans la *Revue Mame*, 10 septembre 1899, pp. 788-790.

(68) Bazin a vu que le point de départ du féminisme est juste; ce mouvement, d'ailleurs, semble avoir accompli quelques œuvres louables (voir Jules Bois, *Figaro*, 9 novembre 1894); mais ce que Bazin condamne, c'est le féminisme exagéré qui a pu produire des brochures telles que celle de L. BRIDEL (*Questions féministes*, Genève, 1896, in-8), un amas de formules vagues, contradictoires et peu convaincantes, revendiquant des droits impossibles.

(69) *Aujourd'hui et demain*, pp. 297, 365.

L'Annuaire statistique de la France (70) nous montre, pour la période de 1801 à 1866, un accroissement régulier de la population, de 27.500.000 à 38.080.000 personnes, avec un décroissement régulier dans le nombre d'enfants nés vivants, pour 100 habitants, de 3.14 en 1806 à 2.64 en 1866. Voici les chiffres à partir de 1872 :

Années	Population résidente évaluée au milieu de chaque année par mille	Enfants nés vivants : naissances totales par mille	Proportion des enfants nés vivants pour 100 habitants
1872	36.140	966	2.67
1876	36.830	967	2.62
1881	37.590	937	2.49
1886	38.230	913	2.39
1891	38.350	866	2.26
1896	38.520	866	2.25
1901	38.980	858	2.20
1906	39.267	807	2.05
1907	39.269	773	1.97
1908	39.368	792	2.01
1909	39.430	770	1.95
1910	39.541	774	1.96
1911	39.623	743	1.86
1912	39.623	750	1.89
1913	39.674	746	1.88

Il y avait donc un décroissement très sérieux de la natalité française ; à ce décroissement correspondait une baisse de mortalité ; de plus en plus, les gens vivaient jusqu'à un âge avancé. Et Levasseur trouve que pour la mortalité la France était au-dessous de la moyenne de celle du reste de l'Europe (71). Ce qui était plus sérieux encore, c'était que la baisse de natalité semblait caractériser surtout les classes dirigeantes (72).

(70) Paris, 1913, in-4, pp. 10*, 11*.

(71) *Op. cit.*, t. II, p. 223.

(72) J. BERTILLON : *La Dépopulation de la France* (Paris, 1911, in-8, p. 138), cite le résultat d'une enquête, menée par l'*Intransigeant* en 1908, qui montre que, pour 445 personnes notables de Paris, on ne comptait que 575 enfants.

Des chiffres que nous avons pu relever pour d'autres pays européens montrent que le mal était particulièrement grave en France. Ainsi, pour la période de 1861 à 1880, Levasseur donne la statistique suivante (73) :

ÉTATS	Natalité par 1.000 habitants	Mortalité par 1.000 habitants	Excédent, ou taux d'accroissement moyen annuel par 1.000 habitants
1) Norvège	30.8	16.9	13.9
2) Angleterre	35.3	21.9	13.4
3) Empire allemand....	39.1	26.8	12.3
» »	»	»	»
» »	»	»	»
» »	»	»	»
14) France	25.9	23.6	2.3

L'excédent moyen pour toute l'Europe était de presque 8 par 1.000 habitants. Pour la période de 1891 à 1899, d'après Bertillon (74), la mortalité en France était de 21.6 par 1.000, la natalité de 22.2; l'excédent n'était que de 0.6. Or, pour d'autres pays dont la mortalité correspondait plus ou moins à celle de la France, nous avons les chiffres suivants :

PAYS	Natalité	Mortalité	Excédent moyen
Angleterre	30.1	18.2	11.9
Belgique	28.9	19.0	9.9
Prusse	37.0	21.9	15.1
Bade	33.1	22.0	11.1

Si nous ajoutons que, pour la période de 1901 à 1907, l'excédent moyen des naissances sur les décès, dans cinq des plus grands pays de l'Europe, était de 13 par 1.000 habitants,

(73) *Op. cit.*, t. III, p. 192. Nous ne citons que les trois premiers pays, pour montrer le contraste avec la France, quatorzième et dernier.

(74) *Op. cit.*, p. 68.

tandis que pour la France il n'était que de 1.24 (75), nous aurons une idée assez nette de la gravité du problème.

Bazin ne s'est donc pas trompé; reste à voir maintenant quelle est son attitude vis-à-vis du problème. Dans l'*Echo de Paris* du 9 juin 1916, il publia un article intitulé : *Des enfants!* (76) qui lui valut sans doute des lettres nombreuses; il groupa ces lettres dans ce qu'il appelait des « dossiers de la natalité », et en commença la publication dans l'*Echo de Paris*, le 5 juillet 1916. Dans ces « dossiers », — il y en a six (77), — se trouvent éparses les idées déjà exprimées dans *Des enfants*, que nous examinerons brièvement.

Bazin a toujours insisté sur l'aspect moral du problème. A propos des lettres qu'on lui avait adressées, il dit : « Tous ces Français ou Françaises reconnaissent, ouvertement ou implicitement, que la question de natalité est, d'abord, une question de moralité » (78). C'est donc la morale autorisant l'union libre, la limitation volontaire, l'avortement, qui est surtout responsable de la baisse de natalité. A cela Bazin ajoute le développement de la richesse et des jouissances matérielles (79).

Les conséquences ensuite : la famille est moins heureuse. Nous rappellerons ici que Bazin a souvent élevé la voix en faveur des familles nombreuses; il a d'ailleurs parfaitement raison de signaler le malheureux sort de l'enfant unique. Puis, la famille étant en réalité une petite communauté, une progéniture nombreuse est la meilleure garantie d'une retraite honorable pour la vieillesse (80). Enfin, nous dit Bazin, la faible natalité est la cause première de la guerre (81), parce que l'Allemagne n'aurait pas osé déclarer la guerre à une France bien peuplée. Cela nous paraît bien discutable.

(75) BERTILLON, *op. cit.*, p. 310.

(76) Voir *Aujourd'hui et demain*, pp. 365-377.

(77) Il faut faire remarquer que le dernier dossier, publié dans l'*Echo de Paris* du 25 mars 1917, est intitulé le septième. C'est une erreur, il n'y en a que six.

(78) *Echo de Paris*, 5 juillet 1916.

(79) Voir *Aujourd'hui et demain*, pages citées.

(80) *Ibid.*, pp. 368-370.

(81) *Ibid.*, p. 370.

Bazin n'a pas été insensible au côté matériel de la question. Ainsi, il approuve divers moyens politiques et économiques proposés pour augmenter l'autorité des pères de famille et pour leur venir en aide : donner au père de famille autant de voix qu'il a d'enfants; décharger tout père de quatre enfants du service militaire; élargir la liberté de tester; accorder des exemptions d'impôts, des subsides, ou des primes (82). Il propose aussi des maisons en banlieue, des colonies demi-rurales, pour répondre à la difficulté du logement (83). Mais il se contente d'énumérer ces projets, sans voir les difficultés d'application. Et il est certain que ces difficultés étaient considérables : en 1884, le ministre de l'Instruction publique offrit, aux pères de famille ayant sept enfants au moins, d'en faire élever un dans un établissement d'enseignement secondaire. Cette mesure se montra trop dispendieuse. En 1889, les parents ayant sept enfants vivants furent exemptés de la contribution mobilière, mais les impôts n'en pesèrent que plus lourd sur les autres contribuables; en même temps, les familles riches qui avaient de nombreux enfants se trouvèrent dégrevées d'impôts. Par conséquent, il fallait modifier la loi (84).

Non, Bazin expédie rapidement toutes ces mesures; le vrai remède, comme la vraie cause, est d'ordre moral : aider les familles, oui, mais surtout propager la loi morale (85). Revenir à la religion : remède universel pour Bazin. Sans doute, pour ce problème, le retour à la religion eût été efficace, mais il n'en est pas moins vrai que Bazin n'approfondit pas assez les aspects économiques de la question.

*
**

Dans *De toute son âme*, Bazin envisage pour la première fois le problème ouvrier. Mais nous avons vu que la condition

(82) *Aujourd'hui et demain*, pp. 372-374.

(83) *Echo de Paris*, 12 décembre 1916; cf. p. 140, note 59.

(84) Exemples cités par LEVASSEUR, t. III, p. 214.

(85) *Aujourd'hui et demain*, pp. 376-377.

matérielle des ouvriers y est indiquée à peine; dans *Le Blé qui lève*, s'il parle des conditions de vie des bûcherons, ce n'est pas pour y insister (86); et *Donatienne* n'indique que brièvement la vie des domestiques à Paris.

Or, la date de *De toute son âme* est 1897; celle de *Donatienne*, 1903. Pourtant, à cette époque, les femmes travaillaient encore dix heures par jour dans les ateliers, les mineurs dix heures et onze heures dans les usines; le repos hebdomadaire ne date que de 1906; il y avait bien eu, en 1902 et en 1904, des lois sur les habitations ouvrières, mais aucun contrôle n'assurait leur application.

Le problème semble donc plus grave que Bazin ne le laisse supposer. Levasseur nous donne plus de précisions : il trace un tableau saisissant (87) de la malpropreté des manufactures, de la fatigue que subissent les ouvriers, des ravages de la phtisie, des conditions affreuses des logements, de la honteuse insuffisance des salaires. Levasseur écrit en 1867, mais trente ans n'ont guère changé l'état des choses.

Le travail à domicile, aussi, Bazin le peint en des couleurs riantes (88). Lavisce cependant souligne l'état précaire des travailleurs à domicile, et nous dit que cette sorte de travail persiste surtout comme un moyen d'exploiter la main-d'œuvre à bas prix des femmes (89). Souchon ne nie pas que, à la campagne, le travail à domicile ne soit utile, en fournissant aux paysans des occupations d'hiver, mais il constate aussi que les travailleurs deviennent souvent, par suite des habitudes sédentaires ainsi acquises, impropres aux travaux des champs; souvent aussi, le travail à domicile livre une bataille perdue d'avance à l'industrialisation (90). Enfin, Cusenier (91) nous

(86) *Le Blé qui lève*, p. 67 s.

(87) *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France, de 1789 à 1872*. Paris, 1903-4, t. II, in-8, p. 434 s.

(88) Voir *L'Isolée*, pp. 100-101, et *Le Roi des Archers*. Pourtant, il n'était pas insensible aux misères possibles. Voir *Aujourd'hui et demain*, p. 325 s.

(89) *Histoire de la France contemporaine*. Paris, t. VIII, in-8, p. 460.

(90) *Op. cit.*, p. 394 s..

(91) *Les Domestiques en France*, p. 84 s.

fournit des détails d'un écoeurant réalisme sur la misérable existence des domestiques en France.

L'attitude de Bazin envers le problème ouvrier est essentiellement la même que son attitude envers le problème agraire. D'une part, pas de fraternité entre patrons et ouvriers : « L'absence d'amour, de fraternité... Presque tout le mal vient de là, et le reste serait vite résolu si l'on s'aimait...; où sont le lien, la fête commune, la marque journalière ou seulement fréquente de cordialité, de bon vouloir, capables de compenser la jalousie qui renaît sans cesse...? » (92). D'autre part, pas de vie intérieure chez l'ouvrier. Je ne le plains pas de la fatigue, nous dit Bazin, ni de l'usure qu'il a subie, — « Je le plains d'avoir été assujéti à la matière... sans qu'une image, un mot ait élevé cette âme d'homme au-dessus de la vie présente ». « Rien ni personne ne lui a montré le ciel » (93). Le remède est donc très simple : « Le remède aux maux de ce temps n'est pas à trouver. Il existe, et c'est le don de soi-même à ceux qui sont tombés si bas que l'espérance même leur manque » (94). Enfin, « L'Eglise catholique, *en mettant à la base de toutes les réformes la réforme morale des employés et des ouvriers*, est seule capable de sauvegarder la civilisation et de la parfaire » (95).

Tout cela est très bien, délicieusement simple, sereinement au-dessus des réalités brutales. Il n'est pas difficile de débiter de beaux sentiments moraux. Heureusement, Bazin n'en est pas resté là, et le *Programme des Publicistes chrétiens* (96) apporte quelques précisions très acceptables : le travail étant un acte humain, et non pas un simple objet de louage (97), il

(92) *De toute son âme*, pp. 16-17.

(93) *Pages religieuses*, pp. 166-167.

(94) *De toute son âme*, p. 309.

(95) Cité par Bazin, *Echo de Paris*, 16 septembre 1917; en italique dans le texte. Voir P. BUREAU : *La Crise morale des temps nouveaux* (Paris, 1907, in-16, pp. 247, 371), qui pose aussi la nécessité d'une réforme morale.

(96) Pp. 9-10.

(97) Les encycliques et les écrits des catholiques sociaux insistent sur ce point.

faut sauvegarder les intérêts matériels et moraux de l'ouvrier. Bazin cite comme « un type de contrat tout à fait remarquable » l'organisation d'une société catholique en Hollande, qui assure aux ouvriers une participation aux bénéfices, des primes pour le travail régulier, des vacances (98). Il favorise le développement des groupements et des syndicats professionnels, seuls capables de défendre tous les intérêts professionnels (99), et voudrait assister à la constitution d'une organisation générale ouvrière (100).

Bazin voudrait revoir aussi le système traditionnel de l'apprentissage, et la continuité professionnelle, et il favorise un retour au régime corporatif (101). Tout cela, c'est son conservatisme qui le lui dicte ; en pratique, les organisations corporatives de l'ancien régime se sont révélées trop rigides. Il indique d'autres mesures pour augmenter le bien-être de l'ouvrier, — accès à la propriété indépendante, à une petite maison agréable; dans les ateliers aussi, plus de propreté et d'hygiène (102); augmentation du salaire de l'homme, afin que la femme ne soit pas obligée de travailler dans les usines, mais qu'elle puisse au contraire prendre sa place dans la maison comme femme et mère (103). Enfin, Bazin propose l'acquisition d'actions par les ouvriers (104); c'est un bon principe, qui n'a jamais réussi, car les ouvriers sont plutôt méfiants, et surtout trop pauvres (105).

*
**

(98) *Echo de Paris*, 29 octobre 1916.

(99) *Aujourd'hui et demain*, p. 333.

(100) *Programme des Publicistes chrétiens*, p. 10.

(101) *Ibid.*

(102) *Questions littéraires*, pp. 209-213.

(103) *La Croix*, 16 février 1917.

(104) *Programme des Publicistes chrétiens*, p. 10.

(105) De rares articles dans *L'Echo de Paris* montrent que Bazin a aperçu les transformations apportées par la guerre au problème ouvrier; ainsi il proteste contre le développement de l'intervention gouvernementale, qui habitue la famille à dépendre trop des secours de l'Etat (*Echo de Paris*, 2 décembre 1915), et contre l'industrialisation de plus en plus poussée, qui est peu favorable aux travailleurs indépendants (*Echo de Paris*, 24 janvier et 28 avril 1915).

Quelles sont les idées de René Bazin sur l'enseignement? La phrase suivante nous en donne la clef : « Il faut, pour une grande France, des esprits clairs, patriotes, respectueux, hauts d'honneur, et pourvus des notions morales qui commandent une vie utile et noble » (106). L'enseignement est donc une mission; ceux qui le pratiquent doivent semer et maintenir la religion dans le cœur de leurs élèves (107). Cela explique ses fulminations contre les instituteurs publics, qui ont toujours eu en France, comme on le sait, des tendances socialistes : il les appelle un « corps d'armée de bolchévisants » (108). Il condamne également la morale enseignée dans les écoles laïques, — c'est la « négation de Dieu », c'est « l'instruction ravalée à l'utilité » (109); — et l'enseignement supérieur, — les principes socialistes et anarchistes qui l'animent sont responsables, nous dit-il, de la misère des esprits (110). C'est là le point de vue d'un catholique intransigeant; on pourrait prétendre que c'est justement l'enseignement « libre » qui a permis à l'individu le plein épanouissement de ses facultés.

Ces observations éclairent en quelque sorte les principes développés dans le *Programme* (111) : ce n'est pas à l'Etat qu'appartient en propre le droit d'enseigner; mais, puisqu'il n'y a pas assez d'écoles, c'est le devoir de l'Etat de suppléer au manque, et d'assurer aux élèves, dans les écoles qu'il établit, les notions élémentaires de la morale. Ensuite, les programmes doivent être « décentralisés », et rendus plus pratiques et professionnels; ceci peut s'accomplir en donnant une place plus large à l'histoire et à la géographie locales, et « à l'agriculture, à l'industrie, aux institutions économiques et sociales propres à chaque région » (112). Cette « localisation » du programme donnera aux enfants, nous dit Bazin, l'intelligence de leur province et le respect de leurs aïeux (113). Donc, réforme de

(106) *Programme des Publicistes chrétiens*, p. 8.

(107) *Pages religieuses*, p. 244.

(108) *Figaro*, 6 juillet 1929.

(109) *Echo de Paris*, 16 août 1925.

(110) *Pages religieuses*, p. 45.

(111) Pp. 8-9.

(112) *Programme des Publicistes chrétiens*, p. 9.

(113) *Pages religieuses*, p. 299.

l'enseignement primaire dans le sens du traditionalisme, réforme qui nous paraît dans son ensemble assez raisonnable.

Le *Programme* ajoute à cette réforme l'enseignement de l'histoire de France, qui donnera aux élèves des leçons de patriotisme; en particulier, il faut faire connaître les *souvenirs de la Grande Guerre*. C'est un conseil un peu surprenant dans la bouche de Bazin. Les éléments de la géographie mondiale seront aussi enseignés (114). Enfin, tout père de famille aura le droit de donner à ses enfants l'éducation qu'il estimera la meilleure; l'Etat doit l'aider à cette fin, et les lois prohibant aux congrégations religieuses le droit d'enseigner doivent être abrogées (115).

Ces réclamations n'ont rien de particulièrement injuste. Pourtant, le programme que Bazin propose pour une école libre, et qui réaliserait les « conditions d'une éducation idéale » (116), est singulièrement borné : l'étude du latin et du grec, et, parmi les classiques, non seulement celle des auteurs païens mais aussi celle des auteurs chrétiens; ensuite, l'étude des Ecritures, des apologistes grecs et latins, de l'histoire de l'Eglise. Et c'est tout! Si l'on ajoute à cela les autres conditions de formation, développées dans *Les Hommes de demain*, — le rôle chrétien de la mère et de la famille, les voyages, le mariage plutôt jeune, la pratique religieuse, — l'on aura tout ce qu'il faut pour faire un homme parfait : ce sera une formation chrétienne, et la plus propre à assurer le succès dans n'importe quelle carrière que le jeune homme puisse choisir. C'est très bien, pour qui veut être catholique, — et pour qui n'est pas des plus pauvres. Est-ce là la formation la plus accessible à tous ces humbles gens sur lesquels Bazin s'apitoie avec tant d'onction? En quoi répond-elle aux multiples besoins d'une civilisation compliquée? Bazin ne nous le dit pas (117).

(114) *Pages religieuses*, p. 299.

(115) Voir p. 149, note 112.

(116) *Les Hommes de demain*, p. 12 s.

(117) Nous avons eu d'abord l'intention de parler de Bazin et de la question religieuse aux environs de 1900. Mais puisque Bazin lui-même a une attitude purement négative, — il est affligé de la persécution religieuse, mais ne se lance pas dans la lutte, — nous croyons avoir le droit de ne pas discuter une question où nous risquerions de blesser trop de susceptibilités.



Nous pouvons en venir maintenant aux questions de politique extérieure, aux relations de la France avec d'autres pays.

De quel œil Bazin envisage-t-il la politique coloniale de la France ? D'abord, il nous semble qu'après 1871 la France, animée par sa crainte et par sa méfiance envers l'Allemagne, et aussi par le désir d'avoir sa part dans la ruée aux colonies qui a possédé la plupart des grandes nations européennes pendant les années antérieures à la Grande Guerre, n'a pas poursuivi une politique coloniale purement désintéressée. En bon catholique et patriote, Bazin donne trop souvent raison à son pays.

Sans doute, il n'a pas eu tort d'admirer la brave conduite de Ménélik II contre les Italiens, et l'opiniâtre défense des intérêts des Boërs maintenue par Krüger contre les ambitions anglaises (118); il a eu certainement raison de s'inquiéter du pouvoir que détenaient les Anglais en Egypte, et de conseiller à la France de ne pas leur permettre d'accaparer le canal de Suez (119). La politique coloniale de l'Angleterre n'a pas toujours été désintéressée.

Pourtant, Bazin approuve la conquête de Madagascar (120). Or, la volonté que la France a montrée pour prendre possession de cette île, de ressources assez médiocres, nous semble être un exemple de son désir d'avoir des colonies à tout prix (121).

De même, Bazin n'a jamais mis en doute la question de l'assimilation de l'Afrique du Nord. S'il condamne une politique brutale qui voudrait traiter les Arabes comme une race de barbares, il condamne également la politique inverse (122); s'il veut donner une juste place aux Arabes, aux coutumes et aux habitudes nationales arabes, il entend très nettement que

(118) *Figaro*, 21 février 1896.

(119) *Ibid.*, 21 janvier 1899.

(120) *Ibid.*, 20 juin 1896.

(121) Voir Lavissee, *op. cit.*, t. VIII, p. 382 s.

(122) *Figaro*, 1^{er} mai 1897.

l'Afrique du Nord soit tôt ou tard assimilée à la civilisation française, et il voit dans le catholicisme le meilleur moyen d'y parvenir. Il propose en somme une assimilation pacifique, et il prétend que la France a le devoir de la réaliser (123). Là nous ne sommes pas d'accord; Bazin n'a tenu compte ni du prix énorme que cette assimilation devait coûter à la France, ni du fait que son pays, en agissant comme il le faisait, n'était pas animé de la seule charité chrétienne.

Envers la politique allemande dans l'Empire ottoman, Bazin suit l'attitude traditionnelle, — et très légitime, — de la France. La France, puissance catholique, a toujours voulu défendre la cause chrétienne en Orient. Guillaume II était fort jaloux du pouvoir qu'y exerçait sa voisine; une partie de son programme était le *Drang nach Osten*. Cela explique la visite qu'il a rendue au Sultan Abdul-Hamid en 1898, et l'expression assez perfide de son amitié pour les Musulmans. Bazin, envoyé par *Figaro* faire un reportage sur cette visite, a recueilli ses impressions dans *Croquis de France et d'Orient*. Là, si on laisse de côté les passages littéraires et artistiques inspirés par la nouveauté du décor, on s'aperçoit que Bazin pose le problème avec beaucoup de justesse; il constate que l'Allemagne et la Russie s'insinuent de plus en plus en Orient, tandis que la France néglige de s'y affermir; et il exprime très franchement, mais sans exagérations, ses idées sur la politique et sur le caractère de Guillaume II. La conduite de l'Allemagne en Palestine dès le début de la guerre a été tout aussi condamnable, et Bazin rapporte des extraits d'un *Journal d'une Sœur française à Jérusalem* (124) qui en sont un témoignage saisissant.

Il nous reste à dire deux mots sur les relations du Saint-Siège et de la France pendant la guerre. Bazin n'en parle qu'une fois, à la suite d'une audience avec Benoît XV (125). Cette audience, dont il parle en termes très discrets, semble l'avoir persuadé que le Saint-Siège était du côté de la France.

(123) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1924, pp. 481-506.

(124) *Récits du temps de la guerre*, pp. 217-230.

(125) *Ibid.*, pp. 163-165.

Pourtant, pendant la guerre, Benoît XV a beaucoup hésité; il semble avoir été plutôt du côté des Empires centraux (126).

*
**

Le patriotisme de René Bazin, sa haine de l'Allemagne, son sentiment de l'humiliation infligée à la France par le traité de Francfort, tout cela explique l'intérêt qu'il a manifesté pour la question de l'Alsace-Lorraine. Il s'est beaucoup préoccupé des relations des « provinces perdues » avec l'Allemagne et la France; un trio de romans, des visites en Alsace (127), une conférence sur « l'âme alsacienne » (128), en font foi.

Dans *Les Oberlé*, Bazin expose la gravité de la question. L'Allemagne, c'est « la bête carnassière qui rôde, souple, agile, au sommet des Vosges » (129); la question de l'Alsace-Lorraine, c'est « la question maîtresse, irritante et fatale,... celle qui unit et qui divise, qui est au fond de toutes les relations sociales, des honneurs, des vexations comme des institutions, celle qui tient, depuis trente ans, l'Europe entière en armes » (130). A en croire A. Lichtenberger, Bazin n'a pas exagéré, car cette question a eu pour les Français et pour les Alsaciens de cette époque une valeur symbolique : il s'agissait de savoir « si, dans le monde moderne, ce serait l'antique religion de la force ou la religion moderne du droit des nations qui l'emporterait » (131).

Bazin, par la bouche de Jean Oberlé, condamne énergiquement la germanisation de l'Alsace (132); J. Isaac aussi, dans son *Histoire contemporaine*, nous dit combien cette germanisation a été intense : l'Allemagne a favorisé une importante im-

(126) Voir M. PERNOT : *Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la politique mondiale*. Paris, in-16, 1929, pp. 28-30.

(127) Voir *Journal des Débats*, 10 septembre 1899. — *Aujourd'hui et demain*, p. 148 s.

(128) *Questions littéraires*, pp. 166-190.

(129) P. 10.

(130) Pp. 15-16.

(131) A. LICHTENBERGER : *La Guerre européenne et la question d'Alsace-Lorraine*. Paris, 1915, in-16, p. 124.

(132) *Les Oberlé*, pp. 203-204.

migration d'Allemands en Alsace, elle a interdit l'usage du français, multiplié les écoles, fondé une université à Strasbourg pour propager l'esprit allemand, rendu obligatoire le service militaire, et fait de l'armée une école de germanisation (133). Et avec quelle indignation un Alsacien ne proteste-t-il pas contre « ...le travail minutieux et acharné auquel l'école allemande, l'armée et le fonctionnarisme allemands, se livraient pour pétrir l'intelligence et le caractère de leurs élèves...! » (134).

Partout dans le livre de Bazin, comme nous l'avons vu, perce la résistance alsacienne contre la domination allemande, résistance secrète ou ouverte, selon le cas. Dans sa conférence il nous dit la même chose. Et nous avons bien des témoignages pour justifier ses affirmations : Isaac nous dit qu'en 1881 le Stadthalter demanda aux Alsaciens de « reconnaître légalement et ouvertement l'union de l'Alsace-Lorraine avec l'Allemagne ». Les habitants répondirent en élisant des députés protestataires au Reichstag. La même chose se produisit en 1887 (135). En 1890, le Chancelier de Caprivi déclara dans le Reichstag que « l'esprit allemand n'a fait en Alsace aucun progrès » (136). Barrès nous dit comment les familles alsaciennes ont entretenu la connaissance du français, en l'enseignant, à la dérobée, à leurs enfants, et comment la première période de protestation s'est transformée en une résistance plus sourde mais aussi tenace (137). En même temps, le sentiment national alsacien s'affermissait, par la fondation, en 1898, du Théâtre Alsacien de Strasbourg, où ont été jouées plusieurs pièces en dialecte alsacien, et par la création de la *Revue Alsacienne* et du *Musée Alsacien* (138).

(133) *Histoire contemporaine depuis le milieu du dix-neuvième siècle*. Paris, 1929-30, in-8, p. 509.

(134) *L'Epreuve alsacienne*, par un Alsacien (série d'articles parus dans le *Journal de Genève* de septembre à octobre 1915). Lausanne, 1916, in-8, p. 9.

(135) *Op. cit.*, p. 510.

(136) R. REUSS : *La Question d'Alsace-Lorraine*. Paris, 1918, in-8, p. 23.

(137) M. BARRÈS : *L'Alsace-Lorraine*. Paris, 1906, in-12, p. 11 s.

(138) R. HENRY : *Témoignages pour les Alsaciens-Lorrains*. Paris, 1925, in-16, p. 84 s.

Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici quelques chiffres. BARRÈS

Dans *Les Nouveaux Oberlé* l'attention est concentrée plutôt sur la France. L'idée, dépouillée de sa forme poétique et exprimée dans un langage plus ordinaire, c'est le refroidissement des relations de la France et de l'Alsace à partir de 1870.

Bazin condamne la politique négligente dont la France a été coupable envers l'Alsace-Lorraine : Pierre Ehram reproche à la France d'avoir négligé ses amitiés hors frontières, et d'avoir accordé aux Alsaciens venus s'engager en France un accueil hésitant et soupçonneux (139); tout est mal ordonné; la confusion règne; les douaniers ne savent pas s'il faut les faire prisonniers ou non (140). Joseph Ehram exprime même la crainte que la liberté religieuse en Alsace ne soit menacée après la guerre (141).

Dans tout cela, la part de vérité est considérable. Avant la guerre, la situation européenne générale a trop inquiété la France pour qu'elle pût s'occuper de ses relations avec l'Alsace-Lorraine. Lorsque les Alsaciens en France allèrent aux bureaux de mobilisation, ils trouvèrent que rien n'avait été prévu pour eux. Le 5 août 1914 une loi modifia le règlement qui

(*op. cit.*, p. 24) nous dit que de 1871 à 1890, sur une population de 1.090.000 habitants, 300.000 ont émigré. Nous trouvons dans FLORENT-MATTER (*Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne*. Paris, 1918, in-8, p. 45), les détails suivants : en 1872, sur 33.475 jeunes gens inscrits sur les rôles par la conscription allemande, 7.454 se présentèrent. Donc, 26.000 réfractaires. En 1878 il manquait 9.850 conscrits sur 40.800; en 1879, 10.101 sur 40.850; depuis cette date, le nombre de « déserteurs » avait diminué, mais en 1889 les tribunaux allemands prononcèrent encore 2.889 condamnations. FLORENT-MATTER nous dit plus loin (p. 143) que, depuis le début de la guerre jusqu'à la fin de 1915, les Allemands évaluaient à plus de 30.000 le nombre des déserteurs alsaciens-lorrains. C'est un chiffre élevé, si l'on se rappelle que l'Allemagne, au début de la guerre, a évité de mettre le gros de l'armée alsacienne sur la frontière française. Enfin, pour montrer le degré de germanisation, nous pouvons rapporter les chiffres donnés par A. LICHTENBERGER (*op. cit.*, p. 85) : en 1910, pour l'Alsace, sur 1.500.000 indigènes, il y avait 300.000 Allemands, et 75.000 autres étrangers; à Strasbourg, il y avait 60.000 Allemands, soit 34 % de la population; à Metz, 36.000 Allemands sur 30.000 indigènes; dans l'arrondissement de Thionville, les Lorrains ne comptaient que 41 % de la population totale.

(139) *Les Nouveaux Oberlé*, pp. 160-166.

(140) *Ibid.*, p. 58 s.

(141) *Ibid.*, p. 509.

autorisait les Alsaciens-Lorrains à servir seulement dans la Légion Etrangère, mais bien des bureaux provinciaux restèrent mal renseignés (142). D'après le général Thévenet (143), l'état-major français n'a pas poursuivi de politique concertée en Alsace. Aussitôt la guerre déclarée, il a envoyé un corps d'armée prendre Mulhouse. La force, bien insuffisante, a dû se retirer. Alors, il a organisé une armée d'Alsace, qui est retournée prendre Mulhouse, mais qui a évacué la ville cinq jours plus tard, laissant le pays aux Allemands (144).

Accidentellement, *Les Nouveaux Oberlé* met aussi en lumière les cruautés allemandes, et les soupçons qu'ils ont eus à l'égard des soldats alsaciens. Et, ici encore, les témoignages ne manquent pas (145).

Le troisième roman, *Baltus le Lorrain*, dont l'histoire se passe en 1924, étudie la politique française d'après-guerre en Alsace-Lorraine. Là, l'Allemagne avait respecté le concordat; l'enseignement y avait une forte tendance religieuse (146); mais la France, même si, au lendemain de la guerre, elle semble avoir accepté l'état des choses existant, voulait accorder le gouvernement des provinces nouvellement reconquises à celui de la France. Le 16 novembre 1920, M. Herriot proposa « d'introduire en Alsace et en Lorraine l'ensemble de la législation républicaine » (147). Mais quarante-sept années d'administration allemande, qui n'avait pas été toute mauvaise, ne pouvaient être ainsi balayées d'un coup, et l'attitude du gouvernement français créa en Alsace-Lorraine un état d'inquiétude et de résistance qui dura jusqu'en 1925, date à laquelle le gouvernement reconnut à ces provinces le régime

(142) Voir FLORENT-MATTER, *op. cit.*, p. 41.

(143) *La Place de Belfort et la pénétration française dans le sud de l'Alsace en 1914*. Paris, 1919, in-16.

(144) *Ibid.*, p. 56 s.

(145) Voir plus haut, p. 77.

(146) A. LICHTENBERGER (*op. cit.*, p. 120) nous dit qu'en 1911 plus de la moitié des institutrices (2.092 contre 1.961) étaient des congréganistes, et qu'en Alsace, sur un total de 3.845 écoles, 3.345 avaient un caractère confessionnel.

(147) Voir PUGET : *Le Concordat en Alsace-Lorraine*, in-8, p. 1 (extrait de la *Revue politique et parlementaire*, 1925).

concordataire (148). Bazin n'exagère donc pas lorsqu'il nous représente un pays inquiet, prêt à la révolte contre un projet qui portait atteinte à ses libertés. Il est juste de dire aussi que les trois livres, par les indications qui s'y trouvent éparées, donnent un aperçu assez exact des problèmes de l'Alsace-Lorraine.

*
**

Il nous reste à parler des idées de René Bazin sur la guerre. Il a à l'égard de la guerre une attitude de croyant et d'optimiste; il en voit, non pas l'horreur, mais ce que nous pouvons appeler le côté spirituel. Il nous dit dans l'avertissement de *Pages religieuses* : « j'ai tâché du moins de soutenir les courages..., d'énumérer les raisons que nous avons d'espérer non seulement la victoire, mais la paix française » (149). D'après lui, la guerre met en face deux camps : d'un côté, le christianisme; de l'autre, le barbarisme. D'un côté, la civilisation chrétienne, la conscience; de l'autre, un « monstre d'orgueil et de dureté », une « brutalité sans entrave » (150). Bazin ne ménage pas ses mots. Et c'est la France, nous dit-il, qui, sortant d'une période de tourment moral, est réapparue « comme la représentante de la civilisation chrétienne menacée » (151).

La guerre donne à la France cette occasion de se retrouver : la guerre éveille de grandes qualités morales (152); elle est une source de pitié et de charité (153); en même temps elle est une occasion d'examen de conscience, car les hommes, mis subitement en face du danger et de la mort, sont amenés à réfléchir sur les graves problèmes de la vie (154). Donc, dans l'épreuve, la France découvre la « mesure de son âme », et son courage naturel, sa foi, qui risquaient de s'effondrer avant la guerre, sous les coups des doctrines du « droit au bonheur »

(148) PUGET, *op. cit.*, p. 3.

(149) P. 6.

(150) *Aujourd'hui et demain*, p. 17.

(151) *Ibid.*, p. 24.

(152) Voir *Récits du temps de la guerre*, p. 35.

(153) *Pages religieuses*, p. 258 s.

(154) *Ibid.*, p. 304.

et du « moindre effort », renaissent au jour (155). Telles sont les idées de Bazin.

Les lettres qu'il a reçues des combattants ont sans doute contribué à affermir en lui cette conception ; aussi a-t-il recueilli, comme nous l'avons vu (156), des anecdotes, des traits, des témoignages de toutes sortes, ayant une portée morale. Il nous dit, à propos des mots de soldats qu'il avait entendus ou qu'on lui avait rapportés, qu'ils lui semblaient être des « témoignages inconscients de ce que les historiens appelleront la vie nouvelle de la France, de ce qui a toujours été sa vie profonde, agrandie en ce moment et développée par l'épreuve », et que, par là, ils étaient dignes d'être lus et médités (157).

Il y a évidemment du vrai dans ce que dit Bazin sur la guerre ; seulement, nous ne lui savons pas gré d'avoir répété à satiété, et d'avoir continué de s'étonner d'un fait assez bien connu, et même un peu banal, à savoir que l'épreuve trempe les âmes. Et la période d'après-guerre n'a pas correspondu à l'attitude optimiste de Bazin (158). La guerre « a pu être la source de quelques belles vocations individuelles, religieuses ou artistiques, on ne voit pas un mouvement général de spiritualité qu'elle aurait créé ou provoqué... » (159). Il y a eu après la guerre, bien entendu, une reprise de l'activité catholique (160), mais dans la littérature, au moins, on ne voit que désarroi et déséquilibre moral (161).

Après ce que nous avons dit plus haut, nous n'avons pas besoin d'insister sur l'attitude de Bazin envers l'Allemagne ; qu'il suffise de dire qu'il n'a jamais manqué l'occasion de lui marquer une haine acharnée ; il a signalé aussi tout ce qui

(155) *Aujourd'hui et demain*, pp. 125, 310-312.

(156) Voir pp. 16, 112-113.

(157) *Récits du temps de la guerre*, p. 130.

(158) Voir *La France catholique à Rome*, conférence faite à Rome, 1915.

(159) J. CALVET : *Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine*, p. 24.

(160) Voir *La Renaissance religieuse*, Paris, 1928, in-8, p. 9 s.

(161) Voir J. EHRHARD : *Le Roman français depuis Marcel Proust*. Paris, 1932, in-12.

avait trait à la barbarie allemande, — des récits d'un ami belge; des documents et des souvenirs publiés par des témoins; des lettres révélant la condition des prisonniers en Allemagne (162).

*
**

Nous avons examiné les idées de Bazin sur les problèmes de son temps; nous avons essayé de déterminer la justesse de ses vues, et l'unité de principes qu'elles recèlent. Nous dirons pour conclure que Bazin, tout en apercevant la gravité des problèmes qu'il a envisagés, est trop porté à voir des causes d'ordre moral, à suggérer des remèdes d'ordre moral. Ainsi, il pèche par un idéalisme un peu trop vague. Mais nous rappellerons que Bazin n'a jamais voulu « faire de la sociologie »; il a voulu plutôt « servir » la cause catholique (163).

(162) Voir *Echo de Paris*, 18 février, 29 août et 23 octobre 1915.

(163) *Aujourd'hui et demain*, p. 300.

CHAPITRE V

CONCLUSION : VALEUR ET IMPORTANCE DE L'ŒUVRE

Etat de la littérature française vers la fin du dix-neuvième siècle. —

Deux courants; place de Bazin dans le mouvement traditionaliste et social. Autres écrivains sociaux.

Régionalisme littéraire. — Définition; idées de Bazin; éléments régionalistes chez lui; place de Bazin.

Bazin et le roman psychologique.

Influence. Conclusion.

Ayant fait un examen approfondi de l'œuvre de notre auteur, il importe de nous demander quelle place il occupe dans la littérature française, et comment nous devons le situer par rapport aux autres écrivains de son temps.

Bazin a commencé à écrire ses romans vers la fin du dix-neuvième siècle; quel était alors l'état de la littérature française? Ce serait dépasser le cadre de notre travail, que d'entreprendre une étude embrassant toutes les branches de la littérature; puisque notre écrivain est un romancier, nous nous bornerons principalement au roman, qui, d'ailleurs, reflète les tendances essentielles de l'époque.

Ce qui caractérise la France des environs de 1870, c'est la foi dans la toute-puissance de la science, c'est l'esprit positiviste, qui, représenté par Renan et par Taine, prétendait expliquer tous les phénomènes par des lois naturelles et déter-

minables; c'est donc la négation de l'idéalisme et de l'esprit religieux. C'est sous la forme du naturalisme (1), cette « explosion de la littérature brutale » (2) qui s'est produite entre 1875 et 1890, que cet esprit positiviste a trouvé sa répercussion dans la littérature. Mais le naturalisme n'est pas la tendance la plus caractéristique des années qui ont suivi la guerre de 1870. Les critiques et les philosophes s'accordent pour nous dire que l'insatisfaction, l'angoisse, se lisaient dans les esprits. V. Giraud n'estime-t-il pas que la guerre avait affaibli la foi dans la science; que l'idée spencérienne de l'inconnaissable s'insinuait dans les esprits; enfin, que l'inquiétude morale et sociale s'accommodait mal avec le déterminisme absolu? (3).

Un rétablissement des valeurs s'imposait; et c'est cet effort des philosophes et des littérateurs pour se reconstruire une croyance, ou pour retrouver leur foi, qui nous semble être la caractéristique prédominante de la fin du dix-neuvième et du commencement du vingtième siècles. En simplifiant nécessairement un mouvement qui est extrêmement confus, où les tendances se croisent et s'entremêlent avec une extraordinaire complexité, nous pouvons distinguer, avec A. Billy (4), deux courants : la révolution et la conservation.

Nous ne dirons du courant révolutionnaire que ce qu'il en faut pour faire ressortir la tendance contraire, où se place René Bazin. Le bergsonisme, qui enseigne que seule notre faculté d'intuition nous permet d'accéder à la vérité; la philosophie freudienne, qui pose le principe de l'inconscient; le pessimisme de Schopenhauer, qui se retrouve dans la doctrine du « vivre dangereusement » de Nietzsche; le droit reconnu à l'artiste de vivre en dehors de la morale commune, doctrine prise dans Oscar Wilde, — ce sont là autant d'influences qui ont contribué à affranchir les esprits, à développer l'individualisme intellectuel, la soif d'une vie intense et de sensations

(1) Voir chapitre II, p. 37 s.

(2) Voir V. GIRAUD : *Les Maîtres de l'heure*. Paris, 1915, 2 vol. in-8, t. I, p. 327.

(3) *Op. cit.*, pp. 329-330.

(4) *La Littérature française contemporaine*. Paris, in-16, 1929, p. 149.

nouvelles. M. Barrès poursuit son « culte du moi » ; A. Gide écrit *Les Nourritures terrestres* ; plus tard, M. Proust se plonge dans les profondeurs du subconscient. Une recherche angoissée de la vérité, un désir réel de sincérité, mais en même temps une exaspération de la sensibilité, et une forte dose de dilettantisme et de morbidité, — voilà, nous semble-t-il, les caractéristiques de ce courant révolutionnaire.

Dans le deuxième courant littéraire, — traditionaliste et social, — nous trouvons d'abord, au nom de l'idéalisme, une réaction contre le naturalisme. Zola avait beau renchérir de crudité, ses disciples le désertaient. Huysmans évoluait vers le catholicisme, comme le prouve son *A Rebours* (1887) ; Mau- passant réagissait au nom d'un réalisme plus en accord avec les principes de l'art. *Le Disciple* date de 1889 ; Brunetière menait dans la *Revue des Deux Mondes* des campagnes énergiques contre le naturalisme ; le *Roman Russe* d'Emile Melchior de Vogüé, en 1886, révéla aux Français l'idéalisme et le sentiment religieux des écrivains russes. A l'influence que ce roman a eue en France il faut ajouter celle du roman anglais et du drame scandinave. Enfin, les témoignages recueillis par Huret, pour son enquête littéraire, manifestent presque tous qu'en 1891 le naturalisme était une chose démodée.

En 1894, Ch. Maurras affirme la nécessité de retourner à la tradition classique : tout commence, nous dit-il, par un « acte de foi à l'immuable essence des choses ». Il proteste contre les doctrines subversives ; au désordre, il veut voir succéder « la beauté de l'ordre », « la poésie des lois » (5). Les écrivains, — Huysmans, Bourget, Brunetière, — se convertissent au catholicisme ; l'évolution de Barrès vers le catholicisme, les luttes morales très douloureuses de Péguy, et plus tard de Psichari, sont autant d'indices d'un renouveau de l'esprit religieux.

Nous ne serons donc pas étonnés de voir plusieurs écrivains de cette époque, s'inspirant de la tradition et de la religion, se tourner, avec plus d'indulgence que les naturalistes, vers l'humanité, et se préoccuper des problèmes spirituels, moraux et

(5) *Le Chemin du Paradis*. Paris, 1921, in-16 ; avant-propos, pp. LIV-LIX.

sociaux de leur temps, pour indiquer les remèdes à y apporter. C'est ce mouvement littéraire que nous avons appelé le courant traditionaliste et social. C'est ici que René Bazin a sa place, et, pour déterminer son importance, nous allons examiner d'autres écrivains sociaux (6).

Le Disciple de Paul Bourget, publié en 1889, fit époque. Bourget y bat en brèche le positivisme scientifique, et du coup se révèle sociologue et défenseur de la tradition. « Zola, c'est le passé. Le présent, c'est le renouveau de catholicisme et de traditionalisme auquel préside, en maître de chœur, Monsieur Paul Bourget » (7). Malgré la façon dont Bourget étale son érudition, ses meilleurs livres, tracés d'une plume vigoureuse, donnent une sensation de vie; Bourget a le mérite d'avoir posé quelques-unes des questions les plus angoissantes de son temps, et d'avoir analysé avec force les conflits que ces questions faisaient naître dans les âmes.

Henry Bordeaux prétend marcher sur les traces de Bourget, lorsqu'il nous montre d'excellents bourgeois bien-pensants, vivant dans cette jolie région de Savoie où vécurent leurs ancêtres, et conservant leurs sentiments dignes mais un peu étriqués.

Dans les livres de Barrès, les préoccupations politiques sont dans une certaine mesure une entrave à l'action; ses caractères sont figés; son œuvre a cependant un haut intérêt, parce qu'elle recrée une évolution morale, — celle de Barrès lui-même, — qui est caractéristique de l'époque.

Comme artiste, Bazin n'est-il pas supérieur à Bourget, dont le style nous paraît souvent compassé? A cet égard, Bazin a au moins le mérite de la clarté, et nous semble même l'emporter sur Barrès. Notre auteur n'est pas non plus sans origi-

(6) Pour nous, il n'est pas important que Bazin soit un écrivain catholique, — son œuvre ne serait intéressante à ce point de vue que si elle offrait l'exemple d'une évolution vers la foi, et il serait vain d'essayer de situer notre auteur par rapport aux nombreux catholiques-écrivains, qui, le plus souvent, n'ont produit que des livres fades, — mais qu'il soit « social », c'est-à-dire, qu'il s'occupe des problèmes de son temps.

(7) L. CLARÉTIE : *Histoire de la littérature française*; t. V. *Les Contemporains*. Paris, 1912, gr. in-8, p. 269.

nalité, car, sans avoir la solide structure sociologique de Bourget, ni la pensée profonde de Barrès, il introduit dans ses romans les classes populaires, exemple que Bordeaux aurait gagné à suivre.

Pourtant, des romanciers spécifiquement traditionalistes ne sont peut-être pas les mieux qualifiés pour traiter l'actualité. Léon Frapié et Charles-Louis Philippe sont plus près de la réalité : rien de plus émouvant que *Charles Blanchard*, qui peint dans un style sobre, avec une inexorable simplicité, la misère d'un enfant pauvre. Les livres de J.-H. Rosny aîné sont inégaux, et pessimistes, mais ils ont beaucoup de force; de Pierre Hamp nous avons déjà parlé. Ces écrivains ont plus de contact avec cette dure réalité où l'homme accepte sans réfléchir l'avènement des faits et les décisions du destin.

Donc, en résumé, Bazin occupe une place assez modeste dans la littérature sociale, mais, s'il est vrai qu'il ne raconte pas les misères du peuple, s'il ne recherche pas les intérieurs d'usines et d'ateliers, si sa littérature se ménage des ouvertures vers la tradition et la campagne, au moins échappe-t-il au courant littéraire purement idéaliste qui a été le prolongement du romantisme, et qu'il a condamné lui-même (8).

*
**

Au mouvement traditionaliste s'en rattache un autre : le mouvement régionaliste littéraire. Il se trouve déjà indiqué dans les œuvres de George Sand, de Balzac, de Flaubert; en 1854 fut fondé le félibrige, qui remit en honneur la littérature provençale; mais, vers la fin du dix-neuvième siècle, le régionalisme prend un nouvel essor, aidé par un mouvement général de décentralisation politique, économique et intellectuelle, et encouragé par le retour à la tradition que nous avons déjà signalé. En effet, le régionalisme a une tendresse avouée pour la vie stable et les traditions des diverses régions; il montre volontiers « les forces du passé apparaissant dans le demi-jour séduisant du bon vieux temps » (9).

(8) Voir chapitre II, p. 44.

(9) F. BALDENSPERGER : *L'Avant-guerre dans la littérature française*. Paris, 1919, in-16, pp. 78-79.

En quoi consiste le régionalisme littéraire? Nous ne pouvons mieux faire que de consulter un de ses maîtres, M. Charles-Brun, qui en a fait une définition admirable. Pour Charles-Brun, il ne suffit pas qu'un auteur s'attache avec amour à sa province. « Invoquer la petite patrie, le coin de terre où l'on joua tout enfant, décrire le cimetière où l'on veut mourir et le clocher qui abrita vos premiers jeux, pleurer les coiffes blanches et les vieilles maisons de bois (10), tout cela est très bien, mais, si ce sentiment, ce regret, peuvent s'appliquer indifféremment à toute région, l'œuvre ne sera pas vraiment régionaliste; elle ne le sera qu'à la condition de peindre une « nuance d'âme particulière » (11). Ainsi l'écrivain doit en quelque sorte faire œuvre de géographe, et reconstruire tout cet « ensemble naturel » que constituent le sol, le climat, la lumière, les eaux; il doit recréer le passé, avec « ses gloires, ses traditions et ses épopées..., ses costumes et ses jeux »; il cherchera à pénétrer et à représenter les façons de sentir et de penser de sa région, et les mœurs locales (12). Cela, Hugues Lapaire s'est proposé de le faire pour le Berry (13). En ce qui concerne l'emploi des mots dialectaux, Charles-Brun conseille la modération, mais, lorsque l'idiome local aura les caractéristiques d'une véritable langue, possédant son histoire et sa tradition, « le vrai criterium de la littérature provinciale peut, à bon droit, paraître l'emploi de cet idiome ». Ainsi, un livre sur la Bretagne aura plus de signification « régionaliste » s'il est écrit en breton (14).

Nous nous sommes étendus sur les idées de Charles-Brun parce que celles de Bazin contrastent nettement avec elles. Il note que les différences de costumes, d'habitudes, de langage, qui existent de province à province, tendent à disparaître, de sorte que les écrivains qui veulent les accentuer retardent sur

(10) CHARLES-BRUN : *Les littératures provinciales*. Paris, 1907, in-16, pp. 36-37.

(11) M. BARRÈS, cité par BRUN, *op. cit.*, p. 38.

(12) CHARLES-BRUN, *op. cit.*, pp. 39-41.

(13) Voir *Le Pays berrichon*, Paris, 1908, in-16; avant-propos.

(14) CHARLES-BRUN, *op. cit.*, pp. 46-47.

leur temps (15). De même, le fait de citer des mots de dialecte est pour lui de la fausse couleur locale, dont on ne doit faire qu'un usage très modéré. L'emploi du dialecte, nous dit-il, non sans raison, fatigue le lecteur, et diminue l'intérêt du roman. La fidélité au modèle consiste non pas dans la notation de défauts de prononciation et de grammaire, mais dans « l'emploi exclusif des termes usuels qui forment le vocabulaire paysan, dans la coupe des phrases, qui doivent être brèves, très pleines de sens, et ne jamais former une période » (16). Le principe est excellent, mais il recèle un danger, dans lequel Bazin est trop souvent tombé : celui de faire des paysans des personnages bien-disants.

Il ne nie pas que le décor infiniment varié que les provinces offrent aux écrivains régionalistes ne soit intéressant à étudier, mais, « la nouveauté de tels romans, je le répète, serait due à d'autres causes plus profondes, et d'abord à cette constatation que la vie humaine est partout digne du même intérêt, capable de provoquer les mêmes émotions, les mêmes colères, les mêmes admirations ». La littérature provinciale mettra donc son originalité non pas à accentuer les différences régionales, mais à noter « l'égalité des âmes et des douleurs », à mettre en lumière cet ensemble de qualités solides qui, sous des diversités locales superficielles, constitue la base du caractère français (17). Pour Bazin, la littérature provinciale doit s'efforcer d'étudier l'âme de la France, de fixer le génie essentiel de la race, et non pas de peindre des nuances d'âmes particulières. C'est là exactement le contre-pied des idées de Charles-Brun.

Donc, de doctrine et de théories, Bazin n'est pas un régionaliste. Il est plus juste de l'appeler un romancier champêtre, pour qui la nature est le meilleur des cadres, — un cadre permanent (18), — et qui aime peindre la lente majesté du travail rural, la vie calme et recueillie, un peu écartée de la marche du progrès.

(15) *Questions littéraires*, p. 137.

(16) *Ibid.*, p. 51.

(17) *Ibid.*, pp. 137-139.

(18) *Ibid.*, p. 52.

Pourtant, il ne faut jamais prendre trop à la lettre le programme littéraire d'un auteur. Maints contes de René Bazin nous montrent les aspects multiples d'une région déterminée de la France (19); dans ses romans, il n'y a pas que la préoccupation sociale, il y a aussi de nombreux paysages gracieux (20) : *Ma Tante Giron*, cette joyeuse évocation de son enfance à la campagne; ce « joli livre » *Les Noëlets*; de nombreux passages de *La Terre qui meurt*, de *Champdolent*, de *Magnificat*, sont autant de visions régionales. En dépit aussi de ses théories, il se complait à décrire les costumes, les coiffes, les meubles, les usages anciens. Oui, lorsqu'il parle de son Anjou ou de sa Bretagne, Bazin fait œuvre de régionaliste; cependant, il n'est pas resté l'homme d'une province, et, dans quelque recoin de la France qu'il ait situé ses romans, il a toujours été sensible, en artiste, aux beautés changeantes du décor. Fidèle aussi à sa conception, Bazin a voulu représenter, à travers le paysan vendéen ou breton, le paysan français.

Au demeurant, quelle place Bazin occupe-t-il dans le mouvement régionaliste? En général, les régionalistes essaient de donner, à travers l'intrigue et les caractères de leurs livres, une image pleine, ou du moins saisissante, de leurs provinces particulières; chez la plupart, l'élément pittoresque a une certaine importance; ils s'occupent aussi des travailleurs ruraux, s'intéressant peu à la bourgeoisie et à l'aristocratie.

Il y a d'abord la « bonne » littérature régionaliste, qui nous montre la sainteté des traditions, la grandeur des antiques disciplines, l'amour frais et naïf; dans cette littérature, pas de rudesse, pas de paysans vicieux, âpres au gain : c'est les *Petites Georgiques* de Louis Mercier, série de petites esquisses gentilles; c'est l'évocation lyrique de la vie limousine, chez Jean Nesmy; c'est la grâce rustique de *Césette*; c'est quelques-uns des contes de Hugues Lapaire, ou bien quelques charmants récits de Daudet. C'est dans ce groupe qu'il convient de placer René Bazin.

(19) Voir par exemple les huit premiers récits de *En Province*.

(20) Nous avons vu, au chapitre III, quelle importance il donne au cadre naturel.

Mais il y a d'autres formes de régionalisme. La Bretagne mystique et légendaire, le caractère breton avec ce qu'il a de primitive rudesse, de tragique, et pourtant d'attirant, se dessinent à nos yeux dans l'œuvre de Le Braz et de Le Goffic; Pérochon peint sobrement les misères d'une famille paysanne dans le Berry; les histoires vigoureuses de Revel et de Roupnel, pimentées de mots dialectaux et d'expressions pittoresques, représentent des paysans brutaux, des créatures d'instincts; Auguste Bailly va plus loin encore : ses personnages sont souvent des brutes avides et luxurieuses. Et il faudrait citer bien d'autres noms encore.

Sans doute, s'il y a chez les « bons » écrivains un parti-pris d'optimisme, il y a souvent chez les autres un parti-pris de pessimisme, mais ces derniers, par leur vigueur et par la saveur du cru qui se dégage de leurs romans, semblent se rapprocher le plus de l'idée du régionalisme tel que l'exprime Charles-Brun. Bazin, lui, « a laissé de côté tout ce que la province renferme d'envie, de médiocrité, et de bassesse d'âme » (21); si donc on lui assigne le nom de romancier régionaliste, il convient de faire des réserves, et, à notre avis, l'élément social de son œuvre l'emporte sur l'élément régionaliste.

L'on s'étonnera peut-être, vu la manière dont nous avons insisté plus haut sur le côté psychologique de l'œuvre de Bazin, que nous n'ayons pas essayé de le situer dans le roman psychologique français. Cela tient à deux raisons : n'est-il pas plus satisfaisant de mettre en lumière les grands principes moraux et sociaux qui nous semblent avoir dirigé la littérature française d'il y a une quarantaine d'années? Et n'est-il pas beaucoup trop vague, ce terme de « roman psychologique » ou « roman d'analyse », auquel se rattachent, par un côté ou par un autre, la plupart des romans français?

*
**

(21) H. BORDEAUX : *La Vie et l'Art*, pp 160-161.

Pour ce qui est de l'influence littéraire de Bazin, nous avons très peu de chose à dire. En vertu de son tempérament et de ses croyances, il devait faire partie d'un mouvement littéraire général; il n'a pas été un combattant d'école, bien qu'il n'ait pas caché ses sentiments sur ce qu'il n'aimait pas. Il a continué à suivre tranquillement la voie littéraire où il s'était engagé, s'éloignant de plus en plus des autres systèmes littéraires.

Mais Bazin est représentatif d'un certain milieu, de ce que nous pouvons appeler le Victorianisme français; il exprime les idées et les sentiments de cette bonne bourgeoisie française, de ces gens très braves, très dignes, très estimables, qui ont toujours constitué le vrai fond du catholicisme français (22). Il s'est fait le défenseur des traditions de la « vieille France ». A ceci, non moins qu'à l'actualité des sujets qu'il traite, et à la facilité avec laquelle ses romans se lisent, Bazin doit le succès considérable dont il a toujours joui (23).

De même, pour son influence morale et sociale, les preuves manquent. Sans doute, son œuvre « tend à la résurrection de la France » (24); nous savons que, après la publication de *Davidée Birot*, une société d'institutrices libres s'est formée

(22) Une enquête, menée récemment par la Ligue Patriotique des Françaises (et dont A. de Parvillez a fait un rapport dans les *Etudes* du 5 décembre 1933, pp. 540-556), montre combien Bazin est représentatif. L'enquête s'adressait à un public féminin, catholique et populaire; elle demandait quel genre de roman la lectrice préférait, les raisons de son choix, etc. Parmi les 20.000 réponses, 8.964 optèrent pour le roman de la vie de famille; 11.136 personnes donnèrent pour raison le besoin de trouver un exemple réconfortant; et l'impression générale qui ressort de l'enquête, nous dit A. de Parvillez, c'est que ce public a une conception très haute de la littérature, et qu'il compte y trouver un moyen de formation et d'élévation morales et intellectuelles (p. 547). Dans le classement final par auteurs, René Bazin se trouve deuxième avec 3.697 voix (18 %), Bordeaux troisième avec 2.889 voix (14 %), et Bourget cinquième avec 1.290 voix (6 %) (p. 545).

(23) Il nous est impossible de donner des détails sur le tirage de ses romans; pourtant, quelques-uns ont été tirés à plusieurs éditions. *La Terre qui meurt*, par exemple, a été tiré à 308 éditions, soit 154.500 exemplaires; *Les Oberlé*, à 381 éditions, soit 191.000 exemplaires.

(24) P. FERNESOLE : *Revue Pratique d'Apologétique*, 1^{er} juillet 1915, p. 345.

sous le nom des « *Davidées* », et qu'elles font paraître une petite revue qui s'appelle *Aux Davidées*; le Pape Pie XI, dans une lettre écrite à René Bazin sur son lit de mort (25), loue ses écrits d'avoir procuré une « somme imposante de bien » à la société civile et religieuse, et d'avoir inspiré bon nombre de vocations religieuses. Mais ce sont là des indications assez minces. Nous regrettons de ne pas en avoir d'autres (26).

*
**

Beaucoup ont rendu hommage à René Bazin de la beauté saine de son œuvre; on l'a loué pour son art d'évoquer « la poésie des travaux rustiques et l'attachement du colon à sa terre » (27); et Bordeaux a une phrase qui caractérise bien son œuvre : « La terre de France, avec ses paysages familiers et les honnêtes gens qui la travaillent, le clocher en sentinelle pour la garder, la lampe du sanctuaire à l'intérieur, voilà bien, ce me semble, l'image de ce qu'il aime, et l'amour qu'il désire de transmettre » (28).

Ceux qui ont connu René Bazin, ceux avec qui nous avons eu le plaisir, l'honneur de causer, ont été d'accord pour appeler notre auteur un « honnête homme » de la littérature. « Nous l'aimons pour ce qu'il y a dans ses œuvres de délicatesse d'âme et d'élévation de sentiments, et pour le courage qu'il a de rester honnête et chaste, tout en étant clairvoyant et véridique » (29).

L'on peut ne pas aimer René Bazin; on peut le trouver un peu fade, sentimental, et on n'aura pas tort; on peut trouver aussi qu'il n'est pas un auteur de premier ordre, et il ne l'est pas. Mais, nous l'avons dit, et nous le répéterons ici, nous lui savons gré d'une chose, c'est de n'avoir jamais voulu

(25) Citée par F. VEUILLOT, dans *La Vie sociale*, 31 juillet 1932.

(26) Il est encore trop tôt pour pouvoir consulter une précieuse source d'information : la correspondance de l'écrivain.

(27) J. CALVET, *op. cit.*, p. 120.

(28) *Eclaireur de Nice*, 12 juillet 1931.

(29) R. DOUMIC : *Etudes sur la littérature française*. Paris, 1899, t. III, in-16, p. 170.

engager, compromettre son talent d'écrivain, en cherchant à plaire au gros public, et de n'avoir jamais parlé qu'en conformité entière avec sa conscience de catholique. C'est une belle image, que celle d'un homme qui, au cours d'une carrière littéraire d'un demi-siècle, a toujours gardé une probité professionnelle et morale rigoureuse, et qui s'est efforcé constamment, comme on l'a dit (30), d'apporter aux hommes un message de fraternité.

(30) L. BERTRAND : Service funèbre de René Bazin. Discours cité, p. 5.

BIBLIOGRAPHIE

ABBREVIATIONS

A. :	<i>Annales.</i>
A. A. R. :	<i>Annales de l'Académie de Reims.</i>
C. :	<i>Correspondant.</i>
C. R. :	<i>Contemporary Review.</i>
Cr. :	<i>La Croix.</i>
D. :	<i>Journal des Débats.</i>
E. de P. :	<i>Echo de Paris.</i>
E. :	<i>Etudes.</i>
F. :	<i>Figaro.</i>
F. R. :	<i>Fortnightly Review.</i>
G. :	<i>Gaulois.</i>
Gaz. de Fr. :	<i>Gazette de France.</i>
M. de Fr. :	<i>Mercure de France.</i>
Q. :	<i>Quinzaine.</i>
R. B. :	<i>Revue Bleue.</i>
R. D. M. :	<i>Revue des Deux Mondes.</i>
R. E. :	<i>Revue Encyclopédique.</i>
R. F. O. :	<i>Revue des Facultés Catholiques de l'Ouest.</i>
R. G. :	<i>Revue Générale.</i>
R. I. :	<i>Revue Illustrée.</i>
R. U. :	<i>Revue Universelle.</i>
T. :	<i>Temps.</i>
U. :	<i>Univers.</i>
C. L. :	<i>Calmann-Lévy.</i>
F. V. :	<i>Féron-Vrau.</i>

A) L'ŒUVRE DE RENE BAZIN (1)

I. — ROMANS

- 1884 *Stéphanette*, par Bernard SEIGNY. Paris, Bray et Retaux, in-12, 251 p.
- 1886 *Ma Tante Giron*. Paris, Retaux-Bray, in-12, 245 p.
- 1888 *Une Tache d'encre*. Angers, Imp. de « L'Union de l'Ouest », s. d., in-fol. 24 ff (édition préoriginale).
Edition originale, — Paris, C. L., in-12, 322 p.
- 1889 *Les Noellet*. Paris, C. L., in-18, 330 p.
- 1892 *La Sarcelle bleue*, *ibid.*, 309 p.
- 1893 *Madame Corentine*, *ibid.*, 328 p.
- 1897 *De toute son âme*, *ibid.*, 369 p.
- 1899 *La Terre qui meurt*, *ibid.*, 340 p.
- 1901 *Les Oberlé*, *ibid.*, 401 p.
- 1903 *Donatienne*, *ibid.*, 305 p.
- 1905 *L'Isolée*, *ibid.*, 350 p.
- 1907 *Le Blé qui lève*, *ibid.*, 391 p.
- 1910 *La Barrière*, *ibid.*, 331 p.
- 1912 *Davidée Birot*, *ibid.*, 365 p.
- 1914 *Gingolph l'abandonné*, *ibid.*, 482 p.
- 1917 *Champdolent*, *ibid.*, 211 p.
- 1919 *Les Nouveaux Oberlé*, *ibid.*, 557 p.
- 1926 *Baltus le Lorrain*, *ibid.*, 340 p.
- 1929 *Le Roi des Archers*, *ibid.*, in-16, 295 p.
- 1931 *Magnificat*, *ibid.*, in-16, 287 p.

(1) A chaque citation dans le corps de notre étude, qui se base de principe sur les dernières éditions des livres, chez Calmann-Lévy, mention a été faite de l'édition à laquelle le passage ou le renvoi se rapportaient.

II. — CONTES ET NOUVELLES

- 1894 *Humble amour*. Paris, C. L., in-18, 339 p.
 1896 *En Province*, *ibid.*, x-404 p.
 1898 *Contes de Bonne Perrette*. Tours, Mame, in-4, 327 p.
 1899 *Croquis de France et d'Orient*. Paris, C. L., in-18, 424 p.
 1899 *Histoire de vingt-quatre sonnettes*. Paris, Oudin, in-16, 95 p.
 1899 *Le Petit Cinq* (supplément à *L'Illustration* des 11 et 18 novembre).
 1901 *Histoires de pauvres gens. Le Guide de l'Empereur*. Tours, Mame, in-4, 159 p., et in-12, 299 p.
 1901 *Le Petit de treize ans*. Paris, « Union pour l'action morale », in-16.
 1903 *Récits de la plaine et de la montagne*. Paris, C. L., in-18, 336 p.
 1908 *Mémoires d'une vieille fille*, *ibid.*, iv-338 p.
 1909 *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, *ibid.*, ii-371 p.
 1911 *La Douce France*. Paris, de Gigord, in-12, viii-351 p.
 1915 *Récits du temps de la guerre*. Paris, C. L., in-18, 300 p.
 1923 *Il était quatre petits enfants*, *ibid.*, 334 p.
 1924 *Le Conte du Triolet*, *ibid.*, 244 p.
 1927 *Paysages et pays d'Anjou*. Angers, Bruel, in-8.

III. — RÉCITS DE VOYAGE

- 1890 *A l'aventure. Croquis italiens*. Paris, C. L., in-18, vi-326 p.
 1892 *Sicile. Croquis italiens*, *ibid.*, 348 p.
 1894 *Les Italiens d'aujourd'hui*, *ibid.*, 321 p.
 1895 *Terre d'Espagne*, *ibid.*, 340 p.
 1913 *Nord-Sud. Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg*, *ibid.*, 348 p.

IV. — CRITIQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

- 1881 *Le Comte Joseph de Maistre, critique d'art et de littérature*. Angers, Germain et Grassin, in-8, 54 p.
- 1906 *Questions littéraires et sociales*. Paris, C. L., in-18, 363 p. (Recueil de conférences et de discours, 1899-1906).
- 1917 *Notes d'un amateur de couleurs*. Tours, Mame, gr. in-8, 195 p.

V. — BIOGRAPHIE

- 1886 *Monsieur Victor Pavie*. Angers, Lachèse et Dolbeau, in-8, 44 p. (Extrait des *Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 1886; voir *Paysages et pays d'Anjou*, p. 99 s.).
- 1891 *Un Homme d'œuvres : Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin*. Paris, Palmé, in-8 (sans nom d'auteur).
Ibid., Tours, Mame, 1913, in-4, 287 p.
- 1902 *L'Enseigne de vaisseau Paul Henry*. Tours, Mame, in-4, 286 p., et in-16, 320 p.
- 1905 *Le Duc de Nemours*, *ibid.*, in-4.
- 1921 *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite du Sahara*. Paris, Plon-Nourrit, in-8, 484 p.
- 1927 *Fils de l'Eglise*. Paris, de Gigord, in-16, 315 p.
- 1928 *Pie X*. Paris, Flammarion, in-16, 270 p.
- 1932 *Un Monastère de Saint-Pierre Fourier : « Les Oiseaux »*. Paris, C. L., in-16, 240 p.

VI. — ETUDES SOCIALES

- 1906 *Questions littéraires et sociales*, — voir IV.
- 1912 *Les Hommes de demain*. Paris, de Gigord, in-16, 31 p.
(Publications de la Société bibliographique, n° 2).

- 1914 *Le Moindre effort*. Paris, de Gigord, in-16, 32 p. (Société bibliographique, n° 12).
- 1915 *Pages religieuses, temps de paix, temps de guerre*. Tours, Mame, in-18, 339 p.
- 1916 *La Campagne française et la guerre*. Paris, Eggimann, gr. in-4, 110 p.
- 1916 *Aujourd'hui et demain. Pensées du temps de la guerre*. Paris, C. L., in-18, 384 p.
- 1916 *Bulletin mensuel de la Corporation des Publicistes chrétiens*, novembre (Voir *Les Réformes nécessaires*, E. de P., 26 novembre).

VII. — PRÉFACES, INTRODUCTIONS, LETTRES

Préfaces :

- Joseph DE MAISTRE : *Considérations sur la France*. Paris, Tardieu, 1880, 1^{re} édition, in-18.
- Edmund BURKE : *Réflexions sur la Révolution française*. Paris, Tardieu, 1882, in-18.
- C. LEROUX-CESBRON : *Souvenirs d'un maire de village*. Paris, Plon, 1898, in-18.
- Une Religieuse réparatrice* (d'après son journal et sa correspondance), par Mme S. S., Paris, Perrin, 1904, in-16.
- Ernest JAC : *Un Gentilhomme apothicaire*. Paris, Mois littéraire et pittoresque, 1905, in-16.
- A. PAVIE : *Monseigneur Freppel*. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-18.
- R. COUTEAU : *Jacobins*, drame historique. Paris, Bureaux de la « Jeunesse Catholique », 1909, in-16.
- E. GILBERT : *France et Belgique. Etudes littéraires*, 2^e série. Paris, Plon, 1914, in-12.

Abbé DE GUÉRY : *Angers à travers les âges*. Angers, Siraudau, 1914, in fol.

Guillot DE SAIX : *Le Laurier sur le Front*. Paris, *Revue littéraire et artistique*, 1916, in-16.

R. DE LA FRÉGEOLIERE : *A tire d'ailes*. Paris, Plon, 1916, in-16.

M. LECLERC : *La Passion de Notre Frère le Poilu*. Paris, Crès, 1916, in-16.

José Maria DE PEREDA : *Dans la montagne*. Paris, Delagrave, 1918, in-18.

M. SCHAEFFER : *Aux Proscrits d'Alsace. La Médaille de la Fidélité; pourquoi on nous la refuse*. Strasbourg, Le Roux, 1921, in-16.

A. BESSIÈRES : *Ames nouvelles*. Paris, de Gigord, 1925, 10^e édition, in-16.

Ch. BAUSSAN : *Lourdes*. Grenoble, Rey, 1928, in-4.

Ch. LEGRAS : *La grande attente*. Paris, Argo, 1929, in-16.

A. CHEREL : *Rancé*. Paris, Flammarion, 1930, in-16.

Le Bonheur au foyer, manuel d'enseignement ménager. Paris, de Gigord, 1931, in-16.

Introductions :

Jean-Pierre CALLOC'H : *Lais bretons*. Paris, Plon, 1921, in-16.

Le Pays de France. Bords de la Loire. Hachette, 1926, t. III, n° 15, gr. in-4.

Pierre DE CLORIVIÈRE : *Etudes sur la Révolution*. Paris, de Gigord, 1926, in-16.

Imitation de Jésus-Christ. Paris, Cité des Livres, 1931, in-8.

Lettres :

- Abbé DE BESSONIES : *Le Tour d'une paroisse et de ses œuvres en aéroplane*. Paris, Orphelins-apprentis d'Auteuil, 1913, in-8.
- H. POGGI : *L'Opinion publique en Suisse* (avec les impressions de M. René Bazin, etc.). Paris, Colin, 1915, in-16.
- J. CONRAZIER : *En Pays Vivarois*. Avignon, Aubanel, 1927, in-16.

VIII. — DISCOURS ET CONFÉRENCES (2)

- 1893 *Trois Juges de la Bretagne : Chateaubriand, Renan, Loti*. Conférence, Palais des Facultés, Angers, 15 décembre. (Voir R. F. O., avril 1894, pp. 530-555).
- 1894 *Le Vicomte Eugène-Melchior de Vogüé et son œuvre*. Conférence, Palais de l'Université, Angers, 16 février. (Voir R. F. O., août, pp. 928-950).
- 1897 *Souvenirs de Tunisie*. Conférence, Université Catholique d'Angers. (Voir R. F. O., février, pp. 357-382).
- 1898 *Les Personnages de roman*. Conférence, Salle des Mathurins. Paris, 29 mars. (Voir C., vol. 191, p. 246 s.), Paris, de Soye, in-8.
- 1902 *L'Ame alsacienne*. Conférence, Salle de la Société de Géographie, Paris, 18 février. Paris, F. V., 1903, in-16, 30 p.
- 1904 Institut de France, Académie Française. Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française pour la réception de M. René Bazin, le 28 avril (par le récipiendaire et par M. F. Brunetière). Paris, Didot, 1904, in-4.
- Ibid.*, Paris, C. L., 1904, in-16, 121 p.

(2) Parus dans des éditions séparées, ou dans des périodiques, ou ne rentrant pas dans les recueils déjà mentionnés.

- 1908 Institut de France. Inauguration du monument élevé à la mémoire de Honoré d'Urfé à Virieu-le-Grand, le dimanche 20 septembre. Discours de M. René Bazin, de l'Académie Française. Paris, Didot, in-4.
- 1910 Discours prononcé pour l'ouverture du Congrès archéologique à l'Hôtel de Ville de Saumur, le 13 juin. (Voir *Congrès archéologique de la France*, 77^e session. Paris, Picard, 1911; t. II, *Procès-verbaux et mémoires*, pp. 30-33).
- 1910 Institut de France. Discours prononcé à l'occasion du millénaire de Cluny, le 10 sept. Paris, Didot, in-4.
- 1912 *Un Député alsacien. Hommage à M. l'abbé Wetterlé, député de Ribeauvillé*. Discours, Salle Gaveau, Paris, le lundi 29 janvier. (Voir G., 30 janvier).
- 1913 *Sociétés savantes*. Discours, Assemblée de l'Académie de Mâcon, à Chantilly. (Voir E. de P., 10 mai).
- 1913 *Pour la défense du roman français*. Discours, Université de Laval, Québec, 6 mai. (Voir G., 25 juillet).
- 1913 Institut de France. Séance publique annuelle du jeudi 27 novembre. Discours de M. le directeur sur les prix de vertu. Paris, Didot, in-4.
- 1915 *La France catholique à Rome*. Conférence sur *Le Renouveau chrétien et la guerre*. Rome, 25 mars, Desclée, in-8.
- 1917 *Roland*. Allocution prononcée à Vanves à une représentation de *La Fille de Roland*, 18 février. (Voir Cr., 24 février).
- 1917 *Les Professions manuelles*. Discours, « Union Parisienne des Institutrices Libres de la Seine », 2 décembre. (Voir Cr., 12 décembre).
- 1918 *Anglais, Français, les raisons que nous avons de nous aimer les uns les autres*. Conférence, Londres (Voir R. D. M., 1^{er} mai, pp. 5-22).

- 1919 *Aux Dames de l'enseignement libre*. Discours, 7 décembre. (Voir Cr., 13 décembre).
- 1920 *Ce que pensaient nos gens*. Conférence, Belgique, 11-15 janvier (Conférence inédite).
- 1922 *Aux Maires alsaciens et lorrains qui visitent Paris*. Discours, 26 janvier 1922. (Voir E. de P., 27 janvier).
- 1923 *La fête du Bois-Rouaud*, fête donnée en l'honneur d'une famille nombreuse, le 19 juillet. Discours de René Bazin, président. (Voir *L'Illustration*, 11 août).
- 1923 Discours prononcé au troisième dîner de la *Revue des Deux Mondes*, 10 décembre. (Voir R. D. M., 1^{er} janvier 1924, supplément, pp. 1-5).
- 1929 *Jubilé académique*. Discours prononcés dans la Salle du Musée Decaen, 21 juin. Réponse de M. René Bazin. Tours, Mame, 1929, 54 p.
- 1931 *Réponse à Louis Mercier*. Réponse lue au « Congrès National de Recrutement Sacerdotal », Paray-le-Monial, 27 août. (Voir E. de P., 29 août).
- 1931 *Les Cérémonies commémoratives de Louis Veuillot*. Discours. (Voir F., 30 octobre).

IX. — DIVERS

- 1877 *De la Ratification des actes d'un gérant d'affaires en droit romain et en droit français*. Thèse pour le doctorat. Angers, Germain et Grassin, in-8.
- 1884 B. SEIGNY : *La Légende de Sainte-Béga*. Angers, Germain et Grassin, in-8. (Extrait du *Correspondant*, 10 octobre).
- 1891 *Contes en vers*. Paris, Gautier, in-18, 36 p.
- 1903 *Pages choisies*. Avec une préface de Dominique Wetterlé. Paris, Colin, in-18, 354 p.

- Ibid.*, Paris, C. L., 1904, in-18, XIII-341 p.
- 1905 *Les Oberlé*. Pièce en cinq actes. Paris, C. L., in-18, 74 p.
(première édition de cette pièce tirée du roman par
Edmond HARAUCOURT).
- 1913 *La Terre qui meurt*, drame lyrique en quatre actes et
cinq tableaux. Musique de Marcel Bertrand (joué
à Rouen, Théâtre des Arts, 25 janvier). Paris, C. L.,
in-18, 74 p.
- Œuvres des Tracts (articles parus dans E. de P.) :
- 1915 *L'Enfant de patronage*. Paris, F. V., plaq. in-8.
L'Ordre, *ibid.*
Un deuil maternel, *ibid.*
Benoît XV et la guerre. Sentence pontificale, *ibid.*, in-4.
- 1917 *L'Amendement Sixte-Quenin. Mise au point*, *ibid.*, in-8.
Pour les soldats qui prient, *ibid.*, plaq. in-8.

Editions populaires :

- 1907 *Donatienne*. Paris, C. L., in-8.
- 1908 *De toute son âme*. Paris, C. L., in-8; Nelson, 1912, in-16.
- 1911 *Le Blé qui lève*. C. L., in-8.
- 1913 *Le Guide de l'Empereur*. Paris, Nelson, in-16.
- 1917 *Madame Corentine*, *ibid.*
- 1921 *Ma Tante Giron*. C. L., in-8.
- 1925 *La Barrière*. Paris, Nelson, in-16.

X. — COLLABORATION AUX JOURNAUX ET AUX PÉRIODIQUES

1) ROMANS :

Correspondant.

- 1885, *Ma Tante Giron* (vol. 141, pp. 72, 263, 478, 688 s.).
- 1889, *Les Noëlet* (vol. 155, pp. 523, 717, 932, 1139 s.).
- 1892, *Madame Corentine* (vols. 169, pp. 883, 1070 s.; et
170, pp. 99, 291 s.).

Journal des Débats.

1888, janvier-février, *Tache d'encre.*

Revue des Deux Mondes.

Tous les autres romans, à partir de *La Sarcelle bleue* (1891, 1^{er} et 15 novembre) jusqu'à *Magnificat* (1931, 15 février-1^{er} avril).

2) CONTES ET NOUVELLES :

Journal des Débats.

De 1893 à 1908, Bazin y publia la série de « chroniques » dont il a fait *En Province, Croquis de France, Histoires de pauvres gens, Récits de la plaine et de la montagne, Mémoires d'une vieille fille.*

Correspondant.

1900, *Le Guide de l'Empereur* (vol. 200, pp. 304, 485 s.).

Annales.

Décembre 1908 — février 1909, *Mademoiselle Gimel.*

Echo de Paris.

1910-1911, *La Douce France.*

1914-1916, Récits et articles dont Bazin a mis la plupart en volume, formant ainsi quatre recueils : *Pages religieuses, Récits du temps de la guerre, Aujourd'hui et demain, La Campagne française et la guerre.*

1919, Récits dont il a fait *Le Conte du Triolet.*

3) VOYAGES :

Journal des Débats.

1890-1892, *Notes Italiennes (A l'aventure), Sicile.*

Figaro.

1898, octobre-novembre, *Croquis d'Orient*.

Gaulois.

Juillet-septembre 1906 ; novembre 1907-mars 1908 ;
juillet-septembre 1908 ; août 1910, — articles dont
Bazin a fait *Nord-Sud* .

Revue des Deux Mondes.

1893, 1^{er} juillet-1^{er} septembre, *Les Italiens d'aujourd'hui*.
1895, 1^{er} février-1^{er} juin, *Terre d'Espagne*.
1912, 1^{er} septembre, *Paysages d'Amérique*. (Voir *Nord-Sud*).

4) ARTICLES DE JOURNAUX ET DE PÉRIODIQUES : (3)

Correspondant.

1923, 25 mai, *Les Ecrits spirituels de Charles de Foucauld*.
1923, 10 juin, « *La Brière* », d'Alphonse de Chateaubriant.

La Croix.

1915-1918, 10 articles, principalement sur la guerre et
sur le *Programme des Publicistes chrétiens*. Dates :
1915, 3 mars ; 1916, 18 décembre, 19 décembre ; 1917,
16 février, 24 février, 4 août ; 1918, 18 janvier, 8 mars,
16 août, 9 novembre.

1929, 25 avril, *Un Enfant prédestiné* : Guy de Fontgalland.

Echo de Paris.

1909, 19 janvier et 3 mars, *Notes de voyage en Angleterre*.
1912, 5 et 15 juillet, *La cruelle laïcité*.
1914-1918, 216 articles. (Voir plus haut, pp. 144, 183).

(3) Nous indiquons seulement les principaux articles, et nous ne mentionnons pas ceux que Bazin a réunis en volume.

Principaux articles :

- 1914, 15 décembre, *Les Fermes après la guerre*.
 1915, 7 janvier, *L'Agriculture nouvelle*; septembre, *Une Visite aux flottes anglaises*; 5 octobre, *L'Anniversaire de la mort d'Albert de Mun*; 27 novembre, *A l'unisson*; 2 décembre, *Ne pas s'habituer à la guerre*.
 1916, 28 mai, *Main-d'œuvre étrangère*.

Dossiers de la natalité. :

- 1^{er}, 1916, 5 juillet;
 2^e, 10 septembre; 3^e, 15 octobre; 4^e, 12 novembre;
 5^e, 1917, 16 janvier; 7^e, 25 mars (4).
 1916, 16 juillet, *Avertissement*; juillet-août, *Au Front belge*; 29 octobre, *La Société « Futura »*; 26 novembre, *Les Réformes nécessaires (Programme des Publicistes chrétiens)*.
 1917, 11 février, *L'Ecole primaire libre*.
 1918, 19 septembre, « *Sanguis Martyrum* ».
 1919, 9 mai, *Pour les fils des héros tombés*.
 1920, 25 avril-8 juin, *Impressions d'Algérie*.
 1925, 17 janvier, *L'Abandon des campagnes*; 16 août, *Quatre-vingt mille!*
 1931, 30 octobre, *Un centenaire. Louis Veuillot, journaliste*.

Figaro.

- 1895-1899, 29 articles. Les principaux sont :
 1896, 21 février, *Modèles africains*; 27 mars, *La Fierté espagnole*.
 1897, 19 février, *Féministes d'ici et de là-bas*; 1^{er} mai, *Une Levée de matraques*; 3 juillet, « *Discours agraires* ».
 1898, 29 juillet, *Propos de paysans*.
 1899, 21 janvier, *Egypte anglaise*.
 1929-1930, 11 articles, principalement des « notes sociales ».

(4) Nous n'avons pas trouvé de sixième dossier.

Dates :

1929 : 21 avril, 10 juin, 6 juillet, 21 août, 30 septembre,
17 novembre.

1930 : 3 janvier, 24 janvier, 2 mars, 21 avril, 17 mai.

Gaulois.

Articles divers :

1905, 28 août, 2 décembre; 1906, 10 février.

1910, 2 janvier; 1911, 17 janvier, *Le Marquis Costa de Beauregard*; 1913, 18 septembre, *Ouverture de chasse*.

Illustration.

1917, 13 octobre-17 novembre, *Les Pêcheurs au combat*.

Journal des Débats.

1906, avril, *Excursion en Tunisie*.

1907, 13 janvier, *La Correspondance de Baudelaire*.

1908, juin-1913, octobre, *Notes d'un amateur de couleurs*.

1927-1932, 10 articles, principalement des articles de critique artistique. Dates :

1927, 15 mars, 21 avril, 4 juin, 13 novembre.

1929, 17 février, 23 février, 24 décembre.

1930, 28 juillet.

1931, 3 juillet.

1932, 27 mai.

Revue des Deux Mondes.

1921, 1^{er} janvier, *Ceux qui revenaient*; 1^{er} octobre, *L'Auteur de « Maria Chapdelaine »* : Louis Hémon.

1924, 1^{er} octobre, *Retour en Espagne*; 1^{er} décembre, *Charles de Foucauld et les Musulmans*.

1925, 15 février, *Jean-Baptiste de La Salle et les Frères des Ecoles Chrétiennes*.

1931, 15 janvier, *Le Cardinal Merry del Val*.

René Bazin a aussi collaboré aux périodiques suivants (5) :

Études.

1928, 20 août, *L'Amour du Peuple*. (Revue du livre *Belle-ville*, de Robert Garric).

1929, 28 mars, *Les Retraites de l'abbé de Giberques*.

Gazette de France.

1906, 21 janvier, *Monseigneur Freppel*.

1908, 24 mars, *Pèlerinage à Ars*.

Mois littéraire et pittoresque.

1902, juin, *La Gourde*.

Lectures pour tous.

1902, mai, *Foires de jadis et marchés d'aujourd'hui*.

Le Noël.

1914, 26 février, *A des jeunes filles*.

Revue Encyclopédique.

1896, *Introduction au voyage d'Italie* (n° 127, t. VI, pp. 85-88).

Revue Mame.

1899, 10 septembre, *A propos de féminisme*.

Revue Universelle.

1923, 15 avril, *Les Acadiens*.

1925, 1^{er} mars, *Un Homme : Jean du Plessis de Grenédan*.

Tour de France.

1906, mai, *Mortain et Vire, notes de voyages*.

Vie Catholique.

1927, 8 juin, *A Rome, à pied* (à propos du *Chemin de Rome*, par A. de Poncheville).

(5) Dans plusieurs des revues que nous citerons dans cette section, Bazin a fait paraître aussi des récits ou des extraits de récits déjà publiés ailleurs. Il nous semble tout à fait inutile de les relever ici. Voir p. 32.

Revue de l'Anjou.

1892, mars-avril, « *Giboulées* », par Xavier de La Perraudière ; septembre-octobre, *Le Comte Louis de Bonneau*.

1900, septembre-octobre, *Saint Jean-Baptiste de La Salle*.

Revue des Jeunes.

1922, 10 janvier, *L'Art liturgique*.

25 mars, *Quelques pages inédites de Charles de Foucauld*.

B) LA CRITIQUE

I. — LIVRES ET ARTICLES PRINCIPAUX

- 1895 H. BORDEAUX : *René Bazin*. R. G., décembre.
- 1897 Id. : *La Vie et l'Art*. Paris, Perrin, in-16, pp. 148-169.
- 1899 R. DOUMIC : *Etudes sur la littérature française*. Paris, Didier, t. III, in-16, pp. 170-192.
- 1900 BORDEAUX : *Les Ecrivains et les mœurs*. Paris, Plon, in-16, pp. 205-213.
- 1904 F. BRUNETIÈRE : *Discours de réception*. Paris, C. L., 1904, in-16. (Voir p. 179).
- 1907 J. DUVAL : *M. René Bazin romancier*. C., 10 novembre.
- 1910 A. DE BERSAUCOURT : *René Bazin*. Paris, Sansot, in-16.
- 1925 Ch. BAUSSAN : *René Bazin*. Paris, Spes, in-18.
A. CHEREL : *En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès*. Paris, de Gigord, in-16.
- 1925 P. HALFLANTS : *La Littérature française au XIX^e siècle* ; t. III, *Romanciers*. Bruxelles, De Lannoy, in-16, pp. 295-319.

- 1929 A. DE PARVILLEZ : *M. René Bazin, réaliste et poète*. E., 5 juillet.
- 1931 J. CALVET : *Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine*. Paris, Lanore, in-8.
F. MAURIAC : « *Les Quarante* » : *Fauteuil XXX, René Bazin*. Paris, Alcan, in-16.
- 1932 G. GOYAU : *L'Œuvre de René Bazin*. *Revue de France*, 15 août.
E. BAUMANN : *René Bazin*. C., 10 septembre.
E. LANGEVIN : *René Babin*. *La Gerbe*, octobre.
R. GARRIC : *René Bazin*. *Nouvelle Revue des Jeunes*, 15 novembre.
R.-P. JANVIER : *René Bazin*. C., 10 décembre.

II. — ETUDES DIVERSES

- 1895 E. BIRÉ : *Histoire et littérature*. Lyon, Vitte, in-8, pp. 377-396.
DOUMIC : *Un Romancier des mœurs de la province*. R. D. M., 15 octobre, pp. 925-936.
- 1896 M. SALOMON : *En Province*. *Gaz. de Fr.*, 27 juillet.
A. LEFORT : *M. René Bazin*. A. A. R., 1896-7, t. I, pp. 147-159.
- 1897 G. DESCHAMPS : *Un Romancier sincère*. T., 11 avril.
J. LIONNET : *Un Romancier, René Bazin*. Q., 1^{er} mai, pp. 56-70.
Ch. MAURRAS : *Les Romanciers et les conteurs*. R. E., 19 juin, pp. 493-494.
- 1899 E. FAGUET : *La Terre qui meurt*. R. B., 11 mars, pp. 314-317.
DOUMIC : *Ibid.*, D., 4 avril.
H. CHANTAVOINE : *M. René Bazin*. C., 10 mai, pp. 580-589.

- 1901 C. LECIGNE : *René Bazin*. Arras, Sueur-Charruey, in-8 (extrait de la *Revue de Lille*, 1901).
 E. GOSSE : *The Novels of M. René Bazin*. C. R., février, pp. 264-277.
 Ch. BIDOU : *Les Oberlé*. D., 5 novembre.
 M. BARRÈS : *Les Annexés*. F., 16 novembre.
 J. LIONNET : *Deux poètes : René Bazin et M. Maeterlinck*. Q., 1^{er} décembre, pp. 411-422.
- 1902 L. DELFOUR : *La Religion des contemporains*. Paris, t. IV, in-18, pp. 214-217.
 J. ERNEST-CHARLES : *La Littérature française d'aujourd'hui*. Paris, Perrin, in-16, pp. 332-351.
- 1903 F. PASSELECQ : *René Bazin*. R. G., janvier, pp. 147-160, et février, pp. 200-216.
 G. DESCHAMPS : *La Vie et les livres*. Paris, Colin, t. VI, in-16, pp. 195-205.
 Id. : *Donatienne*, T., 1^{er} mars.
 A. CHAUMEIX : *Ibid.* D., 14 avril. F. VEUILLOT : *Ibid.* U., 15 mai.
 M. GUÉRIN-PELLISSIER : *L'Idée sociale dans les romans de M. René Bazin*. Arras, etc., 1904, in-8 (extrait de la *Revue de Lille*, novembre-décembre 1903).
- 1904 Vicomte DE BROC : *Paysages poétiques et littéraires*. Paris, Plon, in-16, pp. 262-297.
 E. BIRÉ : *Romans et romanciers contemporains*. Paris, Lamarre, 1908, in-8, pp. 223-236.
 A. CROSNIER : *L'Œuvre de M. René Bazin*. R. F. O., avril, pp. 486-527.
 Ch. DE LA PORTE : *René Bazin*. E., 20 avril, pp. 209-226, et 5 mai, 359-375.
 F. PASCAL : *Monsieur René Bazin*. G., 27 avril.
 ERNEST-CHARLES : *René Bazin*. R. B., 7 mai, pp. 601-603.
- 1905 ERNEST-CHARLES : *Les Samedis littéraires*. Paris, Sansot, 3^e série, in-16, pp. 200-209.
 J. MAZIN : *René Bazin*. Cahors, Imprimerie Cadurcienne, 1906, in-8.

- 1905 M. DE COMBELLE : *René Bazin. Revue Forézienne Illustrée*, 2^e série, mars, avril et mai.
 F. VEUILLOT : *L'Isolée*. U., 17 juillet.
 G. DESCHAMPS : *Ibid.* T., 13 août.
 H. DAVIGNON : *Un nouveau roman de M. Bazin*. R. G., septembre, pp. 413-426.
 R. AUBRY : *Comment M. René Bazin fit « Les Oberlé »*. T., 17 nov.
 A. TURQUET : *René Bazin*. F. R., décembre, pp. 1037-1048.
- 1906 BORDEAUX : *M. René Bazin. Femme contemporaine*, février, pp. 97-105.
 C. LECIGNE : *L'Œuvre sociale de M. René Bazin*. Arras, etc., 1907. (*Revue de Lille*, juillet 1906).
- 1907 V. CRAWFORD : *The France of René Bazin. Catholic World*, mai, pp. 225-234.
 HARISPE : *Nos Immortels, René Bazin*. R. I., 5 juin, pp. 369-375.
 A. DE MUN : *Le Blé lèvera*. G., 19 août.
 DOUMIC : *Un Roman d'espérance sociale*. D., 19 octobre.
 ERNEST-CHARLES : *René Bazin et la question sociale. Censeur politique et littéraire*, 19 octobre, pp. 212-215.
 J. BOIS : *Le Blé qui lève*. A., 20 octobre, pp. 365-368.
 P. DE BÉTOUZET : *Ibid. Dilecta*, 1^{er} novembre, pp. 1501-1513.
 G. PELLISSIER : *Ibid. La Revue*, 15 novembre, pp. 247-249.
 L. MAURY : *Ibid.* R. B., 16 novembre, pp. 633-636.
- 1908 J. NESMY : *Le Blé qui lève*. R. G., janvier, pp. 118-127.
 E. LYTTELTON : *René Bazin*. F. R., avril, pp. 598-611.
 W. STEPHENS : *French Novelists of today*. Londres, Lane, in-8, pp. 222-259.
- 1909 Voir : *The Novels of M. René Bazin. Church Quarterly Review*, janvier, pp. 366-381.
- 1909 F. DE WITT-GUIZOT : *Le Paysan français dans le roman contemporain*. C., 10 août, pp. 531-551.

- 1910 P. SOUDAY : *La Barrière. Opinion*, 26 mars, p. 409.
 RACHILDE : *Ibid.* M. de Fr., 1^{er} avril, pp. 490-492.
 FAGUET : *Ibid.* R. G., juin, pp. 877-881.
- 1911 J. DE GOURMONT : *La Douce France*. M. de Fr., 16 septembre, p. 385.
- 1912 VEUILLOT : *Un Romancier apologiste*. Cr., 8 décembre.
- 1913 E. GOSSE : *French Profiles*. Londres, Heinemann, in-12, pp. 266-291.
 E. POITEAU : *Quelques écrivains de ce temps*. Paris, Grasset, in-16, pp. 99-108.
 MARTIN-MAMY : *Figures contemporaines : M. René Bazin. Renaissance Contemporaine*, 10 avril, pp. 485-494.
 M. SOURIAU : *Les cinq états de « Davidée Birot »*. Mois littéraire, avril, pp. 365-372.
- 1914 DESCHAMPS : *Une Eglogue marine*. T., 14 juillet.
- 1915 P. FERNESOLE : *L'Œuvre française de M. René Bazin. Revue Pratique d'Apologétique*, 1^{er} et 15 juillet, pp. 345-362, 401-409.
- 1916 J. POINAT : *Les Maîtres du paysage en littérature*. Monbrisson, Brassart, in-16, pp. xix-xx.
 Ch. LE GOFFIC : *La Campagne française et la guerre*. E. de P., 23 novembre.
- 1919 R. AIGRAIN : *Le Roman de guerre à l'Académie Française. Revue du Clergé Français*, 15 février, pp. 96-117.
 L. DE MONDADON : *La Psychologie de l'Alsacien d'après M. René Bazin*. E., 20 juillet, pp. 233-246.
- 1921 L. BERTRAND : *Un grand Français : le Père Charles de Foucauld*. E. de P., 25 septembre.
 G. GOYAU : *Un Apôtre en Islam : Charles de Foucauld*. R. U., 1^{er} novembre, pp. 272-292.
- 1922 P. BILLOTEY : *Les Grands Hommes en liberté*. Paris, Jouve, in-32, pp. 15-22.

- F. VINCENT : *Ames d'aujourd'hui*. Paris, Beauchesne, in-8; 2^e série, pp. 202-212.
- 1924 JABOUNE : *Les Grands Hommes quand ils étaient petits*. E. de P., 18 mai.
BAUMANN : *Le Sens de la couleur chez René Bazin*. *Revue Belge*, 15 août, pp. 302-315.
- 1926 BAUSSAN : *Baltus le Lorrain*. Cr., 28-29 mars.
BERTRAND : *Ibid*, F., 7 mai.
- 1929 BAUSSAN : *Le Roi des Archers*. Cr., 24-25 mars.
A. BELLESSORT : *Un nouveau roman de M. René Bazin*. D., 3 avril.
J. GAULTIER : *René Bazin*. C., 25 mai, pp. 522-532.
- 1931 H. DE RÉGNIER : *Paysages et pays d'Anjou*. F., 27 janvier.
G. LECHARTIER : *Magnificat*. D., 23 avril.
A. ROUSSEAUX : *Ibid*. R. U., 1^{er} juin.
FRANC-NOHAIN : *Ibid*. E. de P., 4 juin.
SOURIAU : *Romans : Magnificat*. *Revivre*, 5 juin, pp. 27-28.
L. GROULX : *A propos du « Magnificat » de René Bazin*. *Le Devoir* (Montréal), 27 juin.
BORDEAUX : *Magnificat*. *Eclaireur de Nice*, 21 juillet.
DE RÉGNIER : *Ibid*. F., 18 août.
Voir : *L'Ami du clergé*, 20 août, pp. 577-583.
- 1932 BORDEAUX : *René Bazin*. F., 21 juillet. BIDOU : *Ibid*. D., 22 juillet.
M. PALÉOLOGUE : *Discours à l'Académie*. F., 22 juillet.
Mgr. RUMEAU : *Eloge funèbre*, 23 juillet. Angers, Editions de l'Ouest, 8 p.
Voir : *Petit Courrier*, Angers, 24 juillet. (Obsèques de René Bazin).
G. SANVOISIN : *Quelques souvenirs sur René Bazin*. *Candide*, 28 juillet.
BERTRAND : Institut de France. Service funèbre de M. René Bazin, le 29 juillet. Discours de M. Louis Bertrand, 5 p.

- J. BRUCHESI : *La belle vie de René Bazin. La Presse* (Montréal), 30 juillet.
- Voir : *Vie Catholique*, 30 juillet ; p. 11, *L'Œuvre de René Bazin*.
- VEUILLOT : *Un grand chrétien. Vie sociale*, 31 juillet.
- DOUMIC : *René Bazin. R. D. M.*, 1^{er} août, pp. 719-720.
- L. DE MONDADON : *René Bazin. In memoriam. E.*, 5 août, pp. 294-308.
- ROUSSEAUX : *Figures contemporaines : René Bazin. F.*, 8 août.
- Jean DES COGNETS : dans *Ouest-Eclair*, 9 août, p. 4.
- VEUILLOT : *Quelques souvenirs sur René Bazin. Vers l'avenir* (Namur), 9 août.
- G. DE CHAMPRIS : *René Bazin. Le Hainaut* (Mons), 18 août.
- SOURIAU : *L'Œuvre de René Bazin. Revivre*, 20 août, p. 5-7.
- J. CAPVAL : *Un Amateur d'âmes : René Bazin et l'Alsace. Revue Catholique d'Alsace*, août, pp. 365-382.
- Marguerite BOURCET : *La France dans l'œuvre de René Bazin. Veillée des Chaumières*, 28 septembre.
- J. BRUCHESI : *Souvenirs sur René Bazin. Revue Moderne* (Montréal), septembre, p. 8.
- B.-L. : *Un Monastère de Saint Pierre Fourier. Haut-Parleur de la Fédération des Amicales de l'Enseignement catholique de France*, septembre-octobre, pp. 47-48.
- A. CHAUMEIX : *Discours à la séance publique annuelle des cinq Académies. D.*, 26 octobre.
- Mary RYAN : *Obituary. Studies* (Dublin), décembre, pp. 627-634.
- 1933 Mgr. GRENTE : *Lettre pastorale sur les Catholiques Honneux. Le Mans, Chaudourne*, p. 18.
- P. BAUGAS : *Eloge funèbre de M. René Bazin*, prononcé le 20 mai. Angers, Siraudeau, 21 p.
- G. ARNAUD D'AGNEL : *René Bazin et l'art religieux. C.*, 10 octobre, pp. 109-117.

C) BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. — LITTÉRATURE

- ABRY, AUDIC, CROUZET : *Histoire illustrée de la littérature française*. Paris, Didier, 1926, in-12.
- F. BALDENSBERGER : *L'Avant-guerre dans la littérature française*. Paris, Payot, 1919, in-16.
- DE BEAUREPAIRE-FROMENT : *Pour le Régionalisme*. Paris, 1913, in-16.
- J. BÉDIER et P. HAZARD : *Histoire de la littérature française illustrée*. Paris, Larousse, 1923, 2 vol. in-fol.
- A. BILLY : *La Littérature française contemporaine*. Paris, Colin, 1929, in-16.
- M. BRAUNSCHVIG : *La Littérature française contemporaine étudiée dans les textes*. Paris, Colin, t. III, 1931, in-16.
- CHARLES-BRUN : *Les Littératures provinciales*. Paris, Bloud, 1907, in-16.
- Id. : *Le Régionalisme*. Paris, etc., 1911, in-16.
- F. BRUNETIÈRE : *Le Roman naturaliste*. Paris, C. L., 1895, in-12.
- L. CLARÉTIÉ : *Histoire de la littérature française*; t. IV, *Le Dix-neuvième siècle*. Paris, Ollendorff, gr. in-8, 1909; t. V, *Les Contemporains*, *ibid.*, 1912.
- E. FRASER : *Le Renouveau catholique d'après le roman français de 1886 à 1914*. Paris, *Les Belles Lettres*, 1934, in-8.
- V. GIRAUD : *Les Maîtres de l'heure*. Paris, Hachette, 1915, 2 vol. in-8.
- J. HURET : *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-12.

- R. LALOU : *Histoire de la littérature française contemporaine*. Paris, Crès, 1931, in-16.
- G. LANSON : *Histoire de la littérature française*. Paris, Hachette, 23^e édition, in-16.
- P. MARTINO : *Le Naturalisme français*. Paris, Colin, 1930, in-16.
- E. MONTFORT : *Vingt-cinq ans de littérature française*. Paris, Librairie de France, t. I, 1926, in-4.
- D. MORNET : *Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines*. Paris, Larousse, 1927, in-8.
- H. TALVART et J. PLACE : *Bibliographie des auteurs modernes de langue française*. Paris, *Chronique des lettres françaises*, t. I, 1928, in-8.
- H. THIEME : *Guide bibliographique de la littérature française de 1800-1930*. Paris, Droz, t. I, 1933, in-8.

II. — PROBLÈMES HISTORIQUES ET SOCIAUX

- Annuaire statistique de la France* (1913). Paris, Imprimerie Nationale, in-8.
- ARDOUIN-DUMAZET : *Voyage en France*. Paris, Berger-Levrault, années 1893 et suivantes, 66 vol. in-12 (séries 2, 16, 48, 49).
- H. BAUDRILLART : *Les Populations agricoles de la France*. Paris, 1885-1893, 3 vol. in-8 (séries 1 et 2).
- J. BERTILLON : *La Dépopulation de la France*. Paris, Alcan, 1911, in-8.
- A. CHEREL : *La Famille française*. Paris, Spes, tt. III et IV, 1927, in-16 et in-8.
- FLORENT-MATTER : *L'Alsace-Lorraine pendant la guerre*. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-8.

- J. ISAAC : *Histoire contemporaine depuis le milieu du dix-neuvième siècle*. Paris, Hachette, 1929-1930, in-8.
- Marquis DE LA TOUR DU PIN : *Vers un ordre social chrétien* (1882-1907). Paris, Imprimerie Nationale, in-8.
- E. LAVISSE : *Histoire de la France contemporaine, depuis la Révolution jusqu'à nos jours*. Paris, Hachette, 8 vol. in-8.
- E. LEPLAY : *La Réforme sociale en France* (1864). Tours, 1887, 3 vol. in-12.
- E. LEVASSEUR : *La Population française*. Paris, Rousseau, 1889-1892, 3 vol. in-8.
- Id. : *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France, de 1789 à 1870*. Paris, Rousseau, 1903-4, 2 vol. in-8.
- H. et A. LICHTENBERGER : *La Guerre européenne et la question d'Alsace-Lorraine*. Paris, Imhaus, 1915, in-16.
- MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE : *Statistique agricole de la France. Résultats généraux de l'enquête décennale de 1882*. Nancy, Berger-Levrault, 1887, gr. in-8.
- Id. : *Ibid.*, 1892. Paris, Imprimerie Nationale, 1897, gr. in-8.
- MINISTÈRE DU TRAVAIL : *Statistique générale de la France. Résultats statistiques du dénombrement de 1891*. Paris, Imprimerie Nationale, in-8.
- Id. : *Statistique générale de la France. Statistique des familles en 1906*. Paris, etc., 1912, in-8.
- Id. : *Statistique générale de la France. Statistique des familles et des habitations en 1911*. Paris, etc., 1918, in-8.
- G. PIROU : *Les Doctrines économiques en France depuis 1870*. Paris, Alcan, 1930, in-16.
- A. SOUCHON : *La Crise de la main-d'œuvre agricole en France*. Paris, Rousseau, 1914, in-8.
- M. TURMANN : *Le Développement du catholicisme social depuis l'encyclique « Rerum Novarum »*. Paris, Alcan, 1900, in-8.

Vu : le 23 Avril 1934

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I :

<i>L'Homme et l'œuvre.....</i>	3
--------------------------------	---

CHAPITRE II :

<i>Conceptions littéraires et artistiques de René Bazin</i>	33
---	----

CHAPITRE III :

<i>Le Romancier</i>	63
---------------------------	----

CHAPITRE IV :

<i>Les Problèmes du temps.....</i>	129
------------------------------------	-----

CHAPITRE V :

<i>Conclusion : valeur et importance de l'œuvre.....</i>	161
--	-----

<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	173
----------------------------	-----
